



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

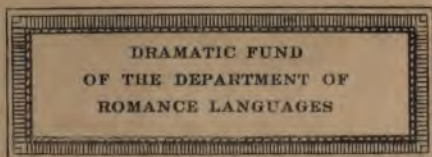
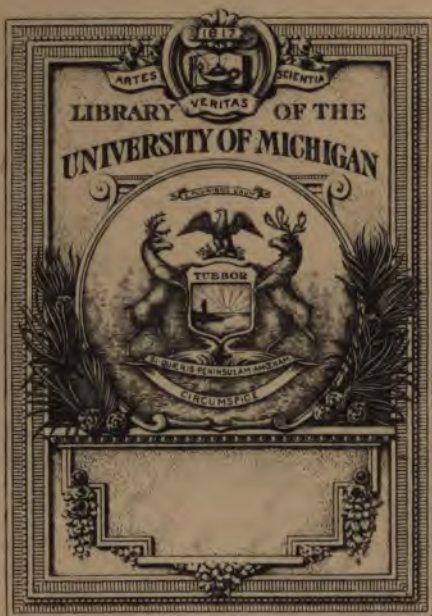
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



FG

121

A2

85

124



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre S.

TOME XXXVIII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Serénade. (la)

Sincères. (les)

Souffleurs. (les)

Souhaits pour le Roi.

Sot toujours sot, ou le Marquis Payfan.

Surprise de l'Amour,

BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES;

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre S.

T O M E XXXVIII.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



Man. 7d.
Sept. 1694
3-7-68

Ingr. man, Jean de la...

LA

SÉRÉNADE, COMÉDIE,

*En Prose, & en un Acte, avec un
Divertissement;*

Représentée, pour la première fois,
le Samedi 3 Juillet 1694.

Tome II.

A

A C T E U R S.

M. GRIFON, Pere de Valere.

VALERE, Amant de Léonor.

Mad. ARGANTE, Mere de Léonor.

LÉONOR.

M. MATHIEU.

SCAPIN, Valet de Valere.

MARINE, Servante de Madame Argante.

CHAMPAGNE, Valet de M. Mathieu.

MUSICIENS & DANSEURS.

La Scène est à Paris.



L A
SÉRÉNADE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, MARINE.

MARINE.

JE vous dis encore une fois que Madame n'est pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez, si vous voulez lui parler.

M. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un collier à la personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

MARINE.

Je voudrais, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diamant de collier.

A ij

4 LA SÉRÉNADÉ,

C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire. Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont pas de votre compétence ? Un courier d'usage, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

M. MATHIEU,

A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie ; c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sauroit garantir ; & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Oui ; mais ceux qui font des mariages ne s'embarassent guères du succès : & quand ils ont reçu leur pot de vin & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un collier ?

M. MATHIEU.

Je vais le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quel homme est-ce ?

M. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, & fort gouteux.

MARINE.

Que la peste se creye,

COMÉDIE.

M. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragourantes ; mais , comme vous savez , entre l'utile & l'agréable , il n'y a pas à balancer.

M A R I N E.

Oui , pour des laïques comme vous , qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien , & de faire travailler leur argent à gros & très-gros intérêt : mais pour une jeune personne , comme Léonor , qui cherche à passer les jours dans le plaisir , vous trouverez bon , s'il vous plaît , vous & Madame sa mère , qu'elle préfère l'agréable à l'utile ; & que moi , de mon côté , je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi bicornu que celui-là.

M. MATHIEU.

Hélas ! ma pauvre enfant , romps , casse , brise le mariage en mille piéces , je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même , en cas de besoin , pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

M A R I N E.

Un peu grassement ! Eh ! mort de ma vie , n'êtes-vous pas déjà assez gras ? Allez , vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse. Mais je ne songe pas que mon homme m'attend : il veut donner tantôt une sérénade à sa maîtresse. Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble ; n'y en a-t il pas quelqu'un de tes amis à qui tu voulusses faire gagner cet argent là.

A iij

6 LA SÉRÉNAD E,

M A R I N E.

Qu'il aille au diable, avec sa sérénade. Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

M. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-tems avec toi, je ne m'y ennuie jamais,

M A R I N E.

Et moi, je m'y ennuie toujours.

M. MATHIEU.

Adieu.

S C E N E II.

M A R I N E, *seule.*

JE prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisses casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere ! il ne fait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de sa maitresse. Voici son Valer à propos.



SCÈNE III.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

BON jour, ma charmante.

MARINE.

Bon jour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta maitresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien, s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon, son pere, est bien riche ; mais il est bien ladre.

8 LA SÉRÉNADÉ,

MARINE.

Nous nous en apercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois , je fers mon maître sans gages & *incognito*.

MARINE.

Comment *incognito*.

SCAPIN.

Oui. Monsieur Grifon ne fait pas que son fils a l'honneur d'être à moi ; il ne me connoît pas même. Je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chère.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître, quand il est mal avec son pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage !

SCAPIN.

Hé, dis-moi un peu....

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

SCAPIN.

Comme tu fais , Marine ! Regarde-moi un peu.

COMÉDIE.

9

MARINE.

Hé bien ! que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il seulement, ô beauté léoparde ! me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot !

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine. C'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, si j'en veux.

SCAPIN.

Dis si tu peux, mon enfant. Cela est difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler !

A V

10 *LA SÉRÉNADÉ,*

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaisant visage , pour fermer la
bouche à une femme.

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi , ni ton pere , ni ta mere , ni toute ta
peste de génération ne me feroient pas rabattre une
syllabe.

SCAPIN.

Qu'elle est agréable !

MARINE.

Quand on parle bien , on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va , va , quand je serai morte , je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc savoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi ? Point du tout ; je ne veux rien savoir.

MARINE & SCAPIN *ensemble.*

MARINE.

SCAPIN.

Oh ! tu sauras pourtant, malgré que tu en aies, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vu ; que sa mère a terminé l'affaire ; qu'elle prie Valère... Que la peste te creve. Adieu.

Oh ! tu auras menti ; & il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir ; laisse-moi en repos ; garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse l'étrangler. Adieu.

S C E N E I V.

S C A P I N, *seul.*

PAR ma foi, c'est une charmante chose qu'une femme ? Quelle docilité d'esprit ! Quelle complaisance ! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici, & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître, car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux, dit impatient ; & qui dit impatient, suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul, que le bon jour. Mais le voilà.



SCÈNE V.

VALÈRE, SCAPIN.

VALÈRE.

HÉ bien ! Scapin , apprends-moi des nouvelles de Léonor. L'as-tu vue ? Que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sauroit tirer une parole.

VALÈRE.

Marine ne t'a rien dit , elle qui parle tant ?

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien : mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours , c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; & le pis que j'y trouve , c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALÈRE.

Quoi ? Que dis-tu ? Parle , explique-toi. Renoncer à Léonore ?

SCAPIN.

Oui , Monsieur.

VALÈRE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

VALERE.

Quoi ! tu n'as pu pénétrer ?...

SCAPIN.

Oh ! Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALERE.

Eh ! donne donc , maraud ; donne donc.

(Il lit.)

» Si vous m'aimez autant que je vous aime , nous
» sommes les plus malheureuses personnes du monde.
» Ma mere prétend me marier à un hom ne que je
» ne connois point. Détournez le malheur qui nous
» menace ; & soyez certain que je choisirai plutôt la
» mort , que d'être jamais à d'autres qu'à vous «.

Scapin !

SCAPIN.

Monsieur ?

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

14 *L A S É R É N A D E,*
 S C A P I N.

Je dis, Monsieur, que ce n'est pas là une lettre de change.

V A L E R E.

Et je me laisserai enlever Léonor? Non, non, Scapin; à quelque prix que ce soit, il faut empêcher....

S C A P I N.

Monsieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages; & je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a guère de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés; mais j'aime trop la propagation de l'espèce pour avoir le courage d'en rompre aucun.

V A L E R E.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaisant! Il faut....

S C È N E VI.

M. GRIFON, M. MATHIEU,
V A L E R E, S C A P I N.

S C A P I N, bas.

PAIX, voici votre pere. Le vilain usurier qui nous vendit si cher l'argent l'année passée, est avec lui.

V A L E R E, bas.

Vient-il lui demander ce que je lui dois?

SCAPIN, *bas.*

Il seroit mal adressé. Écoutez.

(*Valere & Scapin se retirent au fond du Théâtre.*)

M. GRIFON, à M. Mathieu.

Je vous donnai, il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela est vrai, Monsieur Grifon.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Le bon-homme négocie avec les usuriers aussi-bien que nous; mais ce n'est pas de la même manière.

M. GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cents livres; ce sont encore deux cents louis qu'il faut vous donner pour le collier, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Oui, Monsieur Grifon.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE, *bas,*

Paix, tais-toi.

M. GRIFON.

Passer tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de votre part, avec un billet de votre main; cela suffira; c'est de l'argent comptant, M. Mathieu.

16 *LA SÉRÉNADÉ,*

M. MATHIEU.

Je n'en suis point en peine, & je vous laisse le collier, Monsieur Grifon.

SCAPIN, *à part.*

Un collier de trois mille huit cents livres! Le friand morceau!

(*M. Mathieu sort.*)

SCENE VII.

M. GRIFON, VALERE,
SCAPIN.

M. GRIFON.

AH! vous voilà, mon fils. Que faites-vous là? Y a-t-il long-tems que vous y êtes?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

M. GRIFON, *montrant Scapin.*

Qui est cet homme-là?

VALERE.

C'est, mon pere...

M. GRIFON.

Quoi? C'est...

VALERE.

Un Musicien de l'Opéra.

COMÉDIE.

17

M. GRIFON.

Mauvaise connoissance qu'un Musicien de l'Opéra !
Ils menent les gens au cabaret, & il faut toujours
payer pour eux.

SCAPIN, *bas à Valere.*

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire Musi-
cien ? J'aimerois mieux être autre chose.

VALERE, *bas à Scapin.*

Tais-toi.

M. GRIFON.

Oh ! ça, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre ;
la présence du Musicien ne gâtera rien, & peut-être
pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Votre imagination m'a fait Musicien par hasard ,
vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier, vous, mon pere ?

M. GRIFON.

Moi-même, en propre personne.

SCAPIN, *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

M. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

S C A P I N.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hasardez d'en prendre une seconde, le péril ne vous rebute point; cela est fier, cela est grand, cela est héroïque; & , pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. G R I F O N.

Voilà un joli garçon.

V A L E R E.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prends à votre santé.

M. G R I F O N.

Ne t'en mets point en peine; ce sont mes affaires.

S C A P I N, à Valcre.

Oui, Monsieur, que Monsieur votre pere vous donne seulement une belle-mere bien faite, belle, jeune, & laissez-le faire; vous serez ravi qu'il se soit remarié, sur ma parole.

M. G R I F O N.

Oh! Je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Monsieur de l'Opéra, ce seroit que vous m'aidassiez à donner une petite sérénade à ma maitresse.

S C A P I N.

Une sérénade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux

vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Française, je suis un homme à deux mains.

M. GRIFON.

Tout de bon ?

SCAPIN.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les sérénades ; il m'en doit encore deux ou trois.

VALÈRE.

Oui, mon pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter, mais en cas de Chanteurs, Symphonistes, Violistes, Théorbistes, Clavecinistes, Opéra, Opérateurs, Opératrices, Madelonistes, Catinistes, Margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON.

Je voudrois une sérénade à bon marché.

SCAPIN.

Jé ménagerai votre bourse, ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six violons, vingt hautbois, douze basses, six trompettes, vingt-quatre tambours, cinq orguès, & un flageolet.

M. GRIFON.

Et si donc ; voilà pour donner une sérénade à tout un Royaume.

SCAPIN.

Pour les voix, nous prendrons seulement douze

19 L A S É R É N A D E ,

basses , huit concordans , six basse-tailles , autant de quintes , quatre haute-contres , huit faulxets , & douze dessus , moitié entiers & moitié hongres.

M. GRIFON.

Vous nommez-là de quoi faire un régiment de Musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette Musique-là une espede de petit charivari , qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons , Monsieur votre fils & moi , donner maintenant les ordres pour.

M. GRIFON.

Attendez. On doit m'amener ma maitresse , je suis bien-aïse que vous la voyez , & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez la belle & jeune , au moins , sur-tout d'humeur complaisante ; tous vos amis vous conseillerons la même chose.

V A L E R E , *bas à Scapin.*

Allons-nous-en , je me meurs d'inquiétude.



SCÈNE VIII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN;
Madame ARGANTE, LÉONOR,
MARINE,

M. GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'amener?
Voilà la mere & la fille de chambre.

VALERE, *bas à Scapin.*

Que vois-je, Scapin? C'est Léonor,

SCAPIN, *à part.*

Autre incident.

Madame ARGANTE.

Allons, ma fille, approchez, & saluez le mari
que je vous ai destiné. (*Elle entend parler de M.
Grifon.*)

LÉONOR, *croquant que c'est Valere.*

Quoi! Madame, voilà la personne!...

Madame ARGANTE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? Est-ce que
Monsieur ne vous plaît pas?

LÉONOR.

Je ne dis pas cela, Madame, & je n'aurai jamais
d'autres volontés que les vôtres.

22 *LA SÉRÉNADÉ,*

VALÈRE, *bas à Scapin.*

Scapin , elle obéit à sa mere , je suis perdu.

MARINE, *à part.*

Il y a de l'erreur de calcul.

Madame. ARGANTE.

Je suis ravie , ma fille , de vous voir des sentimens raisonnables , & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me défobéir.

LÉONOR.

Vous défobéir ! moi ? J'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON, *à Scapin.*

Voilà une fille bien née , n'est-il pas vrai ?

SCAPIN, *à part.*

Il y a ici du *qui pro quo* , sur ma parole.

LÉONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher , Madame , c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion ; & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer , sans honte , que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

M. GRIFON, *à part.*

Comme elle m'aime déjà ! Cela n'est pas croyable.

LÉONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais , quand vous êtes si peu sensible , Valere , aux bontés que ma mere a pour nous ?

Madame ARGANTE.

Comment donc, Valere? A qui en avez-vous?

M. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCAPIN, *à part*,

Nous approchons du dénouement.

Madame ARGANTE,

Que voulez-vous dire avec votre Valere?

LÉONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage?

Madame ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage? C'est à Monsieur Grifon, que voilà, que je vous marie.

M. GRIFON, *à Léonor*.

Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de.....

LÉONOR.

Vous, Monsieur.

Madame ARGANTE:

Je voudrais bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon!

M. GRIFON,

Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle, mon père.

M. GRIFON.

Comment, une aventure fort naturelle?

MARINE.

Oui, Monsieur. Mademoiselle est fille, Monsieur est garçon; elle est aimable, il est joli homme; ils ont fait connoissance, ils s'aiment, ils sont dans le goût de s'épouser; y a-t-il rien là que de fort naturel?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans; c'est la raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le pere, Madame est la mere; la raison est de leur côté, la nature est une sorte, & vous aussi, m'amie.

Madame ARGANTE.

Il a raison.

LÉONOR.

Quoi! à l'âge que j'ai, ma mere, vous voudriez me faire épouser un homme comme Monsieur? Vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoi! à l'âge que vous avez, mon pere, vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiselle. Je crois que vous rêvez.

LÉONOR.

En vérité, ma mere, vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée du bon sens.

VALERE.

Sérieusement parlant, mon pere, vous n'êtes point d'âge encore à radoter,

Madame ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Ouais! Et où sommes-nous donc? Allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît.

M. GRIFON.

Qu'est ce à dire?

VALERE.

Avec votre permission, mon pere, cela ne sera pas, je vous assure.

M. GRIFON.

Cela ne sera pas! Que dites-vous à cela, Monsieur le Musicien?

SCAPIN.

Vous avez là un grand garçon bien mal morigéné, Monsieur.

M. GRIFON.

Pendard!

VALERE.

Que diroit-on dans le monde, si, en ma présence, je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là?

M. GRIFON.

Quoi donc, extravagante? Comment donc? A ton pere, malheureux!

MARINE.

A votre pere!

Tome II.

SCAPIN.

A votre propre pere !

VALERE.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore , je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

M. GRIFON.

Mais quelle Comédie jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

Madame ARGANTE.

Cela n'est rien. J'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille, Monsieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obstinés. Mais aussi pourquoi vous exposer à vous marier, sans savoir si Monsieur votre fils le voudra bien ?

M. GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monsieur, avec trois ou quatre cents pistoles ne pourrions-nous point le mettre à la raison ?

M. GRIFON.

Je l'y mettrai bien sans cela.

Madame ARGANTE.

Et moi, je vous réponds de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne sortira de long-tems.

LÉONOR.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie , que d'épouser
un homme que je n'aime point.

SCENE-IX.

Madame ARGANTE, M. GRIFON,
VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

ELLE s'en va, Madame.

Madame ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine , je saurai la réduire ;
elle sera votre femme aujourd'hui , ou vous mourrez
de mort subite.

SCENE X.

M. GRIFON, VALERE,
SCAPIN.

M. GRIFON.

DE mort subite ! Voilà à quoi vous m'exposez ,
Monsieur le coquin. Laisse-moi faire , je veux l'épou-
B ij

18 *L A S É R É N A D E ,*

fer à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer ; je lui donnerai des présens , des bijoux , des maisons , des contrats , des cadeaux , des festins , des sérénades ; des sérénades , Monsieur le Musicien ; & je lui ferai des enfans , pour te faire enrager.

SCAPIN, *à part.*

Oh ! pour celui-là , on vous en défie.

SCENE XI.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

NON , Scapin , il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.

~~Doncment~~ , Monsieur , nous abaisserons les fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le soin d'une sérénade ; il vient de négocier un certain collier : laissez-moi faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin , cherche , imagine , invente des moyens pour en trouver ; engage tout , vends tout , donne tout.

SCAPIN.

Hé ! que diable engager , que vendre ? Pour tout

meuble & immeuble , vous n'avez que votre habit & le mien ; encore le Tailleur n'est-il pas payé.

VALERE.

Quoi ! tu ne peux trouver....

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous , les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés....

VALERE.

Mais quoi !.....

SCAPIN.

Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma sérénade en tête ; si je pouvois avoir seulement de quoi payer les Musiciens dont je me veux servir.....

VALERE.

A quoi bon ?.....

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir , vous dis-je ; laissez-moi en repos , & allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre pere.

VALERE, *à part.*

Il faut vouloir tout ce qu'il veut , j'ai besoin de lui.



SCENE XII.

SCAPIN, *seul.*

CE n'est pas une petite affaire, pour un Valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là, je ne fais pourquoi ; ils ne paient point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne font tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les Valers, & ils sont les Maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends, à l'avenir, travailler pour mon compte ; ceci fini, je veux devenir Maître à mon tour.

SCENE XIII.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

SCAPIN.

Mais que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Hé ! c'est toi, mon pauvre Scapin !

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays-ci !

COMÉDIE.

31

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu ; mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espèce de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la ville, elle me prescrivait un tems pour voyager : mes voyages sont finis ; je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison, &c., soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce : elle prend toujours les choses du mauvais côté. J'ai renoncé aux vanités du monde, & je me suis jetté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prête sur gages.

SCAPIN.

La retraite est méritoire.

B iv

32 LA SÉRÉNADÉ,

CHAMPAGNE.

Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose ; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, que d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable !

CHAMPAGNE.

Je me suis associé avec un fort honnête homme, qui est, je pense, lui, associé avec un autre fort honnête homme chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN, *à part.*

Deux mille huit cents livres ! Serions nous assez heureux !... Cela seroit admirable. (*Haut.*) Tu es associé avec Monsieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu ; mais je suis un peu subalterne, à la vérité. Nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages ; mais ce que je prends c'est pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition ! Et, dis-moi, es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cens livres ?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit ?

SCAPIN.

Pour le surplus d'un collier que Monsieur Mathieu lui a vendu ?

CHAMPAGNE.

Je l'ai oui dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé ! d'où diantre fais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tu te mêles aussi ?

B v.

34 LA SÉRÉNADÉ,

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter, nous autres. Le connois-tu, Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN, *à part.*

Tant mieux. (*Haut.*) Monsieur Grifon n'est pas au logis ; &, en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveler connoissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur : je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Marbleu ! j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne fera que pour un moment. Va-t-en m'attendre, ici près, aux barreaux verts, & faire tirer bouteille.

SCENE XIV.

SCAPIN, *seul.*

VOILÀ un frippon que je fripponnerai, sur ma parole, si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XV.M. GRIFON, MARINE,
SCAPIN.

MARINE, à M. Grifon.

JE vous dis, Monsieur, que vous aurez plus de peine
que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je vous cherchois pour vous dire
que dans peu votre sérénade sera en état.

M. GRIFON.

Bon. Voilà ma maison, & voilà celle de ma
maitresse.

SCAPIN, à part.

Tant mieux, cela est fort commode pour mon
dessein.

SCENE XVI.

M GRIFON, MARINE.

M. GRIFON.

TU dis donc, Marine, que tu viens de la part de
Léonor ?

B v]

36 LA SÉRÉNADÉ,

M A R I N E.

Oui, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

M. GRIFON.

Elle revient à elle ; j'en suis bien-aïse.

M A R I N E.

Elle est au désespoir de n'avoir pu se contraindre devant Madame sa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M. GRIFON.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

M A R I N E.

Elle fait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargée de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, m'amie ; & je ne fais.....

M A R I N E.

Je vous demande pardon, Monsieur ; je vous respecte trop pour vous rien dire, de mon chef, qui vous déplaît. Ce sont les sentimens de ma mairresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

M. GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentimens , tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

M A R I N E.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; & , quelque aversion qu'elle ait pour vous , elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge , votre air & votre visage contre vous ; dans le fond , je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà une insolente qui , à mon nez , me vient chanter paille.

M A R I N E.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée : elle en reviendra peut-être , & vous aimera à la folie ; que fait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

M. GRIFON, *à part.*

Malgré tout ce qu'elle me dit je ne veux point me fâcher ; elle peut me rendre service. (*Haut.*) Tu me parois d'agréable humeur.

M A R I N E.

Je suis assez franche comme vous voyez.

M. GRIFON.

C'est ce qu'il me semble. Je veux être de tes amis ; & , si le mariage se fait , ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu , en confidence , quelle sorte

33 LA SÉRÉNADÉ,

de caractère est-ce que Léonor, & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire ?

M A R I N E.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur, c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

M. G R I F O N.

Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

M A R I N E.

Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

M. G R I F O N.

Quel est-il ?

M A R I N E.

C'est, Monsieur, que, quand elle s'est mis quelque chose en tête, & qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie même en cas de besoin ; mais, dans le fond, c'est une bonne enfant.

M. G R I F O N.

Voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela n'a-t-elle point quelque passion dominante ?

M A R I N E.

Non, Monsieur, rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manières ; elle vend, pour jouer, tout ce qu'elle a ; elle met ses nippes en gage pour aller à l'Opéra & à la Comédie, & court le Bal sept fois la semaine seulement ; elle fesse son vin de

COMÉDIE.

32

Champagne à merveille, & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

M. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

M A R I N E.

Oui, Monsieur, sur la fin d'un repas ; & je vais lui faire entendre que, pour un mari, vous valez cent fois mieux qu'un autre.

M. GRIFON.

Cela est vrai, au moins.

M A R I N E.

Assurément. Dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable ; on ne peut pas lui demander autre chose.

M. GRIFON.

Ah ! mon enfant, tu peux l'assurer de ma part, que si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

M A R I N E.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions : &c., comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.



SCENE XVII.

M. GRIFON, *seul.*

CETTE fille-là a quelque chose de bon dans ses manieres.

SCENE XVIII.

M. GRIFON, SCAPIN *déguisé*
ayant un emplâtre sur l'œil.

M. GRIFON.

AH! ah! voilà une plaisante figure d'homme!

SCAPIN.

Ne pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon?

M. GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sieur Grifon me fasse la grace de me

compter deux mille huit cens livres restant à payer pour un collier que ledit Sieur Grifon a acheté dudit Sieur Mathieu.

M. GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le biller ?

SCAPIN.

Le voilà , Monsieur ; je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez , s'il vous plaît , la bonté de m'expédier.

M. GRIFON.

Oui , voilà l'écriture de Monsieur Mathieu ; mais je ne vous connois pas pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne mérite pas , Monsieur ; je suis seulement son compere , Isaac Jérôme Boisme Rouffeler , Maitre Marchand Frippier ordinaire privilégié suivant la Cour : si l'on peut vous y rendre quelque service , vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

M. GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là ; mon frere est apprentif partisan chez le commis du secrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires , & mon oncle est le sous portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

42 *LA SÉRÉNADE,*
SCAPIN.

Il est vrai, Monsieur. J'ai autrefois par leur moyen, tiré mon parrain des galeres, & je sauvai l'année passée une amende honorable à Monsieur Mathieu ; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi,

M. GRIFON, à part.

Voilà un garçon bien ingénu ; c'est dommage qu'il lui manque un œil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute ; avec deux mille huit cens livres, vous serez débarrassé de mes importunités, & je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

M. GRIFON, à part.

Quel original ! (*Haut.*) Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent ; vous n'avez qu'à attendre.

SCENE XIX.

SCAPIN, seul.

PAR ma foi, voilà qui ne va pas mal.



SCÈNE XX.

SCAPIN, VALERE, LÉONOR,
MARINE.

SCAPIN.

MAIS voici mon maître avec sa maitresse : il ne me reconnoitra pas.

LÉONOR.

Comptez, Valere, que rien ne me peut faire changer.

VALERE.

Ah ! charmante Léonor, que vous devez me paroître adorable avec de pareils sentimens !

SCAPIN.

Monsieur, je vous donne le bon jour. Y a-t-il long-tems que vous êtes en cette ville ? Vos affaires vont-elles bien ? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là ? Qui êtes-vous, mon ami ?

SCAPIN.

Je suis un honnête garçon, qui connois vos besoins ; & qui viens vous offrir deux cens pistoles que me va donner Monsieur votre pere.

(Il ôte son emplâtre.)

44 *L A S È R È N A D E,*

V A L E R E.

C'est toi, Scapin ? Qui t'auroit reconnu ?

S C A P I N.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

M A R I N E.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

V A L E R E.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens pistoles de mon pere ?

S C A P I N.

Il va me les livrer. J'ai encore un collier à escamoter ; mais j'aurois besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

V A L E R E.

Tout-à-l'heure ? Et où veux-tu que je les cherche à présent ?

M A R I N E.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

S C A P I N.

Toi ? Mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

M A R I N E.

Pourquoi non ? C'est dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

COMÉDIE.

41

SCAPIN.

Bon, bon; il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon dessein. Mais j'atends Monsieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour; je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

VALERE.

Cependant, si tu me disois de quelle maniere...

SCAPIN.

Hé! allez-vous-en.

VALERE.

Je pourrois peut-être.....

SCAPIN.

Oh! retirez-vous.

(Scapin, voyant arriver M. Grifon, remet son emplâtre sur l'autre ail.)

SCENE XXI.

M. GRIFON, SCAPIN.

M. GRIFON.

IL y a deux cens louis neufs dans cette bourse; voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN, *prenant la bourse.*

Vous êtes trop exact, & vous savez trop bien compter.

LA SÉRÉNADÉ,

M. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur, pour plus grande sûreté...

SCAPIN.

Je ne regarderai point après vous, Monsieur ; le compere Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON.

Vous êtes le maître. Serviteur.

SCAPIN, *à part.*

Voilà de quoi payer la sérénade.

SCENE XXII.

M. GRIFON, *seul.*

IL me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moiser l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne fais ce que cela signifie ; mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour ! La nuit devient obscure, & le Musicien devrait être ici.



SCENE XXIII.

M. GRIFON, CHAMPAGNE *ivre*,

CHAMPAGNE, *chantant*.

LERA, lera, lera.

M. GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui ?

CHAMPAGNE.

Par la fembleu, je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON.

Qui va-là ? Est-ce vous, Monsieur le Musicien ?

CHAMPAGNE.

Oui, à-peu-près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

48 LA SÉRÉNADÉ,

M. GRIFON.

Quel maraud est ceci ?

CHAMPAGNE.

Maraud ! Voilà quelqu'un qui me connoît. Je suis plus pesant que de coutume , & je ne sais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON, *à part.*

Ne seroit-ce point quelque Emissaire de mon coquin de fils qui viendrait ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Hola , l'ami , qui parlez tout seul , suis-je loin de chez moi , par paranthèse ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé ! parsembieu, si je le savois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Je ne fais, je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah !... Monsieur Grifon, le connoissez-vous ?

M. GRIFON.

Je ne me trompois pas ; c'est un frippon.

CHAMPAGNE.

COMÉDIE. 49

CHAMPAGNE.

Justement ; un frippon, un vilain, un fesse-Mathieu.

M. GRIFON.

Qui penses-tu parler ? C'est moi qui suis Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE,

Le diable emporte, si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monsieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre.....

M. GRIFON.

Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience ; oui, c'est bien dit, allons doucement, Ce Monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que, par la concomitance d'un collier... enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

M. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Monsieur Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grand'chose ; mais je suis sobre.

M. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon ; je suis Monsieur Champagne ; donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte.

Tome II,

C

50 LA SÉRÉNADÉ;

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cens deux mille & quelques livres; j'ai le billet de Monsieur Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà justement l'enclouûre. (*Haut.*) Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami; si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étrouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous voulez que je retrouve un billet; il n'y a pas de raison à cela,

M. GRIFON,

Tu en as beaucoup, toi,

COMÉDIE.

54

CHAMPAGNE.

Ecoutez , ne nous brouillons point. J'étois de sang-froid quand je l'ai perdu , je le retrouverai quand je serai de sang-froid , cela est infailible. Jusqu'au revoir.

M. GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

SCENE XXIV.

M. GRIFON, *seul.*

MONSIEUR mon fils choisit mal ses gens. Il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine. Quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieue.

SCENE XXV.

SCAPIN, M. GRIFON.

SCAPIN.

ALLONS, Monsieur, de la joie. Vive l'amour & la Musique. Je vous amene ici tout un Opéra.

M. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux.

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur; ma musique est une musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, Messieurs de la symphonie.

C ij

LA SÉRÉNANE;

SÉRÉNAD E.

M. GRIFON, SCAPIN;
PLUSIEURS SYMPHONISTES,
DANSEURS & MUSICIENS.

UN VÉNITIEN chante.

HOR che piu belle
Splendon le stelle,
Il sonno splendite, amanti;
Con suoni, con canti,
La ruda svegliate:
Fate, fate
Che veda suoi, rigori,
E miei dolori.

UNE VÉNITIENNE.

Forse ch' il lungo piangere,
Potrà frangere
Sua crudeltà,
Ed un dì merce
La tua sè ritrovera.

UN VÉNITIEN.

Amanti
Costanti,
Sofrite le penne,
Portate catene,
Sperate merce;

COMÉDIE.

11

*Fra dogli e martiri,
Fra pianti e sospiri,
Si prova la fe.*

*Amanti
Costanti,
Sperate merce.*

UNE VÉNITIENNE.

*Spero, spero ch' un di l'amor
Darà pace al dolor:
Il mio fedel ardor
Pol ben far
Triomfar
Questo misero cuor.*

SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas? il faut
vous servir à la Française.

*(Il va chercher six femmes, déguisées avec des man-
teaux rouges, qui viennent en dansant, & font un
spectacle. Léonor & Marine sont du nombre.)*

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tous prêts;
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

C ij

34 LA SÉRÉNAD E,

A I R.

Vive la jeunesse,
Vive le printems;
C'est le tems
De la tendresse.
Fuyez d'ici, sombre vieillesse;
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouser une hirondelle
Jeune & belle,
Dont l'amour l'avoit rendu fou :
Il pria les oiseaux de chanter à sa fête :
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête ;
Il n'y resta que le coucou.

M. GRIFON.

Monsieur le Musicien, voilà de vilaines paroles.

S C A P I N.

Pardonnez-moi, Monsieur ; ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais, allons au fait.

{ Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent, & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Grifon & de Scapin.

M. GRIFON.

Miséricorde ! des pistolets, Monsieur le Musicien !

COMÉDIE.

55

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

M. GRIFON.

Ils me déshabillent, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Hé! comme vous criez; faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps?

M. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Monsieur le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes; mais il n'y a rien, ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un collier de quatre cens pistoles, Monsieur le Musicien.

LÉONOR & MARINE *se retirent.*

SCAPIN.

Bon, bon; il ne tueront personne.

M. GRIFON.

Ah! la mandre sérénade!

SCENE XXVI & dernière.

VALERE, SCAPIN, M. GRIFON,
LÉONOR, MARINE,
DANSEURS.

VALERE.

AH ! mon pere ! comme vous voilà ! & d'où venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une sérénade.

M. GRIFON.

Ah ! Valere , je suis mort ; on vient de me voler un collier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous allarmez point , mon pere ; je vous amene vos voleurs.

LÉONOR & MARINE jettent leurs manteaux.

M. GRIFON.

Miséricorde ! Léonor , Marine !

MARINE.

Oui , Monsieur , c'est nous qui avons fait le coup :

SCAPIN.

Ah ! coquine ! tu iras aux galeres.

COMÉDIE.

17

VALERE, à M. Grifon.

Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor, je vous montrerai votre collier.

M. GRIFON.

Mon collier ? Ah ! je te promets que , si je le retrouve , je consens à tout.

VALERE, tirant le collier de sa poche.

Je n'irai pas loin.

M. GRIFON, voulant prendre le collier.

Ah ! mon cher collier !

VALERE.

Ah ! tout beau , s'il vous plaît , mon pere ; je vous ai dit que je vous le ferois voir , mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé. (à Léonor.) Je vous prie , Mademoiselle , de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien , Monsieur , que je vous fasse aussi mes petites excuses , & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cens louis , c'étoit moi ; que je ne suis qu'une façon de Musicien.

M. GRIFON.

Double pendard ! Ah ! je suis assassiné ! Quelle maudite journée ! Non , je ne veux jamais entendre parler , ni de fils , ni de maitresse , ni d'amour , ni de mariage , & je vous donne à tous les diables. (Il sort.)

50 LA SÉRÉNADÉ;

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cens deux mille & quelques livres; j'ai le billet de Monsieur Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà justement l'enclouûre. (*Haut.*) Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami; si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étrouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous voulez que je retrouve un billet; il n'y a pas de raison à cela.

M. GRIFON.

Tu en as beaucoup, toi.



COMÉDIE.

54

CHAMPAGNE.

Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étois de sang-froid quand je l'ai perdu, je le retrouverai quand je serai de sang-froid, cela est infailible. Jusqu'au revoir.

M. GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

SCENE XXIV.

M. GRIFON, *seul.*

MONSIEUR mon fils choisit mal ses gens. Il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine. Quelque nuit qu'il fasse, je connois les fourbes d'une lieue.

SCENE XXV.

SCAPIN, M. GRIFON.

SCAPIN.

ALLONS, Monsieur, de la joie. Vive l'amour & la Musique. Je vous amene ici tout un Opéra.

M. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux.

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur; ma musique est une musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, Messieurs de la symphonie.

C ii

LA SÉRÉNANE,

SÉRÉNAD E.

M. GRIFON, SCAPIN;
PLUSIEURS SYMPHONISTES,
DANSEURS & MUSICIENS.

UN VÉNITIEN chante.

HOR che più belle
Splendon le stelle,
Il sonno splandite, amanti;
Con suoni, con canti,
La cruda svegliate:
Fate, fate
Che veda suoi, rigori,
E miei dolori.

UNE VÉNITIENNE.

Forse ch' il lungo piangere,
Potrà frangere
Sua crudeltà,
Ed un di merca
La tua sè ritrovera.

UN VÉNITIEN.

Amanti
Costanti,
Sofrite le penne,
Portate catene,
Sperate merce;

COMÉDIE.

11

*Fra dogli e martiri,
Fra pianti e sospiri,
Si prova la fe.
Amanti
Costanti,
Sperate merce.*

UNE VÉNITIENNE.

*Spero, spero ch' un di l'amor
Darà pace al dolor:
Il mio fedel ardor
Pot ben far
Triomfar
Questo misero cuor.*

SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas? il faut
vous servir à la Française.

(*Il va chercher six femmes, déguisées avec des man-
teaux rouges, qui viennent en dansant, & font un
spectacle. Léonor & Marine sont du nombre.*)

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tous prêts;
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

C iij

34 LA SÉRÉNADÉ,

A I R.

Vive la jeunesse,
Vive le printems;
C'est le rems
De la tendresse.
Fuyez d'ici, sombre vieillesse;
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouser une hirondelle
Jeune & belle,
Dont l'amour l'avoit rendu fou:
Il pria les oiseaux de chanter à sa fête:
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête;
Il n'y resta que le coucou.

M. GRIFON.

Monsieur le Musicien, voilà de vilaines paroles.

S C A P I N.

Pardonnez-moi, Monsieur; ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais, allons au fait.

{ Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent, & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Grifon & de Scapin.

M. GRIFON.

Miséricorde! des pistolets, Monsieur le Musicien!

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

M. GRIFON.

Ils me déshabillent, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Hé! comme vous criez; faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps?

M. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Monsieur le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes; mais il n'y a rien, ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un collier de quatre cens pistoles, Monsieur le Musicien.

LÉONOR & MARINE *se retirent.*

SCAPIN.

Bon, bon; il ne tueront personne.

M. GRIFON.

Ah! la mandire sérénade!

210 **LES SINCERES,**
FRONTIN.

Je dis : que pensez-vous de ma figure ?

L I S E T T E.

De votre figure ! mais est-ce que vous en avez une ? je ne la voyois pas. Auriez-vous , par hasard , dans l'esprit que je songe à vous ?

FRONTIN.

C'est que ces accidens-là , me sont si familiers.

L I S E T T E, riant.

Ah , ah , ah , vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme si vous n'étiez pas au monde. Et moi , comment me trouvez-vous à mon tour ?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponse.

L I S E T T E.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Vous êtes jolie , dit-on ?

L I S E T T E.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là , je n'en sçaurois pas le moindre mot.

COMÉDIE. 211

L I S E T T E, *joyeuse.*

Grand merci ! vous êtes mon homme ;
voilà ce que je demandois.

F R O N T I N, *joyeux.*

Vous me rassurez, mon mérite m'a-
voit fait peur.

L I S E T T E, *riant.*

On appelle cela avoir peur de son
ombre.

F R O N T I N.

Je voudrois pourtant de votre part
quelque chose de plus sûr que l'indiffé-
rence ; il seroit à souhaiter que vous ai-
massiez ailleurs.

L I S E T T E.

Monsieur le fat, j'ai votre affaire. Du-
bois, que Monsieur Dorante a laissé à
Paris, & auprès de qui vous n'êtes qu'un
magot, à toute mon inclination ; prenez
seulement garde à vous.

F R O N T I N.

Marton , l'incomparable Marton ,
qu'Araminte n'a pas amenée avec elle,
& devant qui toute soubrette est plus ou
moins guenon, est la Souveraine de mon
cœur.

L I S E T T E.

Qu'elle le garde. Grace au Ciel nous
K iv

212 LES SINCERES,

voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos Maîtres.

FRONTIN.

Oui, Ma fille; rompons, brisons, détruisons; c'est à quoi j'aspirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympathiser ensemble, à cause de leur prétendu caractère de sincérité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juste le caractère de ta Maîtresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là : en gros je te dirai qu'elle est vaine, envieuse & caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités; impitoyablement muette à cet égard, & muette de mauvaise humeur; fière de son caractère sec & formidable qu'elle appelle austérité de raison; elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié pourvu qu'elle y prime; il faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes grâces : c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui

C O M É D I E. 213

vous le permet ; vous êtes à elle ; vous la servez & elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs , noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante , elle auroit le meilleur cœur du monde ; vos louanges la chagrinent , dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disoit , louez - moi encore du chagrin qu'elles me font.

F R O N T I N.

Ah ! l'espiégle !

L I S E T T E.

Quant à moi , j'ai là-dessus une petite maniere qui l'enchanté ; c'est que je la loue brusquement , du ton dont on querelle ; je boude en la louant comme si je la grondois d'être louable , & voilà surtout l'espece d'éloges qu'elle aime , parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur , & que sa vanité hypocrite peut les savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste & qui la coëffe ; dans les premiers jours je tâchais de faire de mon mieux ; je déployais tout mon sçavoir faire. Eh ! mais , Lisette , finis donc , me disoit-elle , tu y regarde de trop près ; tes scrupules m'ennuient. Moi , j'eus la bêtise de la prendre au mot , & je n'y fis plus tant de façons ; je l'expédiais un peu au dépens des

K v

214. LES SINCERES;

graces. Oh ! ce n'étoit pas-là son compte ! aussi me brusquoit-elle ; je la trouvois aigre , acariâtre. Que vous êtes gauche ! laissez-moi ; vous ne sçavez ce que vous faites. Ouais , dis-je , d'où cela vient-il ? je le devinai ; c'est que c'étoit une coquette qui vouloit l'être sans que je le sçusse , & qui prétendoit que je le fusse pour elle ; son intention , ne vous déplaît , étoit que je fîsse violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là-dessus. Il falloit que je servisse sa coquetterie sans la connoître ; que je prisse cette coquetterie sur mon compte , & que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art , sans qu'il y eût de sa faute.

FRONTIN.

Ah ! le bon petit caractère pour nos desseins !

LISETTE.

Et ton Maître ?

FRONTIN.

Oh ! ce n'est pas de même ; il dit ce qu'il pense de tout le monde , mais il n'en veut à personne ; ce n'est pas par malice qu'il est sincère , c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par-là. Si , pour paroître franc , il falloit mentir , il mentiroit : c'est un homme qui vous de-

manderoit volontiers, non pas, m'estimez-vous, mais êtes-vous étonné de moi ? Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux ; qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts ; vous le chatouillez, lui ; vous le comblez d'aise en lui disant les siens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir ; aussi personne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même ; il en dit plus qu'il n'en sçait. A son compte, il est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécille : je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral, sur quoi on leve les épaules, & il triomphe. Il est connu par-tout pour un homme de cœur, & je ne désespere pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron ; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, & plus il a de goût à les faire, à cause du caractère original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami ? brouillez-vous avec lui, la recette est sûre ; vanter son ami cela est trop peuple ; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le

216 LES SINCERES,

beau ! je te l'acheverai par un trait. L'autre jour un homme contre qui il avoit un procès presque sûr , vint lui dire : tenez , ne plaïdons plus ; jugez vous-même ; je vous prends pour arbitre , je m'y engage. Là-dessus voilà mon homme qui s'alarme de la vanité d'être extraordinaire ; le voilà qui pèse , qui prononce gravement contre lui , & qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même : il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

L I S E T T E.

Ah ! ça , profitons de leur marotte , pour les brouiller ensemble ; inventons s'il le faut , mentons ; peut-être même nous en épargneront-ils la peine.

F R O N T I N.

Oh ! je ne me soucie pas de cette épargne-là ; je ments fort aisément , cela ne me coûte rien.

L I S E T T E.

C'est-à-dire que vous êtes né menteur ; chacun a ses talens ; ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matière de combustion toute prête ? nous sommes gens d'esprit.

F R O N T I N.

Attends , je rêve.

L I S E T T E.

Chut ; voici ton Maître.

F R O N T I N.

Allons donc achever ailleurs.

L I S E T T E.

Je n'ai pas le tems , il faut que je m'en aille.

F R O N T I N.

Eh bien ! dès qu'il n'y sera plus , auras-tu le tems de revenir ? je te dirai ce que j'imagine.

L I S E T T E.

Oui ; tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

F R O N T I N.

Eh ! à propos , puisque voilà Ergaste , parle - lui de la lettre de Madame la Marquise.

L I S E T T E.

Soit.



S C E N E II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Monsieur, Lisette a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui; Monsieur, Madame la Marquise vous prie de n'envoyer votre commissionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE, *s'arrêtant.*

Hem!

LISETTE, *haussant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre messager, qu'après qu'elle aura reçu une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qu'est-ce qui me prie?

LISETTE, *plus haut.*

C'est Madame la Marquise.

ERGASTE.

Ah! oui, j'entends.

LISETTE.

(à Frontin.)

Cela est bien heureux! Hé! le haïssable homme!

Conservez-lui ses bons sentimens, nous en ferons quelque chose.

SCENE III.

ARAMINTE, ERGASTE, *révant.*

ARAMINTE.

ME voyez-vous, Ergaste?

ERGASTE, *toujours rêvant.*

Oui ; voilà qui est fini, vous dis-je, j'entends.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous?

ERGASTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon ; je croyois parler à Lisette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette salle.

ERGASTE.

J'y étois à peu près dans le même dessein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laisse seul & que je passe sur la terrasse ? cela m'est indifférent.

220 LES SINCERES,

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la sincérité : mais avant que je vous quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant ? seroit-ce à moi par hazard ?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Est-ce à la Marquise ?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc ?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le sçait-elle ?

ERGASTE.

Pas encore ; j'ai différé jusqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaste, entre nous, je serois assez fondée à vous appeller infidele.

ERGASTE.

Moi, Madame !

ARAMINTE.

Vous même ; il est certain que vous

m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuserez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit ;
mais vous avez eu des empressements
pour moi, ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela est vrai.

ARAMINTE.

Et si je ne vous avois pas amené chez
la Marquise, vous m'aimeriez actuelle-
ment.

ERGASTE.

Je crois que la chose étoit imman-
quable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point ; je n'ai rien à
disputer à la Marquise ; elle l'emporte
en tout sur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela ; votre figure ne le
cede pas à la sienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'esprit qu'à
moi ?

ERGASTE.

Non, vous en avez pour le moins au-
tant qu'elle.

222 LES SINCERES,
A R A M I N T E.

En quoi me la préférez-vous donc ? ne m'en faites point mystère.

E R G A S T E.

C'est que si elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira, qu'à ce que vous m'auriez dit.

A R A M I N T E.

Comment ! me croyez-vous fausse ?

E R G A S T E.

Non ; mais vous êtes si gracieuse, si polie.

A R A M I N T E.

Eh bien ! est-ce un défaut ?

E R G A S T E.

Oui ; car votre douceur naturelle & votre politesse m'auroient trompé, elles ressemblent à de l'inclination.

A R A M I N T E.

Je n'ai pas cette politesse & cet air de douceur avec tout le monde ; mais il n'est plus question du passé : voici la Marquise, ma présence vous gêneroit, & je vous laisse.

E R G A S T E, à part.

Je suis assez content de tout ce qu'elle m'a dit ; elle m'a parlé assez uniment.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

AH ! vous voici, Ergaste ? je n'en puis plus ! j'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante que je quitte ; je me mourois déjà des sots discours de cinq ou six personnes d'avec qui je sortois, & qui me font venues voir ; vous êtes bienheureux de ne vous y être pas trouvé. La sottise que l'humanité ! qu'elle est ridicule ! que de vanité ! que de duperies ! que de petitesse ! & tout cela, faute de sincérité de part & d'autre. Si les hommes vouloient se parler franchement, si on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, insensiblement l'amour-propre se rebuterait d'être impertinent, & chacun n'oseroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais depuis que je vis, je n'ai encore vu qu'un homme vrai, & en fait de femmes je n'en connois point de cette espèce.

ERGASTE.

Et moi, j'en connois une ; devinez-vous qui c'est ?

LES SINCERES,
LA MARQUISE.

Non ; je n'y suis point.

ERGASTE.

Eh ! parbleu ! c'est vous Marquise ; où voulez-vous que je la prenne ailleurs ?

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous êtes l'homme dont je vous parle ; aussi m'avez vous prévenue d'une estime pour vous , d'une estime

ERGASTE.

Quand je dis vous , Marquise , c'est sans faire réflexion que vous êtes-là ; je vous le dis comme je le dirois à une autre ; je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme de mon côté je vous cite sans vous voir , c'est un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui ; vous m'avez surpris ; je ne m'attendois pas à un caractère comme le vôtre. Quoi ! dire inflexiblement la vérité ? la dire à vos amis même ? quoi ! voir qu'il ne vous échape jamais un mot à votre avantage ?

LA MARQUISE.

Eh ! mais vous qui parlez , faites-vous autre chose que de vous critiquer sans cesse ?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux ; quelle sorte de gens étoit-ce ?

LA MARQUISE.

Ah ! les sortes gens ! l'un étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans , un fat, toujours agité du plaisir de se sentir fait comme il est ; il ne sçauroit s'accoutumer à lui ; aussi sa petite ame n'a-t-elle qu'une fonction , c'est de promener son corps comme la merveille de nos jours ; c'est d'aller toujours disant : voyez mon enveloppe ; voilà l'attrait de tous les cœurs ; voilà la terreur des maris & des amans ; voilà l'écueil de toutes les sagesse.

ERGASTE, *riant.*

Ah ! la risible créature !

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a précisément qu'un objet dans la pensée, c'est de se montrer ; quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'est qu'il se montre. Se tait-il ; change-t-il de contenance ; se tient-il sérieux ; ce n'est rien de tout cela qu'il veut faire, c'est qu'il se montre ; c'est qu'il vous dit : regardez-moi, remarquez mes gestes & mes attitudes ; voyez mes graces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis ; voyez mon air fin, mon air leste, mon air cavalier, mon air dissipé ; en voulez-vous du

126 LES SINCERES,

vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? en voilà. Il diroit volontiers à tous les amans : n'est-il pas vrai que ma figure vous chicanne? à leurs Maîtresses : où en feroit votre fidélité si je voulois? à l'Indifférente : vous n'y tenez point ; je vous réveille, n'est-ce pas? à la Prude : vous me lorgnez en dessous? à la Vertueuse : vous résistez à la tentation de me regarder? à la jeune fille : avouez que votre cœur est ému. Il n'y a pas jusqu'à la personne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant : quel dommage que je ne suis plus jeune!

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah, je voudrois bien que le personnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il sentiroit que je n'exagere pas d'un mot : il a parlé d'un mariage qui a pensé se conclure pour lui ; mais que trois ou quatre femmes jalouses, désespérées & méchantes, ont trouvé sourdement le secret de faire manquer ; cependant il ne sçait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les parens de la fille qui se sont dedités, mais elle n'est pas de leur avis. Il sçait de bonne part qu'elle est triste,

qu'elle est changée ; il est même question de pleurs ; elle ne l'a pourtant vu que deux fois , & ce que je vous dis-là , je vous le rends un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat se doute toujours un peu qu'il l'est , & comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi , il biaise , il est fat le plus modestement qu'il lui est possible , & c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible.

ERGASTE , *riant.*

Vous avez raison.

L A M A R Q U I S E.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée , d'environ trente ans , de ces visages d'un blanc fade , & qui font une physionomie longue & sotte , & cette nouvelle épousée , telle que je vous la dépeins , avec ce visage qui , à dix ans étoit antique , prenoit des airs enfantins dans la conversation ; vous eussiez dit d'une petite fille qui vient de sortir de dessous l'aile de pere & de mere ; figurez-vous qu'elle est toute étonnée de la nouveauté de son état ; elle n'a point de contenance assurée ; ses innocens appas sont encore tout confus de son aventure ; elle n'est pas encore bien sûre qu'il soit honnête d'avoir un

mari ; elle baisse les yeux quand on la regarde ; elle ne croit pas qu'il lui soit permis de parler si on ne l'interroge ; elle me faisoit toujours une inclination de tête , en me répondant , comme si elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaison avec une personne de son âge ; elle me traitoit comme une mere , moi qui suis plus jeune qu'elle : ah ! ah ! ah !

ER G A S T E.

Ah , ah , ah ; il est vrai que si elle a trente ans , elle est à peu près votre aînée de deux.

L A M A R Q U I S E.

De près de trois , s'il vous plaît.

ER G A S T E , *riant*.

Est-ce-là tout ?

L A M A R Q U I S E.

Non ; car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans , étoit une assez grosse & grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans , qui nous étaloit glorieusement son embonpoint , & qui prend l'épaisseur de ses charmes pour de la beauté ; elle est veuve , fort riche , & il y avoit auprès d'elle un jeune homme , un cadet qui n'a

rien

rien, & qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra; j'y étois, a-t-elle dit, & j'y trompai mes meilleurs amis; ils ne me reconnurent point. Vous, Madame, a-t-il repris, vous, n'être pas reconnoissable. Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête: eh! comment cela, Monsieur? oui, Madame, à je ne sçais quoi de noble & d'aisé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous; & puis vous ôtâtes un gand, & comme, grace au Ciel, nous avons une main qui ne ressemble guere à d'autres, en la voyant je vous nommai; & cette main sans pair, si vous l'aviez vue, Monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaît, mais charnue, mais boursouflée, mais courte, & tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie; je vous en parle sçavamment; car la grosse Dame au grand air de tête, prit long-tems du tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, & qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans qui sont comme des filets.

L

230 LES SINCERES,
E R G A S T E, *riant.*

Un peu de variété ne gâte rien.

L A M A R Q U I S E.

Notre cercle finissoit par un petit homme qu'on trouvoit si plaisant, si sémiſſant, qui ne dit rien & qui parle toujours; c'est-à-dire qu'il a l'action vive, l'esprit froid & la parole éternelle; il étoit auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, & dont la compagnie paroissoit faire grand cas; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample & respectable, & je le crois fort borné quand il ne l'a pas; les grandes perruques m'ont si souvent trompée, que je n'y crois plus.

E R G A S T E, *riant.*

Il est constant qu'il y a de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

L A M A R Q U I S E.

Grace au Ciel ! la visite a été courte ; je n'aurois pu la soutenir long-tems, & je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde ! mais dites sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi ?

E R G A S T E.

Plus que je ne puis dire.

COMÉDIE. 231

LA MARQUISE.

Prenez garde , car je vous crois à la lettre ; vous répondrez de ma raison là-dessus ; je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous , Ergaste ? vous êtes un homme admirable : vous me diriez que je suis parfaite , que je n'en appellerois pas ; je ne parle pas de la figure , entendez-vous ?

ERGASTE.

Oh ! de celle-là vous vous en passeriez bien ; vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop ? avec quelle simplicité il s'exprime ! vous me charmez , Ergaste , vous me charmez.... A propos , vous envoyez à Paris ; dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin ?



S C E N E V.

**FRONTIN, ERGASTE,
LA MARQUISE.**

FRONTIN.

Monsieur?

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous donner
une lettre que vous remettrez à celui que
je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il est lui-même chez Madame qui
attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment ; j'apperçois
Dorante qui se promene là-bas , & je
me sauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.



SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, *qui survient.*

FRONTIN.

ILs me paroissent bien satisfaits tous deux. Oh ! n'importe, cela ne sçauroit durer.

L I S E T T E.

Eh bien ! me voilà revenue ; qu'as-tu imaginé ?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

L I S E T T E.

Que veux-tu dire ? à quoi cela nous menera-t-il ?

FRONTIN.

Je n'en sçais encore rien ; je ne sçau-
rois t'expliquer mon projet ; j'aurois de
la peine à me l'expliquer à moi-même ;
ce n'est pas un projet, c'est une confusion
d'idées fort spirituelles qui n'ont peut-
être pas le sens commun, mais qui me
flattent. Je verrai clair à mesure ; à pré-
sent je n'y vois goutte. J'apperçois pour-

L iij

234 LES SINCERES,

tant en perspective des discordes, des querelles, des dépits, des explications, des rancunes; tu m'accuseras, je t'accuserai; on se plaindra de nous; tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit; tu n'y comprends rien; la chose est obscure; j'essaye, je hazarde; je te conduirai & tout ira bien: m'entends-tu un peu?

L I S E T T E.

Oh! belle demande! cela est si clair.

F R O N T I N.

Paix; voici nos gens qui arrivent: tu sçais le rôle que je t'ai donné; obéis; j'aurai soin du reste.

S C E N E V I I.

DORANTE, ARAMINTE,
L I S E T T E, F R O N T I N.

D O R A N T E.

A H! c'est vous, Lisette? nous avons cru qu'Ergaste & la Marquise se promenoient ici.

L I S E T T E.

Non, Madame; mais nous parlions d'eux à votre profit.

COMÉDIE. 235
DORANTE.

A mon profit! & que peut-on faire pour moi? la Marquise est à la veille d'épouser Ergaste; il y a du moins lieu de le croire, à l'empressement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout; nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage Lisette & moi dans notre petit conseil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là vous ne vous aimez donc pas, vous autres?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende justice à Mademoiselle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende justice à Monsieur.

FRONTIN.

Nous avions déjà conclu d'affaire avec d'autres, & Madame loge chez elle la petite personne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi! Marton?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame, mon amour est de sa façon. Quant à Mademoiselle,

L iv

236 LES SINCERES,

son cœur est allé à Dubois, c'est lui qui le possède.

D O R A N T E.

J'en ferois charmé, Lisette.

L I S E T T E.

Laissons-là ce détail; vous aimez toujours ma Maîtresse; dans le fond elle ne vous haïssoit pas, & c'est vous qui l'épouserez, je vous la donne.

F R O N T I N.

Et c'est Madame à qui je prends la liberté de transporter mon Maître.

A R A M I N T E, *riant*.

Vous me le transportez, Frontin? eh! que sçavez-vous si je voudrai de lui?

L I S E T T E.

Madame a raison; tu ne lui ferois pas-là un grand présent.

A R A M I N T E.

Vous parlez fort mal, Lisette; ce que j'ai répondu à Frontin ne signifie rien contre Ergaste, que je regarde comme un des hommes des plus dignes de l'attachement d'une femme raisonnable.

L I S E T T E, *d'un ton ironique*.

A la bonne heure; je le trouvois un homme fort ordinaire, & je vais le regarder comme un homme fort rare.

F R O N T I N.

Pour le moins aussi rare que ta Maî-

treffe (soit dit sans préjudice de la reconnaissance que j'ai pour la bonne chère que j'ai fait chez elle.)

DORANTE.

Alte-là, faquin; prenez garde à ce que vous direz de Madame la Marquise.

FRONTIN.

Monfieur, je défends mon Maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal; c'est bien à toi à parler d'elle; tu nous fais-là une belle comparaison.

FRONTIN, *criant*.

Qu'appelle-tu une comparaison?

ARAMINTE.

Allez, Lisette, vous êtes une impertinente avec vos airs méprisans contre un homme dont je prends le parti, & votre Maîtresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi, voilà bien du bruit pour un petit mot; c'est donc le Phoenix, Monsieur Ergaste?

FRONTIN.

Ta Maîtresse en est-elle un plus que nous?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

EV

Monsieur, je suis indigné : qu'est-ce donc que sa Maîtresse ? qui la relève tant au-dessus de mon Maître ? On sçait bien qu'elle est aimable ; mais il y en a encore de plus belle, quand ce ne seroit que Madame.

DORANTE, *haut.*

Madame n'a que faire là-dedans, maraut ; mais je te donneroïis cent coups de bâton sans la considération que j'ai pour ton Maître.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN,
ERGASTE, ARAMINTE,

ERGASTE.

OU'est-ce donc, Dorante ? il me semble que tu cries ? est-ce ce coquin-là qui te fâche ?

DORANTE.

C'est un insolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux ?

FRONTIN.

Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur ; parlez ; la

plus belle femme du monde est-ce la Marquise?

ERGASTE.

Non ; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, butor ? la Marquise est aimable & non pas belle.

FRONTIN, *joyeux.*

Comme un Ange !

ERGASTE.

Sans aller plus loin , Madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même sur ces deux articles, & Monsieur s'empporte ; il dit que sans vous la dispute finiroit sur mes épaules ; je vous laisse mon bon droit à soutenir, & je me retire avec votre suffrage.

SCENE IX.

ERGASTE, DORANTE,
ARAMINTE.

ERGASTE, *riant.*

O Uoi ! Dorante, c'est-là ce qui t'irrite ? A quoi songes-tu donc ? Eh ! mais je suis persuadé que la Marquise elle-même ne se pique pas de beauté,

240 LES SINCERES,
elle n'en a que faire pour être aimée.

D O R A N T E.

Quoiqu'il en soit, nous sommes amis ; l'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué, & j'espère que tu voudras bien t'en défaire, & s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquise, sans lui dire ce dont il s'agit.

E R G A S T E.

Je te demande grace pour lui, & je suis sûr que la Marquise te la demandera elle-même : au reste, j'étois venu sçavoir si vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoie un de mes gens qui va partir ; peut-il vous être utile ?

A R A M I N T E.

Je le chargerai d'un petit billet, si vous le voulez bien.

E R G A S T E, *lui donnant la main.*

Allons, Madame, vous me le donnerez à moi-même.

(La Marquise arrive au moment qu'ils sortent.)



SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE,
DORANTE, ARAMINTE.

LA MARQUISE.

EH! où allez-vous donc, tous deux?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet
pour être porté à Paris, & je reviens ici
dans le moment, Madame.

SCENE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

*(Après s'être regardés & avoir gardé un grand
silence.)*

LA MARQUISE.

EH bien! Dorante, me promènerai-
je avec un muet?

DORANTE:

Dans la triste situation où me met vo-
tre indifférence pour moi, je n'ai rien à
dire, & je ne sçais que soupirer.

242 LES SINCERES,

LA MARQUISE, *tristement.*

Une triste situation & des soupirs ! que tout cela est triste ! que vous êtes à plaindre ! mais soupirez-vous quand je n'y suis point, Dorante ? j'ai dans l'esprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh ! Madame, n'abusez point du pouvoir de votre beauté ; ne vous suffit-il pas de me préférer un rival ? pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore ?

LA MARQUISE.

Qui m'adore ! l'expression est grande & magnifique assurément ; mais je lui trouve un défaut ; c'est qu'elle me glace , & vous ne la prononcez jamais que je ne sois tentée d'être aussi muette qu'une idole.

DORANTE.

Vous me désesperez : fut-il jamais d'homme plus maltraité que je le suis ? fut-il de passion plus méprisée !

LA MARQUISE.

Passion ! j'ai vu ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. Eh ! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime ; vous avez de tout, de l'honneur, de la naissance, de la fortune, & même des agréments ; je dirai même que vous m'auriez

peut-être plû ; mais je n'ai jamais pû me fier à votre amour ; je n'y ai point de foi , vous l'exagerez trop ; il révolte la simplicité de caractère que vous me connoissez. M'aimez-vous beaucoup ? ne m'aimez-vous guere ? faites-vous semblant de m'aimer ? c'est ce que je ne sçau-rois décider. Eh ! le moyen d'en juger mieux à travers toutes les emphases ou toutes les impostures galantes dont vous l'enveloppez ? je ne sçais plus que soupirer , dites-vous ? y a-t-il rien de si plat ? Un homme qui aime une femme raisonnable , ne dit point je soupire ; ce mot-là n'est pas assez sérieux pour lui , pas assez vrai ; il dit : je vous aime , je voudrois bien que vous m'aimassiez ; je suis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas ; voilà tout , & il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez , ni que vous m'adorez , car c'est parler en Poète , ni que vous êtes désespéré , car il faudroit vous enfermer , ni que je suis cruelle , car je vis doucement avec tout le monde , ni peut-être que je suis belle , quoiqu'à tout prendre , il se pourroit que je la fusse , & je demanderai à Ergaste ce qui en est , je compterai sur ce qu'il me dira ; il est sincere ; c'est par-là que je l'estime , &

vous me rebutez par le contraire.

DORANTE, *vivement.*

Vous me poussez à bout ; mon cœur en est plus croyable qu'un Misanthrope qui voudra peut-être passer pour sincère à vos dépens, & aux dépens de la sincérité même. A mon égard je n'exagere point ; je dis que je vous adore, & cela est vrai ; ce que je sens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle aussi mon amour une passion, parce que c'en est une ; je dis que votre raillerie me désespere, & je ne dis rien de trop ; je ne sçaurois rendre autrement la douleur que j'en ai ; & s'il ne faut pas m'enfermer, c'est que je ne suis qu'affligé & non pas insensé. Il est encore vrai que je soupire & que je me meurs d'être méprisé ; oui, je m'en meurs, oui, vos railleries sont cruelles ; elles me pénètrent le cœur, & je le dirai toujours. Adieu, Madame ; voici Ergaste, cet homme si sincère, & je me retire ; jouissez à loisir de la froide & orgueilleuse tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE, *le voyant s'en aller.*

Il en faut convenir, ces dernières *fiction*s-ci sont assez pathétiques.

SCENE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE suis charmé de vous-trouver seule, Marquise, je ne m'y attendois pas; je viens d'écrire à mon frere à Paris; sçavez-vous ce que je lui mande? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE, *riant*.

Je le sçavois; je m'en étois apperçue.

ERGASTE.

Ce n'est pas-là tout; je lui marque encore une chose.

LA MARQUISE.

Qui est?

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles sont donc vraies?

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponse franche.

246 LES SINCERES,
LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois
tout aussi uniment.

ERGASTE.

A ma première lettre, si vous voulez,
je manderai tout net que je vous épou-
serai bien-tôt.

LA MARQUISE.

Eh, mais! apparemment.

ERGASTE.

Et comme on peut se marier à la
campagne, je pourrai même mander
que c'en est fait.

LA MARQUISE, riant.

Attendez, laissez-moi respirer; en
vérité vous allez si vite, que je me suis
crue mariée.

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont
tout de suite quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté; mais, dites-moi, Er-
gaste, vous êtes homme vrai; qu'est-ce
que c'est que votre amour? car je veux
être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison; aussi vous aimerai-je
de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous crois : n'avez-vous jamais rien aimé plus que moi ?

ERGASTE.

Non, d'homme d'honneur ; passe pour autant une fois en ma vie : oui, je pense bien avoir aimé autant ; pour plus je n'en ai pas l'idée ; je crois même que cela ne seroit pas possible.

LA MARQUISE.

Oh ! très-possible, je vous en réponds ; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage ; je n'ai qu'à être plus aimable & cela ira plus loin ; passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux de celle que vous aimiez ou de moi ?

ERGASTE.

Mais ce sont des graces différentes ; elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serois fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi, non, je prononce ; votre incertitude décide ; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en crois rien.

248 LES SINCERES;

LA MARQUISE, *riant.*

Vous rêvez; n'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables? & dès qu'elle l'étoit plus que je ne le suis, qu'elle avoit plus de graces, il a bien fallu que vous l'aimassiez davantage? votre cœur n'a guere de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de graces; mais c'est ce qui est indécis, & si indécis, que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui; panchez-vous, vraiment? cela est considérable; mais sçavez-vous à quoi je panche, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laisser-là cette égalité si équivoque, elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je sçais votre indifférence là-dessus, d'autant plus que si cette égalité n'y est point, ce seroit de si peu de chose.

LA MARQUISE, *vivement.*

Encore! eh! je vous dis que je n'en veux point, que j'y renonce. A quoi

sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins ? ne vous travaillez plus à nous évaluer ; mettez-vous l'esprit en repos ; je lui cede ; j'en ferai un autre si vous voulez.

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah ; votre badinage me charme ; il en sera donc ce qu'il vous plaira ; l'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grace ; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naïvetés m'amusement ; elles sont de si bon goût. Vous avez paru, ce me semble, avoir quelque inclination pour Araminte ?

ERGASTE.

Oui ; je me suis senti quelque envie de l'aimer ; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté, on risque toujours de se méprendre avec elle, & de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête, & cela ne me convient point.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle : comment la trouvez-vous ? à qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence ? ne me trompez point.

250 LES SINCERES,

ERGASTE.

Oh ! jamais, & voici ce que j'en pense ;
Araminte a de la beauté ; on peut dire
que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien ! & quant à moi , à cet égard-
là , je n'ai qu'à me cacher , n'est-ce pas ?

ERGASTE.

Pour vous , Marquise , vous plaidez
plus qu'elle.

LA MARQUISE.

(à part , en riant .)

J'ai tort ; je passe l'étendue de mes
droits. Ah ! le sot homme ! qu'il est plat !
ah , ah , ah.

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Franchement , c'est que vous êtes un
mauvais connoisseur , & qu'à dire vrai ,
nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une cer-
taine régularité de traits

LA MARQUISE.

Vifions , vous dis-je , pas plus belles
l'une que l'autre : de la régularité dans
les traits d'Araminte ! de la régularité !
vous me faites pitié ! & si je vous disois
qu'il y a mille gens qui trouvent quelque

chose de baroque dans son air ?

ERGASTE.

• Du baroque à Araminte !

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, du baroque ; mais on s'y accoutume & voilà tout ; & quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie guere de me faire tort ; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi ! je vous fais effroyable ?

LA MARQUISE.

Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage ; mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent ; je répons de la sincérité de mes sentimens, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne heure ; mais quand on a le

252 LES SINCERES,

goût faux , c'est une triste qualité que d'être sincere.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma sincérité , c'est qu'elle est trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas ; vous voyez de travers , ainsi changeons de discours & laissons-là Araminte ; ce n'est pas la peine de vous demander ce que vous pensiez de la différence de nos esprits , vous ne sçavez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos esprits , le vôtre me paroît bien vif , bien sensible , bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez ici ; c'est vain & emporté que vous voulez dire.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE.
LISETTE.

LA MARQUISE.

MAis que vient faire ici Lisette ? à qui en voulez-vous ?

LISETTE.

A Monsieur , Madame ; je viens vous
avertir

COMÉDIE. 253

avertir d'une chose ; Monsieur , vous sçavez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même , qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma Maîtresse.

LA MARQUISE.

Quoi ! qu'est-ce donc , Lisette ? est-ce que nos beautés ont déjà été débattues ?

LISETTE.

Oui , Madame , & Frontin vous mettoit bien au-dessus d'Araminte , elle présente & moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE, *riant*.

Eh ! mais , conte-moi donc cela : comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts , & je n'en sçavois rien ? eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monsieur , c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le tems que Dorante se fâchoit , s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit , dis-tu , toujours en présence d'Araminte ?

LISETTE.

Oui , Madame ; sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé , Monsieur ; que

M

254 LES SINCERES,

vous avez demandé à Dorante de quoi il se plaignoit, & que l'ayant sçu, vous avez extrêmement loué son avis, je dis l'avis de Frontin; que vous y avez applaudi & déclaré que Dorante étoit un flatteur ou n'y voyoit goutte; voilà ce que cet effronté publie, & j'ai cru qu'il étoit à propos de vous informer d'un discours qui ne vous feroit pas honneur, & qui ne convient ni à vous ni à Madame.

LA MARQUISE, *riant.*

Le rapport de Frontin est-il exact, Monsieur?

ER G A S T E.

C'est un sot, il en dit beaucoup trop; il est faux que je l'ai applaudi ou loué; mais comme il ne s'agissoit que de la beauté qu'on ne sçauroit contester à Araminte, je me suis contenté de dire froidement que je ne voyois pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE, *d'un air critique & sérieux.*

Il est vrai que ce n'est pas-là applaudir, ce n'est que confirmer, qu'appuyer la chose.

ER G A S T E.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte?

ER G A S T E.

Oui, & j'ai même ajouté, par une estime

COMÉDIE. 255

particuliere pour vous, que vous seriez de mon avis vous-même.

LA MARQUISE.

Ah! vous m'excuserez : voilà où l'Oracle s'est trop avancé ; je ne justifierai point votre estime ; j'en suis fâchée ; mais je connois Araminte , & je n'irai point confirmer aussi une décision qui lui tourneroit la tête , car elle est si sotte ; je gage qu'elle vous aura cru , & il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laissez-nous , Lisette.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur ; il est juste que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma premiere inclination a d'abord été mon mari qui valoit mieux que vous , Ergaste , soit dit sans rien diminuer de l'estime que vous méritez.

ERGASTE.

Après , Madame.

M ij

256 LES SINCERES,

LA MARQUISE.

Depuis sa mort, je me suis sentie, il y a deux ans, quelque sorte de penchant pour un Etranger qui demeura peu de tems à Paris, que je refusai de voir, & que je perdis de vue; homme à peu près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait, de ces figures passables, peut-être un peu plus remplie, un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien! & de Dorante, que m'en direz-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Qu'il est plus doux, plus complaisant; qu'il a la mine un peu plus distinguée, & qu'il pense plus modestement de lui que vous; mais que vous plaidez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort aussi, très-tort; mais ce qui me surprend, c'est qu'une figure aussi chétive que la mienne, qu'un homme aussi désagréable, aussi revêché, aussi fortement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Est-ce que nos cœurs ont de la raison? Il entre tant de caprices dans les inclinations.

ERGASTE.

Il vous en a fallu un des plus détermi-

nés pour pouvoir m'aimer avec de si terribles défauts, qui sont peut-être vrais, dont je vous suis obligé de m'avertir, mais que je ne sçavois guere.

LA MARQUISE.

Eh! sçavois-je, moi, que j'étois vaine, laide & mutine? vous me l'apprenez, & je vous rends instruction pour instruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter; tout ce que je crains, c'est qu'un homme aussi commun, & qui vaut si peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE, *froidement.*

Eh! dès que vous pardonnez à mes désagrémens, il est juste que je pardonne à la petitesse de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me rassurez.

LA MARQUISE, *à part.*

Personne ne viendra-t-il me délivrer de lui?

ERGASTE.

Quelle heure est-il?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il est tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le tems se brouille?

LA MARQUISE.

Oui; nous aurons de l'orage.

M iij

258 LES SINCERES,

(Ils sont quelque tems sans se parler.)

ERGASTE.

Je suis d'avis de vous laisser ; vous me paroissez rêver.

LA MARQUISE.

Non ; c'est que je m'ennuye ; ma sincérité ne vous choquera pas.

ERGASTE.

Je vous en remercie , & je vous quitte ; je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Allez , Monsieur.... A propos , quand vous écrirez à votre frere , n'allez pas si vite sur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame , je ne lui en dirai plus rien.

S C E N E X V.

LA MARQUISE , *un moment seule* ,
LISETTE , *survient*.

LA MARQUISE , *seule*.

AH ! je respire. Quel homme avec son imbécille sincérité ! assurément , s'il dit vrai , je ne suis pas une jolie personne.

LISETTE.

Eh bien ! Madame , que dites-vous d'Ergaste ? est-il assez étrange ?

L A M A R Q U I S E.

Eh ! mais , après tout , peut-être pas si étrange , Lifette ; je ne sçais plus qu'en penser moi-même ; il a peut-être raison ; je me méfie de tout ce qu'on m'a dit jusqu'ici de flatteur pour moi , & sur-tout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant , & qui doit être le plus grand fourbe , le plus grand menteur avec ses adulations. Ah ! que je me sçais bon gré de l'avoir rebuté !

L I S E T T E.

Fort bien ! c'est-à-dire que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France ; je vous épargne le mot de belle , & toute la terre en a menti.

L A M A R Q U I S E.

Mais , Lifette , est-ce qu'on est sincère ? toute la terre est polie

L I S E T T E.

Oh ! vraiment , oui ; le témoignage d'un hipocondre est bien plus sûr.

L A M A R Q U I S E.

Il peut se tromper , Lifette ; mais il dit ce qu'il voit.

L I S E T T E.

Où a-t-il donc pris des yeux ? vous m'impatientez ; je sçais bien qu'il y a des

minois d'un mérite incertain , qui semblent jolis aux uns , & qui ne le semblent pas aux autres ; & si vous aviez un de ceux-là qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme , j'excuserois votre méfiance ; mais le votre est charmant : petits & grands , jeunes & vieux , tout en convient , jusqu'aux femmes ; il n'y a qu'un cri là-dessus. Quand on me donna à vous , que me dit-on ? Vous allez servir une Dame charmante. Quand je vous vis , comment vous trouvai-je ? charmante. Ceux qui viennent ici , ceux qui vous rencontrent , comment vous trouvent-ils ? charmante. A la Ville , aux champs , c'est le même écho , par tout charmante ; que diantre y a-t-il rien de plus confirmé , de plus prouvé , de plus indubitable ?

L A M A R Q U I S E.

Il est vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire ; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive ?

L I S E T T E , *en colere.*

Pardi , vous avez un furieux penchant à vous rabaisser ; je n'y sçaurois tenir ; la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

L A M A R Q U I S E.

Ta colere me divertit.

L I S E T T E.

Tenez, il vous est venu tantôt compagnie ; il y avoit des hommes & des femmes ; j'étois dans la salle d'en bas quand ils sont descendus ; j'entendois ce qu'ils disoient ; ils parloient de vous , & précisément de beauté , d'agréemens.

L A M A R Q U I S E.

En descendant ?

L I S E T T E.

Oui , en descendant ; mais il faudra que votre misanthrope les redresse ; car ils étoient tout aussi sots que moi.

L A M A R Q U I S E.

Et que disoient-ils donc ?

L I S E T T E.

Des bêtises , ils n'avoient pas le sens commun ; c'étoit des yeux fins , un regard vif , une bouche , un sourire , un teint , des graces , enfin des visions , des chimeres.

L A M A R Q U I S E.

Et ils ne te voyoient point ?

L I S E T T E.

Oh ! vous me feriez mourir ; la porte étoit fermée sur moi.

L A M A R Q U I S E.

Quelqu'un de mes gens pouvoit être là ; ce n'est pas par vanité , au reste , que je suis en peine de sçavoir ce qui en est ; car est-ce par - là qu'on vaut quelque chose ?

M v

262 LES SINCERES;

non, c'est qu'il est bon de se connoître ;
mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

L I S E T T E.

Il n'en est pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

S C E N E X V I.

LA MARQUISE , DORANTE ,
L I S E T T E.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Monsieur , prétendez - vous
que je vous passe encore vos soupîrs ,
vous je vous adore , vos enchantemens sur
ma personne ; venez-vous encore m'en-
treenir de mes appas : j'ai interrogé un
homme vrai pour achever de vous con-
noître ; j'ai vu Ergaste ; allez sçavoir ce
qu'il pense de moi ; il vous dira si je dois
être contente du sot amour propre que
vous m'avez supposé par toutes vos exa-
gérations.

L I S E T T E.

Allez , Monsieur , il vous apprendra
que Madame est laide.

D O R A N T E.

Comment ?

L I S E T T E.

Oui , laide ; c'est une nouvelle décou-

verte ; à la vérité , cela ne se voit qu'avec les lunettes d'Ergaste.

L A M A R Q U I S E.

Il n'est pas question de plaisanter ; peu m'importe ce que je suis à cet égard ; ce n'est pas l'intérêt que j'y prens qui me fait parler ; pourvu que mes amis me croient le cœur bon & l'esprit bien fait , je les quitte du reste ; mais qu'un homme que je voulois estimer , dont je voulois être sûre , m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ses flatteries démontreroient la petite cervelle , voilà ce que je lui reproche.

D O R A N T E, *vivement.*

Et moi , Madame , je vous déclare que ce n'est plus ni vous ni vos graces que je défends ; vous êtes fort libre de penser de vous ce qu'il vous plaira , je ne m'y oppose point ; mais je ne suis ni un adulateur ni un visionnaire ; j'ai les yeux bons ; j'ai le jugement sain ; je sçais rendre justice , & je soutiens que vous êtes une des femmes du monde , la plus aimable , la plus touchante ; je soutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-dessus , & tout ce qui me fâche en le disant , c'est que je ne sçau-rois le soutenir sans faire l'éloge d'une personne qui m'outrage , & que je n'ai nulle envie de louer.

M vj

264 LES SINCERES,

L I S E T T E.

Je suis de même ; on est fâché du bien qu'on dit d'elle.

L A M A R Q U I S E.

Mais comment se peut-il qu'Ergaste me trouve difforme , & vous charmante ? comment cela se peut-il ? c'est pour votre honneur que j'insiste ; les sentimens varient-ils jusques - là ? ce n'est jamais que du plus au moins qu'on differe ; mais du blanc au noir , du tout au rien ; je m'y perds.

D O R A N T E , *vivement.*

Ergaste est un extravagant ; la tête lui tourne , cet esprit-là ne fera pas bonne fin.

L I S E T T E.

Lui ? je ne lui donne pas six mois sans avoir besoin d'être enfermé.

D O R A N T E.

Parlez , Madame , car je suis piqué ; c'est votre sincérité que j'interroge ; vous êtes-vous jamais présentée nulle part , au spectacle , en compagnie , que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde , qu'on ne vous y ait distinguée ?

L A M A R Q U I S E.

Mais.... Qu'on ne m'ait distinguée.

D O R A N T E.

Oui , Madame , oui , je m'en fierai à ce que vous en sçavez ; je ne vous crois pas capable de me tromper.

COMÉDIE. 265
L I S E T T E.

Voyons comment Madame se tirera de ce pas-ci ; il faut répondre.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien ! j'avoue que la question m'embarrasse.

D O R A N T E.

Eh ! morbleu ! Madame , pourquoi me condamnez-vous donc ?

L A M A R Q U I S E.

Mais cet Ergaste ?

L I S E T T E.

Mais cet Ergaste est si hypocondre , qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

D O R A N T E.

Et cette Araminte est si dupe , qu'elle en est émue , qu'elle se rengorge & s'en estime plus qu'à l'ordinaire.

L A M A R Q U I S E.

Tout de bon ? cette pauvre petite femme ! ah , ah , ah , ah Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans sa nouvelle fortune : elle est donc bien gonflée ?

D O R A N T E.

Ma foi , je l'excuse ; il n'y a point de femme en pareil cas qui ne se redressât aussi-bien qu'elle.

L A M A R Q U I S E.

Taisez-vous , vous êtes un fripon ; peu

266 LES SINCERES,

s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

D O R A N T E.

Je parle d'elle, Madame, & non pas de vous.

L A M A R Q U I S E.

Il est vrai que je me sens obligée de dire pour votre justification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle & moi; je ne serois pas de bonne foi si je le niois; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

D O R A N T E.

Très-aimable; mais en fait de graces il y a bien des degrés.

L A M A R Q U I S E.

J'en conviens; j'entens raison quand il faut.

D O R A N T E.

Oui, quand on vous y force.

L A M A R Q U I S E.

Eh! pourquoi est-ce que je dispute? ce n'est pas pour moi, c'est pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être satisfaite de votre caractère.

D O R A N T E.

Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts; vous en avez; car je suis sincère aussi, moi, sans me vanter de l'être.

L A M A R Q U I S E, étonnée.

Ah! ah! mais vous me charmez; Dorante; je ne vous connoissois pas. Eh

bien ! ces défauts , je veux que vous n'en disiez , au moins ; voyons.

D O R A N T E.

Oh ! voyons. Est-il permis , par exemple , avec une figure aussi distinguée que la vôtre , & faite au tour , est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites ?

L A M A R Q U I S E.

Que voulez-vous ? c'est distraction , c'est souvent par oubli de moi-même.

D O R A N T E.

Tanpis ; ce matin encore vous marchiez toute courbée , pliée en deux comme une femme de quatre-vingt ans , & cela avec la plus belle taille du monde.

L I S B E T T E.

Oh ! oui ; le plus souvent cela va comme cela peur.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien ! tu vois , Lisette ; en bon François il me dit que je ressemble à une vieille , que je suis contrefaite , que j'ai mauvaise façon , & je ne m'en fâche pas , je l'en remercie ; d'où vient ? c'est qu'il a raison & qu'il parle juste.

D O R A N T E.

J'ai eu mille envies de vous dire comme aux enfans : tenez-vous droite.

268 LES SINCERES,
LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien ; je ne vous rendois pas justice , Dorante , & encore une fois il faut vous connoître ; je doutois même que vous m'aimassiez ; & je résistois à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah ! Marquise !

LA MARQUISE.

Oui , j'y résistois ; mais j'ouvre les yeux , & tout-à-l'heure vous allez être vengé. Ecoutez-moi , Lifette ; le Notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet qui m'arrange des papiers ; allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage. (*d Dorante.*) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom & du mien , Dorante ?

DORANTE, *lui baisant la main.*

Vous me transportez , Madame !

LA MARQUISE.

Il y a long-tems que cela devoit être fait ; allez , Lifette & approchez-moi cette table ; y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire ?

LIFETTE.

Oui , Madame ; voilà la table , & je cours au Notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois ?
que vient-elle nous dire ?

SCÈNE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE,
DORANTE.ARAMINTE, *en riant.*

MArquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu & dont je sçais que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le désavoue; mais je pense qu'il n'en est pas besoin; vous me faites apparemment la justice de croire que je me connois, & que je sçais à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grace, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse; il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE, *écrivait.*

Né parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, Madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Eh bien! il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on

270 LES SINCERES,

y pourroit souhaiter de plus, c'est qu'Er-gaste fût un meilleur juge.

A R A M I N T E.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement; car il vous a traité plus favorablement que moi; il a décidé que vous plussiez davantage, & je changerois bien mon partage contre vous.

L A M A R Q U I S E.

Oui-dà; je sçais qu'il vous trouve régulière, mais point touchante; c'est-à-dire que j'ai des graces & vous des traits; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre; je dis le vôtre, (*elle se leve après avoir plié son billet*) parce qu'entre nous nous sçavons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

A R A M I N T E.

Je croirois assez la moitié de ce que vous dites.

L A M A R Q U I S E, *plaisantant.*

La moitié!

D O R A N T E, *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? souhaitez-vous que j'appelle?

L A M A R Q U I S E.

(*à Araminte.*)

Non; je vais le donner moi-même: pardonnez si je vous quitte, Madame, j'en agis sans façon.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ne sçais si je dois me présenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne sçais pas trop si je dois vous regarder moi-même ; mais d'où vient que vous hésitez ?

ERGASTE.

C'est que mon peu de mérite & ma mauvaise façon m'intimident ; car je sçais toutes mes vérités, on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les passer !

ARAMINTE.

Vous êtes un homme si particulier.

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant sçait mieux ce qu'il vaut, se connoît mieux que vous ne vous connoissez.

ERGASTE.

Ah ! que me voilà bien !

272 LES SINCERES,

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut
jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en
veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaîsez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par-là toujours ennemi de vous-
même ; en voici une preuve ; je gage que
vous m'aimiez quand vous m'avez quittée ?

ERGASTE.

Cela n'est pas douteux, je ne l'ai cru
autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus est, c'est que vous m'aimez
encore ; c'est que vous n'avez pas cessé
d'un instant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

SCENE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE,
LISETTE.

LISETTE, *donnant un billet à Ergaste.*

Tenez, Monsieur, voilà ce qu'on
vous envoie.

E R G A S T E.

De quelle part?

L I S E T T E.

De celle de ma Maîtresse.

E R G A S T E.

Eh! où est-elle donc?

L I S E T T E.

Dans son cabinet, d'où elle vous fait ses complimens.

E R G A S T E.

Dites-lui que je les lui rends dans la salle où je suis.

L I S E T T E.

Ouvrez, ouvrez.

E R G A S T E, lit.

Vous n'êtes pas au fait de mon caractère, je ne suis peut-être pas mieux au fait du vôtre; quittons-nous, Monsieur, actuellement, nous n'avons point d'autre parti à prendre.

E R G A S T E, rendant le billet.

Le conseil est bon; je vais dans un moment l'assurer de ma parfaite obéissance.

L I S E T T E.

Ce n'est pas la peine; vous l'allez voir paroître, & je ne suis envoyée que pour vous préparer sur votre disgrâce.

S C E N E XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

M Adame , j'ai encore une chose à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc ?

ERGASTE.

Je soupçonne que le Notaire est là-dedans qui passe un contrat de mariage ; n'écrira-t-il rien en ma faveur ?

ARAMINTE.

En votre faveur ? mais vous êtes bien hardi ; vous avez donc compté que je vous pardonnerois ?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela est vrai , & je ne vous aime plus ; mais quand le Notaire viendra , nous verrons.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE , ERGASTE ;
ARAMINTE , DORANTE ,
LISETTE , FRONTIN.

LA MARQUISE.

ERgaste, ce que je vais vous dire vous
surprendra peut-être ; c'est que je me
marie, n'en ferez-vous point fâché ?

ERGASTE.

Eh non ! Madame ; mais à qui ?

LA MARQUISE, *donnant la main à
Dorante, qui la baise.*

Ce que vous voyez, vous le dit.

ERGASTE.

Ah ! Dorante, que j'en ai de joye !

LA MARQUISE.

Notre contrat de mariage est passé.

ERGASTE.

C'est fort bien fait, (*d Araminte.*)
Madame, dirai-je aussi que je me marie ?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez ? à qui donc ?

ARAMINTE, *donnant la main à Ergaste.*

Tenez, voilà de quoi répondre.

ERGASTE, *lui baisant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquise ; on
me fait grace, tout fluet que je suis.

LA MARQUISE, *avec joye.*

Quoi ! c'est Araminte que vous épousez ?

A R A M I N T E.

Notre contrat étoit presque passé avant le vôtre.

E R G A S T E.

Oui ; c'est Madame que j'aime , que j'aimois & que j'ai toujours aimée, qui plus est.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! la comique aventure ! je ne vous aimois pas non plus, Ergaste, je ne vous aimois pas ; je me trompois ; tout mon penchant étoit pour Dorante.

D O R A N T E, *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne fera jamais qu'à vous.

E R G A S T E, *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne sortirez du mien.

L A M A R Q U I S E, *riant.*

Ah, ah, ah ; nous avons pris un plaisant détour pour arriver-là ! allons, belle Araminte, passons dans mon cabinet pour signer, & ne songeons qu'à nous réjouir.

F R O N T I N.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre, j'ai envie de t'embrasser de joye.

L I S E T T E.

Non ; cela seroit trop fort pour moi ; mais je te permets de baiser ma main pendant que je détourne la tête.

F R O N T I N, *se cachant avec son chapeau.*

Non ; voilà mon transport passé, & je te salue en détournant la mienne.

F I N.

L'ÉPREUVE.

Chiffiat, Michel

LES

SOUFFLEURS,

COMEDIE.



A PARIS;

Chez la Veuve de CH. COIGNARD, au milieu du Quai des Augustins, à la première chambre, dans son Imprimerie.

ET

C. CELLIER, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à l'Enseigne de l'Imprimerie des Roziers.

M. DC. XCIV.

Avec Privilège du Roy.

20

20

20



AVIS AU LECTEUR

Assez inutile.

ME'TANT apperçû que les Prefaces qui doivent donner l'intelligence des ouvrages qu'elles précédent, ne font souvent qu'embrasser celui qui les lit ; parce que presque tous les écrivains ne les composent qu'à dessein d'engager le Lecteur à leur être favorable. J'ai crû que je serois assez seur de ton suffrage, mon cher Lecteur, si j'avois le bonheur de te plaire ; & ce serois tems perdu de le briguer autrement. Lis donc ce Li-

vre sans prévention je te prie ; le jugement que tu en feras me fera toujours avantageux ; il ne faut souvent qu'une condamnation par un habil-homme pour exciter plusieurs honnestes gens à entreprendre la défense d'un mauvais ouvrage, c'est même un moyen de le mettre à la mode. Pour moi qui ne suis pas persuadé qu'il y ait grand avantage à se faire proclamer auteur, j'assisterai quelquefois incognito à ces disputes; & je laisse à penser si pour lors je fortifierai le parti de ceux qui se déclareront en faveur de mon Livre.

PROLOGUE. 5

Chanté par un Musicien qui représente le Dieu des Richesses assis dans son Trône au milieu des nuës, ayant les pieds sur un Dragon : au dessous duquel sont trois Amours, dont l'un est armé d'un Sabre & d'un Pistolet ; un autre tient un Mallet & des Tenailles, & le troisième porte un Masque & un Vase. Plus-bas paroissent Cintio, qui met le feu à la maison, & Arlequin à l'écart travaillant à la fausse monnoye.



*Vous qui vers mon or poussez des
vœux sans cesse ;*

Venez Peuples divers

De tous les lieux de l'Univers ;

*Venez, venez, marquer par vos cris d'allegresse
Qu'on void avec plaisir tous mes tresors ouverts :
Mais apprenez de Moi que l'heureuse abondance
Ne naist pas du larcin, ni de la violence.*

Le travail & l'honneur

Font seuls vôtre bonheur.

Quittez donc ô Mortels le fâcheux exercice

D'une insatiable avarice,

Qui vous fait pratiquer le meurtre & le poison,

Qui contraint un Souffleur de ruiner sa maison,

Et le force souvent à rogner des Espées :

Il est d'autres moyens d'acquérir mes richesses.

Avec un peu d'Art sans finesse,

La patience & les travaux

Vous donneront toujours les Biens & le repos.

PERSONNAGES.

LE DOCTEUR, } associez tous deux
CINTIO. } pour chercher la
Pierre Philosophale.

ISABELLE fille de Cintio.

MARINETTE, Gouvernante d'Isabelle.

ARLEQUIN Valet du Docteur.

OCTAVIO, Poëte, amoureux d'Isabelle.

MEZETIN, Valet d'Octavio.

PIERROT, amoureux de Marinette.

COLINMATRAS est Mezetin qui s'est
mis au service de Cintio.

DEUX RAMONEURS, sont Mezetin
& Arlequin travestis.

LA VICOMTESSE DE TRUEN-

DAILLE, est Arlequin en femme.

LE SENECHAL, fils de la Vicomtesse,
est Pierrot en homme de qualité.

ANODIN, Medecin Chimiste.

COLOMBINE femme d'Anodin, elle pa-
roist aussi en vieillard savant.

PASCARIEL, Operateur & Charlatan.

POLICHINEL, Ingenieur & Astrologue.

UN CHEVALIER de la Rose Croix.

UN COMMISSAIRE ET SON

CLERC, sont Mezetin & Pierrot
travestis.

GARCON Orfèvre.



L E S

SOUFFLEURS, COMEDIE.

A C T E I. Scene Premiere.

*La décoration du Theatre est à l'ordinaire,
l'on suppose estre avant le jour.*

MEZETIN, DES VIOLONS.

S I vous me laissez conduire l'intrigue, je pretend vous faire épouser Isabelle en moins de vingt-quatre heures. OCTAVIO.

J'y consens, fais tout ce que tu voudras.

MEZETIN *place les Violons.*

Approchez-vous ici, Messieurs, Tournez de ce costé vous autres ; vous postez vous là. Rapassez ici, l'on peut vous découvrir de là ; Restez ici vous autres comme je vous ai placé ; peste soit des maladroits.

8 LES SOUFFLEURS,
VIOLONS.

Hé bien, Monsieur, sommes nous à présent placé comme vous le souhaitez; vous estes furieusement inquiet.

MEZETIN *faisant quelques postures pour observer les Violons.*

Vous estes, *conci, conci*, reculez un pas, avancez vous autres; pas tant; là, restez comme cela, jouiez le sommeil d'A-tys le plus doucement que vous pourrez.

Scene II.

MEZETIN, MARINETTE, VIOLONS

MEZETIN *s'approche d'une fenêtre, où il entend quelque bruit.*

HEn, hem, hola, Marinette hem.
MARINETTE.

Ne t'impatiente pas, ma maitresse sera ici dans un instant. J'ai pris les devants pour sçavoir si nôtre bon homme dort, je ne l'ai point entendu ronfler ne fais point de bruit. Tô maitre est-il là.

MEZETIN,

Le voici, j'ai pris des précautions fort justes pour n'estre point découvert, tous nos Musiciens sont cachez, & la sym-

COMEDIE.

9

phonie ne peut estre plus douce.

MARINETTE.

Paix ste... j'entens quelqu'un... Bon c'est ma maistresse qui vient, je vas au devant d'elle.

OCTAVIO *aux Violons.*

Courage, Messieurs, jouez de vôtre mieux.

MARINETTE.

Hai, haye, haye, haye, paix violons, ha je suis perduë, j'entens craquer la porte de Cintio, ah, c'est lui-même, retirez-vous, faites cesser les violons, je vas avertir au plutôt ma maitresse avant que de me remettre au lit.

Scene III.

CINTIO, OCTAVIO, MEZETIN.

CINTIO, *fait du bruit avant que de paroistre, il ouvre la fenêtrre une lanterne à la main, il fait quelques grimaces, bâille & se frotte les yeux.*

HA, ha, ha, ha, le temps est bien noir, Que ce voile me paroist agréable, & que cette belle noirceur rend le

temps calme & serein , quoique ma vûë paroisse ne pouvoir à présent exercer sa facultez, toutefois voyant que je ne voy rien, je ne laisse pas de voir par les yeux de l'intellect , ce que les Chimistes nos Confreres ont appelé *nigram, nigrus, nigro*. Et c'est ce *noir plus noir que le noir même*, qui marque une corruption dans les tenebres, dont la lumiere doit estre engendrée. Mais trêve à la speculation, quelque bruit a interrompu mon sommeil , j'ai crû même entendre des Instrumens. Ecoutons.... Tout est fort tranquile. Il m'a parû cependant ouïr une aubade dont les airs ayant quelque tems circulé confusément à l'entour de mes oreilles, avoient enfin trouvé moyen de se sublimer jusques dans la capacité de mon cerveau, ou quelques vapeurs mercurielles les ayant condensez , ils se seroient precipitez avec nombre, mesure & cadence sur le tympan de mon ouïe qui les auroit aussi-tôt renvoyé à mon imagination sous des formes distinctes, & semblables à des Tons de Musique. Il faut sans doute que ce soit quelques parties les moins fixes du Sel Armoniac sur lequel je travaillai hier au soir , qui ait

COMEDIE.

11

produit en moi les faux rapports d'une si douce harmonie. Marinette est dans son lit qui dort profondément ; je l'entens ronfler d'ici. Je vas rendre une petite visite à Isabelle. L'on ne peut surveiller trop exactement une fille nubile.

OCTAVIO.

O ciel faut-il que le destin me soit toujours contraire.

MEZETIN.

Peste soit de l'animal avec tout son galimatias d'harmonie , harmonieuse , assaisonnée de sel armonial. J'entens quelqu'un à cette fenestre, approchons, c'est Marinette assurément.

Scene IV.

MARINETTE , MEZETIN.

MEZETIN *crache & touffe.*

HEm, hem, & hen, hem.... qui est-ce, parle donc, Marinette est-ce toi ?

MARINETTE *parle par la fenetre.*

Quel vacarme faites-vous, si la fantaisie eût prise à Cintio de revenir sur ses pas , ou en serions-nous ? retirez-vous donc.

Ah, ma chere Marinette, prends pitié je te prie d'un pauvre amant. Tu sçais que je ne puis parler à Isabelle , que la vigilance d'un Pere bizarre & ridicule la rend tout-à-fait inaccessible , procure moi les moyens de pouvoir l'entretenir un moment. Voilà toujours quinze Louis en attendant de plus fortes marques de ma reconnoissance, je te prie de les accepter.

(Il jette sa bourse à Marinette qui est à la fenestre)

MARINETTE *tenant sa bourse,*

Bon, vous me prenez bien pour une autre ; cela n'empêchera pas que je ne vous rende service. Il ne tiendra pas à moi que votre entreprise ne réussisse, si Mezetin veut nous aider. Mais il faut que j'aye bien de la bonne volonté pour vous de me charger ainsi de votre bourse, si j'allois la perdre.

OCTAVIO.

C'est peu de chose, va, je te la donne de bon cœur.

MEZETIN, *pour moi je suis prêt à tout faire,*

Monsieur

COMEDIE.

13

Monsieur, renvoyez toujours ces Violons.
OCTAVIO.
Messieurs, jusques au reveoir.

Scene V.

MARINETTE, MEZETIN.

MEZETIN.

Approchez-vous d'ici, & vous Marinette écoutez moi bien, le Docteur & Cintio sont voisins, voici leurs logis tout vis à vis l'un de l'autre, de plus ils sont si bons amis qu'ils font mille galimarias ensemble, & ils appellent cela, la Pierre Philosophale. Or je m'imagine que si je pouvois entrer au service de Cintio, je faciliterois à mon maître l'occasion de voir Isabelle toutes les fois que son Pere & le Docteur s'occupent à leur tripotage : il lui faut justement un valet; il n'y a pas long-tems que Pierrot l'a quitté, & je ne croi pas qu'il en ait repris un autre.

OCTAVIO.

J'y consent volontiers.

MARINETTE.

Comment faut-il s'y prendre?

B

Laissez-moi faire, Isabelle va s'en aller chez sa Tante pendant que Cintio sera dans une assemblée qui se doit tenir chez lui, elle est en âge, elle n'a plus de Mere, il faut tâcher de mettre sa Tante dans nôtre parti, ne vous mettez en peine de rien. Je vas changer seulement de justaucorps, & Marinette dira que je suis son frere, reposez vous sur moi du reste.

MARINETTE.

Cela vaut fait, adieu.

OCTAVIO.

*Je puis seul à présent attendre son retour
Discourir de mes feux sans trahir mon
amour.*

Scene VI.

ARLEQVIN, OCTAVIO Poëte.

ARLEQVIN *paraissant par la fenestre
en deshabillé & en bonnet de nuit.*

IL y a quelques voleurs qui rodent autour de ce logis, si j'étois seur qu'ils en voulussent à mon maître, je commencerois par me sauver, puis je le ferois avertir de prendre garde à lui.

COMEDIE.
OCTAVIO.

25

Qu'entens-je , certains rumeurs , un
murmure, quelques bruits confus, vien-
nent frapper mes oreilles. Ecoutons.

*Crainte d'être surpris feignons de
voir quelqu'un.*

*Hola Monsieur, hola, vous serois-je
(à haute importun ?
voix) Vous n'avez qu'à parler d'abord
je me retire.*

• ARLEQUIN répond sans paroître.
Tire, tire, tire, tire, tire, tire.

OCTAVIO.

*Nul n'est donc en ces lieux qu'un
Echo seul & moi.*

ARLEQUIN contrefait l'Echo.
Et moi , & moi, moi, moi, moi.

OCTAVIO.

*Que puis-je faire Echo pour plaire
à qui m'enchanté?*

ARLEQUIN.

Chante, chante, chante, chante.

OCTAVIO.

*Peut-on chanter, hélas quand on est
aux abois?*

B ij

16 LES SOUFFLEURS,

ARLEQVIN.

Bois, bois, bois, bois, bois.

OCTAVIO.

*Quel sera donc mon sort dans l'a-
mouroux Empire ?*

ARLEQVIN.

Pire en pire, pire en pire, pire en pire.

OCTAVIO.

*Pour chanter avec moi qu'amour est
un fripon,*

ARLEQVIN.

Pon, pon.

OCTAVIO.

*Apprestez vos accords, ma fidelle
Guitarre.*

ARLEQVIN.

Tartare, tarare ponpon, tarare ponpon.

*(Octavio touche un air de Guitarre dont
Arlequin fait l'Echo, & le refrain est
Tarare ponpon.)*

PIÉRROT *survient en chantant
& Arlequin se retire en disant,*
Monsieur l'écho va faire dodo.

Scene VII.

PIERROT, OCTAVIO, MEZETIN
avec un habit de Paysan.

PIERROT chante.

*Reveillez-vous belle endormie,
Reveillez-vous car il est jour,
Mettez la tete à la fenestre
Vous entendrez parler d'amour.*

OCTAVIO *bas.*

Il y a quelque intrigue en campagne,
ce personnage à tout l'air d'un Mercure;
j'aurai le plaisir de découvrir ce qui se
passera, sans que l'on m'apperceivé.

MEZETIN *bas.*

Voici un gaillard qui vient d'un pas
bien délibéré, il faut que je l'observe.

PIERROT recommence sa
Chanson.

*Reveillez-vous belle endormie
Reveillez-vous car il est jour.*

Scene VIII.

MARINETTE, PIERROT, MEZETIN
OCTAVIO.

MARINETTE *paroissant à la fenestre.*

Tu ne dis pas vrai Pierrot, il n'est pas encore jour.

PIERROT.

Dame c'est la Chançon, ce n'est pas moi qui le dit. Hé comment te portets-tu charmante Marinette?

MARINETTE.

Tu fais grand bruit, sçais-tu que le Docteur est éveillé? Je n'ai point dormi de toute la nuit, mon pauvre Pierrot.

PIERROT.

Vous aviez donc la puce à l'oreille?

MARINETTE.

Non, mais une maudite migraine m'a tourmentée d'une force à ne sçavoir à qui m'en prendre.

PIERROT.

Labelle bagatelle qu'une migraine, si

COMEDIE.

tu sentoies donc comme moi le mal d'amour ; ce sont là d'autres tourmens que lestiens : & si je te tenois dans ce tems là , je scaurois bien à qui m'en prendre, car tu es la seule cause de mon mal : Tiens si je scauois que tu ne m'aimât pas, j'enragerois de bon cœur d'avoir tant souffert pour toi.

MEZETIN *chante sans paroistre.*

A I R.

*Ah ! si c'est un delice extreme
D'estre aimé de ce que l'on aime.
Ma foi c'est un grand embarras
D'aimer qui ne nous aime pas.*

*Si ta beauté m'a charmé,
Je veux te charmer de même.
Marinette quand on aime,
Ce n'est que pour estre aimé.*

MARINETTE *répond sur le même air.*

*Ah ! si c'est un delice extreme,
De faire languir qui nous aime.
Je croi que c'est un embarras
D'user à crédit ses appas.*

*Si ma beauté t'a charmé,
Tu peux me charmer de même.
Mon cher Pierrot qui nous aime
merite bien d'estre aimé.*

Quelque Lutin parle à Marinette pour moi, bon, bon, si le Diable s'en melle la yache est à nous. *Haut.* Dis-moi un peu Marinette, depuis plus de trois mois que nous nous aimons, en suis-je bien plus gras?

MARINETTE.

Hé, tu n'en est pas plus maigre.

OCTAVIO *bas.*

La rusticité de ces personnes grossières ne les empêche pas de pousser les beaux sentimens, & d'exprimer leur tendresse. Je ne veux point troubler leurs amours, *il se retire.*

Scene IX.

PIERROT, MARINETTE, MEZETIN

PIERROT.

Je m'entens bien, je ne faisons pas l'amour pour enfiler des perles, si tu veux que je butte à toi comme à ma femme, il faut songer au ménage. Et pour cela, si je te disois point d'argent point de femme, tu me répondrois, point d'argent point de mari, ainsi nous serions à

deux de jeu ; ne te mets en peine de rien, j'ai servi avec Arlequin pendant quatre années, je dois sçavoir vivre d'industrie ; nous avons encore aujourd'hui une intrigue ensemble pour duper un Prince & un Marquis. Il passera pour la Vicomtesse de Truendailles femme de qualité, & moi Pierrot, je serai Monsieur le Sénéchal son fils.

MARINETTE.

Cela est fort bien, mais va t'en , je crains que Cintio ne nous surprenne, tu reviendras une autre fois.

PIERROT.

Crois-tu donc que je ne sois pas las de me lever tous les jours quatre heures avant le Soleil, pour te parler au travers d'une lucarne sans rien conclure.

ARLEQVIN *survient qui les écoute.*

Scene X.

ARLEQVIN, MARINETTE,

PIERROT, MEZETIN.

MARINETTE.

Tu as raison, hé bien reviens dans une heure ou deux habillé en Ramoneur

je te ferai entrer dans la maison , sous
pretexte de ramoner nos cheminées, &
nous causerons tout à nôtre aise.

PIERROT.

A d'autres, à d'autres Mademoiselle,
je ne sommes pas si niais. Si quelque ve-
ritable Ramoneur venoit à passer avant
moi, se feroit-il déchirer la Casaque pour
avoir vôtre pratique ? Vous le recevriez
comme Pierrot , cependant je resterois
à la porte à croquer le marmot , & je
mangerois mon pain à la fumée.

MARINETTE.

Tu n'as vraiment pas tout le tort, cela
pourroit arriver, je vas te donner un
manche à balet que tu porteras pour te
faire reconnoître, tiens, adieu mon mai-
tre m'appelle, jusqu'au revoir.

Scene XI.

PIERROT, MEZETIN, OCTAVIO.

PIERROT *en s'en allant.* JJA

VOilà ce qui s'appelle une fille d'es-
prit, & morgué.

MEZETIN.

Pierrot, Pierrot, écoute, je suis témoin.

de ton entretien, & je te promets le secret si tu veux bien que je t'accompagne chez Martinette pour parler à la fille du Docteur au nom de mon maître qui en est amoureux; je te promets un présent dont tu seras content; trouve moi un habit semblable à celui que tu porteras: viens me rejoindre incessamment à la Cornemuse, je vas faire tirer du meilleur & le goûter en attendant.

PIERROT.

Je n'y manquerai pas Monsieur.

Scene XII.

ARLEQVIN, MEZETIN.

ARLEQVIN *contrefait la voix
de Pierrot, sans que Mezetin
le voye.*

MONsieur, le maître de la Cornemuse m'a fait crédit autrefois, & depuis ce temps-là, nous nous sommes broüillez ensemble, trouvons nous ailleurs je vous prie,

MEZETIN.

Je le veux bien, trouve toi donc à la Galere , j'y serai devant toi.

ARLEQUIN.

Je vous entends ; vous irez incessamment en galere, & je vous suivrai de près ; bien d'autres que nous s'y trouverons aussi qui ne s'y donnent point de rendez-vous.

Scene XIII.

MEZETIN, MARINETTE, LE
DOCTEUR.

MARINETTE *suivant Cintio jusques
dehors son logis des vergettes à la
main.*

ATtendez donc Monsieur , attendez un moment, je ne souffrirai pas que vous sortiez en l'état où vous estes ; venez ç'a que je vous nettoye ; vous avez les épaules toutes blanches , où vous estes-vous donc fourré, avez-vous cajolé quelque Meuniere ?

Scene XIV.

Scene XIV.

MARINETTE , MEZETIN³
CINTIO.

MARINETTE *paroist surprise.*

HA, ha...hélas ! je croi voir mon frere, est-ce toi, mon frere ?

MEZETIN *paroist surpris.*

Hé quoi, c'est ma sœur, & bon jour ma chere sœur !

MARINETTE

Quoi , c'est toi, ah mon cher frere, comment te portes-tu, viens que je t'embrasse de tout mon cœur, mon pauvre frere, il y a long-tems que je ne t'ai vû, apprens moi des nouvelles du Pays.

MEZETIN.

Jacqueline est mariée, grand Pierre est mort, Gilleberte est accouchée, tout le monde te baise les mains, chacun est en parfaite santé, & tu vois le plus malade de tous.

MARINETTE à Cintio.

Monsieur, n'ai-je pas un frere bien

C

tourné? Regardez-le donc , il n'est point tant mal basti ; tourne toi mon frere, marche un peu, que Monsieur te considère. N'a-t'il pas bonne mine , qu'en dites-vous ?

LE DOCTEUR.

Oùi vraiment , il est bien fait. D'où venez vous à present , à quoi vous occupez-vous ?

MEZETIN.

J'avois coutume de servir, Monsieur, mais m'étant trouvé hors de condition , j'ai été faire un tour au Pays, & je cherche à rentrer presentement au service.

MARINETTE,

Il seroit bien vôtre faire.

Scene X V.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR,
MEZETIN, MARINETTE.

LE DOCTEUR *sautant gambadant*

A *Llegro, allegro, allegrement ; Pigliam
un poco d'allegrezza, vivat il Signor
Doctor, allegrezza, allegrezza, allegrezza.*

ARLEQUIN.

Spyons contents, tenons nous joyeux, fai-

sons gogailles, épanouïssons nous la ratte:
 Beuvons , mangeons , faisons ripailles:
 rions, chantons, embrassons nous , folâ-
 trons, raillons ; divertissons-nous : plai-
 santions, faisons les fous: nous allons avoir
 de la santé, de l'or, & de l'argent à foison.
allegrezza, allegrezza, allegrezza.

CINTIO.

Conjoüïssons-nous ensemble, Seigneur
 Docteur : témoignons-nous une joye re-
 ciproque : tressaillons de la plus vive al-
 legresse, & ne prescrivons point de bor-
 nes au plaisir que nous ressentons d'estre
 parvenus jusqu'à ce jour fortuné qui doit
 nous combler de felieité, d'honneurs &
 de biens. C'est donc en cette journée
 que nous allons recevoir la récompence
 deüe à nos travaux, receüillir les fruits
 de nos veilles, de nos fatigues, & de nos
 peines , & que nous devons enfin jouïr
 du profit & des avantages de toute la
 dépence que j'ai fait.

LE DOCTEUR.

*Piano, piano, Signor, habbi patientia
 un poco* : comme diable vôte Seigueurie
 s'en fait à croire : vous n'avez pas encor
 perdu le souvenir de la dépense que vous
 avez fait. Pour moi il y a long-tems que

Non mi ricorde piu di questo. Allez non meriti d'haver parte Nissuna à questo grande secreto. Vous estes un ingrat, un ballordo, un paresseux, *una peccora, una sino*, qui ne m'avez jamais secouru qu'avec tie-deur, molesse, & nonchalance.

CINTIO.

Ah, qu'elles injustes reproches, & que pouvois-je faire de plus que ce que j'ai fait : J'ai ruiné ma famille de fond en comble pour vous aider : J'ai vendu deux terres & quatre maisons, j'ai engagé celle-ci qui appartient à ma fille : Je me suis défait de mes rentes : j'ai emprunté sur gages : j'ai fait des Contrats usuraires, des Lettres de Changes, & plus d'un milier d'autres billets. J'ai commis des Stellionats, fabriqué plusieurs fausserez, & je me suis servi de ce titre specieux & apparent de la Pierre Philosophale, pour duper le tiers & le quart. Hé, qu'eût dit mon épouse, si malheureusement pour vous & pour moi elle n'étoit point morte : eût elle jamais consenti que j'eusse engagé ses habits avec les miens, que j'eusse vendu ses Bijoux, ses Pierrieres, nôtre vaisselle d'argent, & tout enfin ce que je possédois au monde pour vous

fournir de l'argent ? Bien plus, ne vous souvient-il plus que le Charbon vous ayant manqué un jour, l'argent, le crédit & les ressources nous manquant aussi pour en avoir, je mis tres-courageusement le feu à cette maison, dans laquelle estoit ma fille, mes meubles, & tout ce que j'avois de plus précieux, afin de faire par cet embrasement une partie du Charbon dont vous aviez besoin : mais par un malheur qu'il ne fut pas en mon pouvoir d'éviter, j'eus le chagrin de voir accourir de tous costez nos voisins, nos amis, & vous-même le premier pour éteindre cette incendie dès sa naissance. Après avoir fait toutes choses, reprochez moi⁹ que je ne dois avoir aucune part à la Pierre Philosophale, dont vous ne fussiez jamais venu à bout sans mon secours. Vous sçavez entre nous que vous étiez tellement oberé lorsque j'eus vôtre connoissance, que vous en étiez à la multiplication des especes; de deux écus vous en faisiez déjà trois, mais ils n'avoient point de cours, & ne pouvoient soutenir les épreuves de la Monnoie. De plus.

ARLEQUIN.

Brisez là dessus *Signor Cintio*, vous

C iij

90 LES SOUFFLEURS
estes tous deux de grands Chimistes, &
par consequent de tres-honnestes gens ;
vous n'avez ni bien ni honneurs à vous
reprocher , vous devez avoir part éga-
lement tous les deux au grand œuvre :
vous y avez contribué de tout vôtre
bien , moi & mon maitre nous y avons
employé toute nôtre industrie , partant
*l'honor & la gloria per ti. l'oro è l'argento
per mi.*

LE DOCTEUR.

Et ainsi nous serons tous contents,
chi E questo cavaliero qui parle à Mari-
nette, *con familiarita si grande?*

Scene XVI.

LE DOCTEUR, MARINETTE,
CINTIO, MEZETIN,
CINTIO.

C'Est son frere, j'ai dessein de le pren-
dre pour me servir.

MARINETTE *entre ses dents.*

Pendant qu'ils s'entrenoient de leurs
affaires, nous avons pris de bonnes me-
sures pour les nôtres.

LE DOCTEUR *continué.*

COMEDIE.

31

Il a la physionomie d'un bon enfant ;
rien qui Marinette avec vôtre frere.

CINTIO.

De quel pays estes-vous mon ami ?

MEZETIN.

D'où suis-je, Monsieur (*bas*) Marinette d'où est tu, bon vous vous raillez de moi , est-ce que vous ne le sçavez pas bien ? je suis d'où est ma sœur, puis je être d'un autre pays ?

MARINETTE.

Quoi, Monsieur, vous ne connoissez pas à son air qu'il est de la franche Garanne.

CINTIO.

Il n'a pas l'air sot non plus que toi Marinette ; vous paroissez tous deux assez desfalesz.

MEZETIN *fait le niais.*

Je suis pourtant franc Picard assuré-
met , & de la Picardie la plus franche.

CINTIO.

Comment vous appelle-t'on ?

MEZETIN.

Mon nom est Colin Matras.

LE DOCTEUR.

Et vôtre sœur s'appelle *Marinette*
Cornu.

LES SOUFFLEUR
ARLEQVIN.

Bon, vous nous la baillez belle, pour estre frere & sœur est-on toujours obligé de s'appeller l'un comme l'autre. Sont-ils les premiers enfans d'un même lit qui se nomment differament. La raison de ceci est qu'apparemment le pere de l'un ne s'appelloit pas comme le pere de l'autre.

CINTIO.

Pretendez vous des gages Colin Matras ?

COLINMATRAS.

Oüi, Monsieur, s'il vous plaist.

CINTIO.

Hô, je n'en donne point mon ami, contente toi de l'honneur qu'il y a à servir un ami du Docteur.

LE DOCTEUR *se quarre les
mains sur les anches, &
se promene à grand pas*)

Regardez-moi bien, *ché ti pare della mia figura, di questa prestanza. Ed i questo nobile porto.* Tel que tu me voi je possède les plus beaux secrets qui soient dans le reste du monde, *delle quali il minore E la Pietra Philosophale.*

CINTIO.

Sert moi bien pendant trois mois seulement, & je te donne mille pistoles pour

sa recompense.

COLIN MATRAS.

J'ai toujours été assez heureux pour servir des Messieurs qui avoient de beaux secrets, & je n'en suis pas cependant plus riche.

ARLEQUIN.

C'étoit encore de belles gens auprès mon maitre, quels secrets avoient ils, ce n'étoit pas *l'oropetabile, la Medecina universale, la Polvere di projectione.*

COLIN MATRAS.

C'étoit encor bien pis ; il faut que je vous dise tout ce que j'en sçai, vous ne ferez pas fâché d'apprendre leurs histoires.

MARINTE.

Je vas dire ces bonnes nouvelles à ma maitresse.

Scene XVII.

CINTIO, ARLEQUIN, LE
DOCTEUR, COLIN MATRAS.

COLIN MATRAS.

EN arrivant à Paris, je fis rencontre
d'un garçon du Pais qui me plaça

chez un Orphevre pour servir de laquais à sa femme ; c'étoit un homme qui s'étoit fait tres-riche, par le moyen de ses secrets ; il me souviens bien que l'on disoit que d'un marc d'argent, il en faisoit deux, en y meslant de l'Arsebic, de l'estain, du vif Argent, du Plomb, de l'Alun, mille drogues & son train : tant y a qu'il fit si bien & si beau qu'il mit tous les Maitres Orphevres en jalousie contre lui, parce qu'il en sçavoit plus qu'eux ; mais ils lui envoyèrent un Commissaire qui le mit au Fort Levêque, d'où le pauvre diable n'a pû sortir que pour aller à la Greve, où malheureusement il a esté pendu.

LE DOCTEUR.

Sè il Doctör fosse la Giusticia è Arlequino lo paciente (il frappe sur l'épaule d'Arlequin) Tal gualant'huomo non sarabbe mai Impicato.

ARLEQVIN.

Il n'est donc pas permis en France de faire valoir son talent, & de s'enrichir dans sa vacation.

LE DOCTEUR.

Ha, perche è fugita la liberta chè era altre volte in Francia ha liberta, liberta.

Ha cara liberta.

ARLEQUIN.

Ma chere liberté que vous avez dat- De l'O-
traits pera de

Faut il vous perdre pour jamais? Proscr-

COLINMATRAS.

pine.

Après cette aventure j'entrai au service d'un Gentilhomme près de Bordeaux. Il avoit le secret d'enlever une feuille sur chaque costé d'une piece d'or, sans qu'il y parût au-cunement.

LE DOCTEUR.

Hâi me la bella invention. je te donneroïis volontiers mille pistoles pour apprendre ce secret.

COLINMATRAS.

Vraiment, vraiment vous n'y estes pas, il faisoit avec ces feuilles d'Or des Louïs qui paroïssent aussi beaux que ceux que l'on bat à la monnoie. Il étoit si jaloux de son secret qu'il travailloit pendans les nuits, & tout seul dans sa cave, qu'il fermoit à trois bonnes portes de fer. Cependant quelques envieux envoyerent chez lui des hommes armez qui bouleverferent tout le château sans dessus dessous, prirent mon maître, & le conduisirent à la Reolle, où il a eu la tête tranchée.

Ah ché crudelta difare così perire un Gentilhuomo nobile per haver trovato una bella inventione.

CINTIO.

L'invention est assez jolie, mais elle n'est pas nouvelle.

COLINMARAS.

Ma dernière condition fut chez un Partisan qui ne m'occupoit qu'à porter des présens à ses maîtresses. Il faisoit une dépense prodigieuse ; & si il n'avoit pour tout secret que l'art de faire des piéces de quatre sols ; le jeu ne valoit pas la chandelle, aussi fit-il un trou à la Lune. Tous ces différens accidens voyez vous me font apprehender de servir des gens qui ont tant d'esprit.

ARLEQUIN.

Va va Colinmatras tu n'as rien à craindre, depuis que mon maître & Monsieur Cintio se mêlent de tous ces secrets, ils n'ont jamais esté fustigé, pendus ni décollés, & n'ont pas même fait de trou à la Lune.

LE DOCTEUR *interrompant Arlequin.*

Taisez-vous animal, (à Colinmatras)
Figlio

COMEDIE.
ARLEQUIN.

37

Figlio mio vien qui non ti mettere in pena di niente. La Pietra Philosophale è l'occupatione, mia cara, la virtu dellaquale. si fara cognoscere in questo giorno.

Oùï, nous ne nous occupons qu'à chercher la Pierre Philosophale , que mon maitre a enfin trouvée , & dont il fera voir aujourd'hui les merveilles, devant les plus habiles Chimistes. Partant prend patience Colin Matras , va nôtre fortune est faite.

CINTIO.

Que tu est heureux mon enfant de venir justement dans le terme de recueillir avec nous un fruit que tu n'a pas eu la peine de cultiver.

LE DOCTEUR.

Je m'en vas faire un tour au Laboratoire pour contempler nôtre vaisseau , qui revient triomphant, chargé des dépouilles de la Toison d'or.

ARLEQUIN.

Et moi je vas me barboüiller pour me déguiser en Ramoneur : j'irai dans cet équipage à la Galere , où Mezetin me doit regaler sans me reconnoitre pour Arlequin : de là nous devons aller en-

D

semble chez la *Signora Isabella*, où je me ferai passer pour *Pierrrot*, afin de conter fleurette à *Marinette* & donner le croque en jambe à son amant.

Scene XVIII.

COLINMATRAS, CINTIO.

COLINMATRAS.

Je consens à tout ce que vous souhaitez de moi, tant de belles espérances valent encore mieux que les plus gros gages, quand on n'est point payé ? Permettez moi Monsieur d'aller chercher mes hardes qui ne sont pas loin d'ici.

CINTIO.

Volontiers, chemin faisant, passe chez
 Vn peu Coustier mon distilateur, tu lui deman-
 viste. deras deux onces de *Cinabre*, une once
 de *Sublimé*, trois de *Verd de Gris*, deux
 Plus de *Litarge d'Or*, trois d'*Orpiment*, qua-
 viste. tre de *Vstriol Romain*, une demie livre
 d'*Alun Calciné*, six onces d'*Antimoine*,
 trois de fleurs de *Souffre*, cinq de *Terrame-*
 rista, avec autant de *Terresigillée de Lem-*
 encor nos ; six onces de *Realgal*, quatre de *Sel*
 plus vi- *Armoniac*, cinq de *Regul d'Antimoine*
 te. avec le mars, dix onces d'*As-nstun*, quar

COMEDIE.

tre de Nitre, cinq de Couperose, une livre
d'Eau Regal, une pinte d'esprit de Vin Tres- vite.
rectifié & alkoolisé, trois chopines de Vi-
naigre blanc distillé, trois boisseaux de
Charbon, une hottée de A. *Ventre de Che-
val*, une charge de Cortrets.

COLINMATRAS.

Mr. Mr. Mr. Mr. Ha, ha, ha, haïe,
haïe, je n'en puis plus, je suis tout hors
d'haleine. Vous me chargez de tant de
drogues, & vous allez si viste que je ne
puis vous suivre, il me faut au moins
un memoire avec un cheval de bast pour
tout ce que vous demandez, quatre on-
ces d'esprit de Charbon, trois chopines de
Cortrets, une hottée de Vinaigre distillé, un
Ventre de Cheval. Qui diable pourroit
retenir & vous apporter tout cela.

CINTIO.

O que tu as peu d'esprit ; tient les
voilà toutes par écrit, apportes en le
plus que tu pourras.

COLINMATRAS.

Et de l'argent,

CINTIO,

Jé luy en dois bien d'autres ; dis lui

A. *Ventre de Cheval* est un terme de Chimie
qui signifie du Fumier de Cheval.

seulement qu'il ne manque pas de se trouver tantost à une assemblée qui se doit tenir chez moi , après laquelle nous conterons ensemble.

Scene XIX.

CINTIO, MARINETTE, ISABELLE,

CINTIO. ,

AH je songeois à vous ma fille; je veux vous marier , & je prétens faire vôtre fortune avant qu'il soit peu.

ISABELLE.

Bon , mon pere , ce sont là de vos contes ordinaires ; mais voyez-vous , mon pere , je n'entens pas raillerie : je perds patience , & je suis dans la resolution de me choisir moi-même un époux , si vous differez davantage à me pourvoir. N'est-il pas bien rude à une fille comme moi d'être toujours gardée à vûe dans une chambre , & de languir ainsi pendant un âge qui pourroit me procurer un bon parti ? Qui voudra de moi , mon pere , quand j'aurai ainsi passé ma jeunesse ?

MARINETTE.

Croyez-moy , Monsieur , il faut qu'une

filles prenne l'air du monde: il vaut mieux qu'elle soit un peu éventée que de sentir le relland.

CINTIO.

Ne vous laissez point ma fille de vous contenir toujours dans les bornes du respect & de l'obéissance que vous me devez, un million dont je vous veux doter, doit vous consoler des chagrins que vous avez de n'être point pourvûe. Il ne sera point de Marquis ni de Duc même qui ne tienne à honneur d'être mon gendre. Puisque je possède la Pierre Philosophale, il faut que je fasse une illustre alliance dans ma famille; & pour cet effet, cherche moi Marinette quelque Seigneur d'une grosse qualité qui ait besoin d'argent pour rétablir sa maison.

MARINETTE.

S'il n'y a que cette difficulté qui vous retienne, Isabelle sera bien-tôt mariée; il n'y a que trop de ces Seigneurs à la Cour qui cherchent à trafiquer leur qualité avec de l'argent. Mais avec votre permission, Monsieur, vous voulez bien que je vous dise que votre peste de Pierre Philosophale est la cause de ce que je n'ai pas encore touché un sol de mes gages,

41 **LES SOUFFLEURS**
depuis neuf années qu'il y a que je suis
à votre service ; vous me jetez sans cesse
sur cette maudite Pierre qui vous fera
quelque jour rompre le cou. Ha, ha, voici
des Ramoneurs qui portent une curiosité.

Scene XX.

ARLEQUIN, COLINMATRAS *en Ra-*
moneurs.

LE DOCTEUR, MARINETTE,
ISABELLE.

ARLEQUIN.

Haut abas.

COLINMATRAS.

La curiosité, la rareté : Monsieur, vou-
lez vous faire voir ma curiosité à ces
belles Damoiselles ?

ARLEQUIN.

Mes Dames, avez-vous quelques che-
miné à ramoner ?

COLINMATRAS.

Monsieur, chanterai-je une petite chan-
sonnette ?

CINTIO.

Oùda.

ARLEQUIN. *chante sur*
l'air de la Bagnette. La
verte jeunesse.

*Quand on est dans l'âge
De pouvoir charmer ;
C'est n'être pas sage
De ne pas aimer ;
Qui de la jeunesse
Fuit les doux plaisirs ,
Sent dans sa vieillesse
Mille vains desirs.*

CINTIO.

Chantez-en d'autres dont la morale
Soit moins galente.

COLINMATRAS chante,
AIR.

DES Ramoneurs comme nous
Ne sont point à l'ordinaire.
Nous trafiquons des Bijoux
Dont les belles ont affaires ;
Et c'est à qui les aura.

*Nous donnons tout aux appas
De ces belles jeunes filles ;
Mais si l'on ne nous plaît pas,
Nous vendons bien nos coquilles ;
N'en aura pas qui voudra.*

*Quand on ne peut d'un Epon
Avoir les modes nouvelles ;
Que l'on se serve chez nous,*

*Crédit s'y fait pour les belles ;
L'on s'fait bien qui payera.*

*Si vos parens sont fâcheux ;
Ne faites point de scrupule
De venir chés nous sans eux,
Nous leur ferrevons la mule ;
Attrape enfin qui pourra.*

CINTIO.

Hola , tout beau ; ces chansons ne se
disent point devant des filles d'honneur.

ARLEQUIN.

Monsieur, en voici une plus joliette ;

*Sur l'air en passant par la Bourgogne.
Il s'adresse à Marinette.*

E*N passant sous ta fenestre
Fort pen je t'y vois paroître ;
Car souvent tu n'y est pas.
Ramonés ici ramonés ila, la, la, la cheminée
du haut abas.*

*Je t'aime autant ma mignone
Que le bon vin de Bourgogne ;
Morgué ne m'aime-tu pas.
Ramenez ici, &c.*

*Devant la maligne beste
Fais quelques signes de reste,
Ou bien parle moi tout-bas.
Ramenez ici, &c.*

COMEDIE.

45

*Si je te suis agreable,
Envoye ton maitre au diable ;
Viens te mettre entre mes bras.*

Ramenez-ci, &c.

CINTIO.

Taisez-vous impertinens; vos chansons
sont sottes & ridicules.

ISABELLE.

Mon pere, faites-moi voir la curiosité;
Marinette dir qu'il n'y a rien au monde
de si beau.

CINTIO.

Oüida, ma fille , tres-volontiers.
c'est à mon avis le plus beau & le plus di-
vertissant de tous les spectacles ; aussi les
personnes les plus censées sont revenuës
de l'entestement qu'elles avoient autre-
fois pour l'Opera. Mon ami , quel est le
sujet de votre curiosité ?

COLINMATRAS.

C'est l'enlevement de la belle Mague-
guelone par Pierre de Provence. Cette
histoire est assez connuë , mais personne
ne l'a jamais representée si naturellement
que moi.

Scene XXI.

COLINMATRAS, PIERROT,
ISABELLE, LE DOCTEUR,
MARINETTE.

COLINMATRAS.

IL faut que vous sçachiez que Pierre de Provence ayant ouï raconter merveilles de la belle Maguelone, il rechercha l'occasion de la voir, & l'ayant trouvée si belle que rien plus, elle lui donna d'abord dans la visière.

(Il ouvre une boîte où sont ses machines.)

Voici Pierre qui donne une aubade à sa Maîtresse ; il fait cacher les violons autour du logis crainte qu'ils ne soient découverts du pere de la belle Maguelone ; Voici comme il jette sa bourse à la Dame d'honneur de sa Maîtresse afin de la mettre dans ses interets. Voilà comme son valet s'engage au service d'un voisin du pere de la belle Maguelone, afin de lui faciliter l'occasion de voir plus souvent sa Maîtresse.

ISABELLE.

Ah, mon pere, que cela est beau, que ces personnes sont mignonnes ; je voudrois bien estre aussi petite qu'elles, il ne

vous en coûteroit pas tant d'étoffe pour m'habiller.

COLIN MATRAS.

Regardez, Monsieur, reconnoîtriez-vous Pierre; il est bien déguisé; le voilà cependant qui parle à la belle Maguelone en présence de son pere, & qui lui fait entendre de quelle maniere il la doit enlever.

CINTIO.

Cela est tout à fait spirituel. Voilà comme les peres sont quelquefois la dupe de leurs enfans.

COLIN MATRAS, *continuë.*

Vous ne voyez pas ce pere qui rit de la piece qu'on lui jouë: mais vous pourriez voir la fille qui marque par un signe de teste que cette intrigue lui plaist. Vous sçaurez une autrefois la suite de cette histoire.

(*Il donne un billet à Marinette.*)

Tenez, voici un billet qui vous instruira de tout le détail.

MARINETTE, *tenant un billet en sa main.*

Le prendrai-je, Monsieur, si c'étoit un poulet, un billet doux, ou quelques diableries.

Vous êtes une folle. Ce billet vous rafraichira la memoire de ce que vous venez de voir, & vous en divertirez ma fille dans sa chambre.

ISABELLE.

Ah, mon pere, que cela est beau ; non, je ne croi pas que l'on puisse rien voir de plus divertissant : mais, dites-moi un peu, mon pere, cet homme là qui renferme tant de personnes dans une boîte ; n'est-il point forcier ?

CINTIO.

Non, ma fille, n'ayez aucun scrupule de le voir.

ISABELLE.

Je t'avouë, Marinette, qu'il me plaist fort, je voudrois bien le voir souvent.

CINTIO.

Ne vaut-il pas mieux s'amuser à ces petites machines, que d'aller perdre son temps & son argent à la Comedie ; où l'on ne voit pour Acteurs, que des veritables personnes qui parlent, qui marchent, & qui gesticulent. Voilà quelque chose de bien rare. Je ne m'étonne pas aussi de ce que la plupart des spectateurs dorment sur le théâtre ; badinent dans les loges,

loges, causent dans l'emphiteâtre, & de ce qu'enfin l'on ne fait que rire ou siffler dans le parterre. Outre cela, dans ces sortes de spectacles ci, les jeunes filles n'ont point devant les yeux d'exemples de coquetterie qui leur gâtent l'esprit, & corrompent les mœurs. Et voilà ce qui me fait tant estimer ces divertissemens innocens.

*Pendant tout ce raisonnement les
Ramoneurs s'entretiennent avec
Isabelle & Marinette.*

MARINETTE *est presque surprise par-
lant à un Ramoneur.*

Oùi vraiment; Monsieur a raison; pour moi j'aime mieux ces babioles, ces petits colifichets & ces baillivernes, que toutes ces machines qui ne font qu'embarasser un théâtre; car voyez-vous.

CINTIO *aux Ramoneurs.*

Tenez mes enfans voilà pour boire.

ARLEQUIN.

Vous nous prenez donc pour quelques Ramoneurs de bale, vous ne payez pas seulement les chansons.

Cintio, Isabelle & Marinette se retirent.

Scene XXI.

ARLEQUIN, COLINMATRAS,
PIERROT.

PIERROT *aussi en Ramoneur.*

JE suis bien en peine de cet bonneste
homme qui devoit me payer chopine
en ce cabaret. Bon voici des Ramoneurs.

ARLEQUIN.

Ramenez la cheminée haut à bas ; &
haut à bas.

COLINMATRAS.

La curiosité, la rareté.

PIERROT.

Hola hô, Messieurs ; n'y a-t'il pas un
Ramoneur de vôtre troupe qui s'appelle
Monsieur de la Corne... Cornemuse.

ARLEQUIN.

Qui est-ce, coquin, qui vient nous in-
sultes. Nous n'avons point de cornes en-
tens-tu : c'est toi qui est un bec cornu. Va
porter tes cornes ailleurs.

PIERROT.

Morgué j'ons du cœur, & pal-sangué
l'on ne se fagote pas de moi comme cela ;
je vous reconnois bien, vous estes ce
Monsieur de la Corne, hé, las. Oüi, je

COMEDIE.

51

m'entend bien , & vous m'entendez bien
aussi.

ARLEQUIN.

Nous sommes mon camarade & moi ,
des Ramoneurs d'honneur. Hors d'ici ,
maraut.

*Arlequin & Colinmatras chasse Pierrot ,
& le frottent à grands coups de gaule.*

Fin du premier Acte.



L E S

SOUFFLEURS,

COMEDIE.

A C T E II.

Scene Premiere.

ARLEQVIN *habillé en femme.*

COLINMATRAS.

ARLEQVIN.

IL faut pourtant bien que j'aye le bon air, puisque je me suis déjà trouvé plusieurs fois en cet équipage avec le Marquis de Courbani que tu vais voir, & il m'a toujours pris pour une femme de qualité. Je suis malheu-

COMEDIE.

reux d'être l'aîné de ma famille. Ah si j'étois cadet, je ne serois pas obligé de me travestir ainsi.

COLIN MATRAS.

Vous n'y pensez pas, Arlequin, les aînez ont de si grands avantages : ils jouissent de tous les biens d'une maison, pendant que les cadets sont réduits à une misérable legitime.

ARLEQUIN.

Quelle difference y a-t'il entre le droit d'aînesse & une legitime, dans une famille dont tout le bien ne consiste qu'en plusieurs Zeros qui ne sont précédés d'aucun chiffre? Dans ces familles là, comme dans plusieurs autres, les cadets sont toujours Chevaliers nez. Il ne faut que la qualité de Chevalier avec un peu d'industrie pour faire fracas à la Cour, s'entretenir dans les armes, & briller parmi le beau monde : & je sçai plus d'un aîné qui vivent dans l'obscurité, pendant que Messieurs les Chevaliers leurs cadets se donnent de gros airs.

COLIN MATRAS.

Mais il faut estre né Gentilhomme pour avoir le titre de Chevalier.

E liij

ARLEQUIN.

Abus, cela estoit bon du temps d'Amadis, mais à present la qualité seule de Chevalier que prend un cadet, annoblit toute sa race.

COLINMATRAS.

C'est ce que je ne conçois pas.

ARLEQUIN.

En deux mots je te le fais comprendre. Comment t'appelles-tu ?

COLINMATRAS.

Colinmatras.

ARLEQUIN.

Retranches *Colin*. Ajoûtes *des à Matras*. Te voilà Monsieur *le Chevalier des Matras*, si tu est cadet; mais un aîné n'a point ce privilege.

COLINMATRAS.

Mon pere a donc grand tort de ne m'avoir pas fait en second.

ARLEQUIN.

Je suis bien plus à plaindre que toy : il n'y a personne au monde qui ait plus belle-disposition que moi à estre un fameux Chevalier. Il faut que tu sçaches que dès l'âge de sept ans l'on m'appelloit déjà *Arlequin-filon* : Or si j'eusse esté cadet, j'aurois retranché d'abord le nom

d'Arlequin comme étant trop bourgeois : je n'aurois pas aussi voulu porter celui de *filou* tout court , il est par trop commun : mais sans le changer , en y ajoutant seulement deux ou trois syllabes , je me serois fait appeller Monsieur *le Chevalier de la filouterie*.

COLIN MATRAS.

Quelle medaille ou quelle marque d'honneur portent ces Messieurs.

ARLEQUIN.

Ils n'en portent point d'autres que le ritre de Chevalier ; & c'est bien assez pour ceux qui le sçavent faire valoir.

COLIN MATRAS.

J'aimerois mieux encore estre Abbé sans benefice , ou Avocat sans cause , que Chevalier sans croix. La robe & le petit colet sont des marques de dignité qui ne servent pas peu à faire distinguer ceux qui les portent.

ARLEQUIN.

Tout beau , voici mon Maître avec le Marquis à qui je dois vendre des secrets. Va-t'en , il faut que je sois seul pour faire mon manège : tu me ferois reconnoître.

Scene II.

LE MARQUIS DE COURBANI,
LE DOCTEUR.

LA VICOMTESSE *est Arlequin travesti.*
LE MARQUIS *au Docteur.*

VOici Madame la Vicomtesse de..
Truendailles, ne la connoissez-vous pas ?

LE DOCTEUR *regardant Arlequin.*
Non, Monsieur, je n'ai pas cette honneur.

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, estes-vous toujours dans le dessein de me faire un mystere du secret dont vous prétendez traiter avec moi ?

LA VICOMTESSE.

Vous devez le prendre sur ma parole, Monsieur. Quoi, parce que je vous donne un secret pour mille pistoles. Vous prétendez me traiter comme une femme qui en feroit trafic : hé si, si. Parmi nous autres gens de qualité, en agit-on de cette maniere ?

LE MARQUIS.

Si vous vouliez, Madame, vous en ra-

COMEDIE.

ja

porter au Docteur : il passe pour un de plus sçavans hommes du siècle ; l'on dit même qu'il a la pierre philosophale.

LA VICOMTESSE.

J'en sçai plus que lui, & je lui en revendrois bien encore : cependant voyons son sentiment : laissez-moi l'aborder.

(*À son Docteur.*) La Renommée qui ne publie pas sans fondement les louanges des grands hommes, m'ayant engagé de vous consulter comme une personne docte & sçavante, d'une érudition profonde, d'un esprit sublime & relevé, qui s'est acquis non seulement une parfaite connoissance de la nature : Mais encore . . je me perds. Une Dame de ma qualité, n'est pas accoutumée à faire des complimens d'une si longue haleine. Vous estes Docteur, vous avez la pierre philosophale ; n'entendez-vous pas à demi mot ce que je veux dire ?

LE DOCTEUR.

Que souhaitez-vous de moi, Madame, parlez franchement ? Las, vous avez besoin de quelques milliers de pistoles pour remettre vos affaires. Ne m'épargnez point, Madame, l'argent est comme l'eau de la rivière à qui possède le grand œuvre.

LES SOUFFLEURS
LA VICOMTESSE.

J'ai du bien , de la qualité , des secrets & de l'honneur à revendre. C'est sans aucun intérêt que je veux bien demander votre avis touchant une petite difficulté survenue entre moi & le Marquis de Courbani que voici. Monsieur jouit du plus beau secret qui ait jamais paru ; il sçait faire de l'or.

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas possible , Madame, sans avoir le grand œuvre.

LE MARQUIS.

Rien n'est , pourtant , plus certain , Docteur. Je fais de l'or de bon alloi ; il ni manque que la couleur. En deux mots je fais l'or blanc.

LA VICOMTESSE.

Votre or en trois mots , ne vaut rien, Monsieur, mais j'ai le secret d'une teinture belle, fixe & penetrante.

LE MARQUIS.

Qu'ai-je affaire, Madame de votre teinture ? C'est dans la blancheur que consiste la beauté de mon or ; Est-il extraordinaire de voir de l'or jaune ? Rien n'est plus commun ; il n'y a pas un Partisan qui n'en regorge : mais l'or blanc

a toujours esté si rare que l'on n'en a jamais vû paroître dans le commerce. Or vous sçavez que c'est la rareté qui fait le prix des choses. N'est-il pas vrai Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oùi certes, Monsieur.

LA VICOMTESSE.

Je lui fais présent de cette teinture purement gratis , & parce qu'il est homme de qualité, & d'un mérite distingué, je ne lui demande rien du tout que l'honneur de ses bonnes grâces, avec un millier de pistoles ; cependant il croit encore que je suis obligé de lui faire les épreuves d'un secret que je lui cède en pur don.

LE DOCTEUR.

Il a tort assurément, Madame, je trouve un moyen qui pourroit vous accommoder.

LE MARQUIS.

J'y consens volontiers.

LA VICOMTESSE.

Je le veux aussi, pourveu que Monsieur me donne les mille Louis d'or tout argent comptant, & qu'il prenne mon secret sur ma parole sans en exiger aucunes épreuves.

LE DOCTEUR.

Il n'est point de moyen plus propre pour vous accorder, que de faire un échange de vos secrets qui resteront toujours inutiles tant que vous les posséderez séparément , & ils vous rendroient tous les deux heureux si vous les joigniez ensemble.

LA VICOMTESSE.

Cela ne m'accorde point , Docteur, vous êtes un ignorant.

LE DOCTEUR.

Ecoutez-moi, Madame, vous ne m'entendez pas.

LA VICOMTESSE.

Ah je ne t'entend que trop.

LE DOCTEUR.

Vous, Monsieur le Marquis, vous pourrez confier à Madame.

LA VICOMTESSE *l'interrompt.*

Bon cela Docteur, vous avez de l'esprit.

LE DOCTEUR *poursuit.*

Donnez-donc à Madame, qui est de bonne foi.

LA VICOMTESSE.

Tres assurément : ah l'habile homme que voilà.

LE DOCTEUR.

COMÉDIE:
LE DOCTEUR.

61

Donnez-lui votre secret.

LA VICOMTESSE.

Vous ne comprenez nullement de quoi il s'agit, Docteur, vous n'êtes qu'une bête.

LE DOCTEUR.

Et vous, Madame, vous pourriez aussi confier le vôtre à Monsieur le Marquis, & lorsque vous....

LA VICOMTESSE *l'interrompt.*

Encore pis. Taisez-vous fichu Docteur, ignorant fieffé, pecore, âne que vous êtes; vous avez moins d'entendement que les mulets de ma Litière; cessez donc de parler, je vous impose silence.

LE DOCTEUR *continue son discours.*

Lorsque vous aurez fait vos épreuves de part & d'autres, vous pourrez alors vous communiquer vos secrets, & par ce moyen vous sçaurez tous les deux faire de bon or, & qui aura cours dans le commerce.

LA VICOMTESSE.

Peste de l'enragé Docteur, qui veut toujours parler sans m'écouter à mon tour, & il ne conçoit pas seulement de quoi il s'agit.

F

LES SOUFFLEURS

Arlequin s'en va se dépouillant de ses habits de femme, en un instant, puis il revient aussi-tôt sous sa figure ordinaire.

LE MARQUIS.

Puisque vous ne voulez pas d'accommodement, je prens congé de vous, Madame. J'aurai l'honneur de vous revoir à d'assemblée.

LE DOCTEUR.

Je vas tout preparer pour vous y recevoir.

Scene III.

ARLEQUIN, LE MARQUIS.

ARLEQUIN.

TOut beau Marquis, tout beau, ou allez-vous si viste, *chi va piano, va sano*. L'on n'entre pas dans l'assemblée comme dans une foire. Vous me paroissez un galant homme. Il faut que je vous accomode avec Madame la Vicomtesse de Truendailles : elle est de mes amies, & de plus, nous sommes de même sang, c'est à dire, parens tres proches.

LE MARQUIS.

Je m'en rapporte à vous, Monsieur,

est-il raisonnable de me vouloir vendre un secret mille pistoles, sans qu'auparavant j'en puisse faire les épreuves?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas juste; je ne vous le conseillerois pas: mais faites autrement, remettez moi ces mille pistoles entre les mains, elles seront en sûreté, & je ne les relâcherai à personne: nous ferons ensuite les épreuves de vos secrets fort exactement, & pour peu que je les trouve défectueux, je vous les remettrai fidèlement en main sans en vouloir profiter.

LE MARQUIS.

Et les mille pistoles?

ARLEQUIN.

Cet argent ne sera pas perdu, j'en aurai un soin tout particulier pour l'amour de vous & de ma belle parente.

LE MARQUIS *en s'en allant.*

Je ne l'entens pas ainsi. Adieu.

ARLEQUIN.

Je suis trop dans les intérêts de la Vicomtesse, pour vous quitter avant que vous soyez d'accord avec elle.

Scene IV.

COLINMATRAS, OCTAVIO,
CINTIO.

COLINMATRAS.

JE vas contrefaire l'ivrogne ; songez seulement à me tirer d'affaire. Si l'on m'étrille, je déclare que j'envoie paître mon nouveau Maître, & je *brusque* vos amours. (*Il contrefait l'ivrogne.*) Allons Monsieur, ne craignons rien. Mon Maître est de vos amis ; vous êtes aussi mon ami à ce que vous dites : Et moi qui (*Il se jette au col d'Octavio & l'embrasse.*) suis votre ami à tous les deux, ou le diable m'emporte, il est de votre honneur de ne pas souffrir qu'on insulte un ami en votre présence.

CINTIO.

Tu ne devois pas revenir, pendart, à quoi t'est tu amusé depuis le tems que tu est parti d'ici ?

COLINMATRAS.

Il est vrai, mon bon Maître ; mais si vous aviez bu avec nous du bon jus de Bachus, vous ne gronderiez pas comme vous faites. Ha, ha, ha. Regardez-moi

COMEDIE. 65

rire. ah, ah, a a a ah, riez donc comme moi, cela vous fera passer l'envie de gronder.

CINTIO.

Ah coquin d'yvrogne, sort d'ici.

COLINMATRAS.

Tenez, mettez-vous à ma place; si vous vous rencontriez avec un de vos amis & du bon vin.

CINTIO.

Ah la colere m'emporte. Un bâton, un bâton.

OCTAVIO.

Tout beau, Monsieur, excusez un pauvre malheureux qui s'est laissé surprendre aux charmes de la liqueur bachique.

COLINMATRAS,

O ç'a, écoutez-moi, s'il vous plaît, Dame, vous voulez toujours parler, & vous ne me donnez pas le tems de vous conter mes raisons. Vous sçavez donc, qu'en chemin faisant, j'ai rencontré un homme du pais. Parbleu, je ne pouvions pas nous quitter sans boire. Il m'a donc païé chopine, je lui en ai payé une autre; il m'a rendu la mienne, je lui ai rendu la sienne; il vouloit payer le dernier, mais je n'ai pas voulu en avoir le démenti;

F iij

tant-i-a que je serions encore à vider notre différent , si ce n'est qu'insensiblement chopine à chopine, je ne sçavions plus où j'en estions . . . attendez . . je croi pourtant qu'il a payé la dernière ; si cela est, il faut que je retourne pour avoir ma revanche.

CINTIO.

Veux-tu rester ici , maraut. je vois bien qu'il faut châtier la bouteille. Ha malheureux , je vas te reduire en poudre impalpable.

OCTAVIO.

Tout beau , mon cher ami , modérez votre courroux ; considéré que le défaut de ce valet vient de ce qu'il a l'ame trop belle : car si (comme dit le proverbe ,) la verité se connoît dans le vin , ce garçon est genereux ; l'on ne lui fait aucun plaisir qu'il n'en ait de la reconnoissance ; il ne veut pas recevoir une bouteille de vin qu'il n'en paye une autre aussi-tôt. *(Il dit en particulier à Cintio.)* Il seroit à craindre qu'un homme de cette humeur, & en l'état où il est , ne voulût aussi rendre les coups que son Maître lui auroit donnez.

CINTIO.

Va te coucher, yvrogne, passe devant moi.

COLINMATRAS.

A d'autres, je ne suis pas si sot; passé vous-même. L'honneur vous appartient; vous estes mon maître, Monseigneur Cintio, & moi je ne suis que vôtre tres humble & tres-affectionné serviteur, Colinmatras.

CINTIO *un peu bas.*

Si tu n'étois pas si genereux, que de coups de bâton je te donnerois; serois tu d'humeur à me les rendre?

COLINMATRAS.

Tres-volontiers mon Maitre, tenez, tel que je suis, j'ai du cœur comme un Lion, & je ne veux rien devoir à personne.

CINTIO, *bas.*

Puisque cela est ainsi, agissons-en avec civilité. Monsieur mon valet, passé devant moi je vous prie.

COLINMATRAS.

Je sçai trop bien mon devoir, je n'en ferai rien, & je ne suis pas si incivile. Là passez mon maitre; je vous en prie, point de ceremonie entre nous. Or ç'a dites-

moi un peu, changeons de propos : comment va Mademoiselle... hé... la... hé, ne sçavez-vous pas bien ce que je veux dire... ha, ha : elle est bien Madame, c'est Madame...là... vostre bonne amie... Madame la Pierre, hé, & la Pierre Philosophale ? à propos de Pierre Philosophale, je me souviens d'une chanson qui nous convient assez à tous deux, écoutez là, pendant que je me sent en humeur de chanter,

AIR.

LE Beuveur alteré
 Goute un plaisir suprême
*A souffler quand il veut le jus de son Tonneau,
 D'un Chimiste affamé,
 Il n'en est pas de même :
 Quoiqu'il souffle à gogo
 Son fourneau ;
 Il se donne des peines toujours
 vaines ,
 Et ne boit souvent que de l'eau.*

CINTIO un peu bas.

O Ciel, ce maudit yvrogne pourroit bien renverser l'édifice de nôtre fourneau , il faut que je l'enferme sous la clef , suis moi tout à l'heure.

COMEDIE.
COLINMATRAS.

69

Oüida, tres volontiers , j'aime que
les choses se fassent dans l'ordre.

(Ils entrent tous deux dans le
logis en se faisant de gran-
des civilitez.)

Scene V.

[LA VICOMTESSE , OCTAVIO.

ARLEQUIN *habillé en femme
de qualité, comme il a déjà pa-
ru, sous le nom de Vicomtesse de
Truendaille.*

LA VICOMTESSE *ayant ses
coëffes baissées paroist inquiète
& parle entre ses dents.*

LE Marquis de Courbani n'est pas
bien dans ses affaires, cependant il pour-
roit peut-estre encore trouver un milier
de pistoles sur ce qui lui reste de bien :
il faut que je me *fauxfile* avec lui. J'ai
eu tort de le laisser aller , il ne falloit
point le quitter sans en tirer pied ou aille,
râchons de le racrocher.

OCTAVIO *bas.*

Qui est cette Demoiselle ? Quelles affaires pourroit-elle avoir si matin dans ces quartiers ? La curiosité m'inspire le dessein de l'aborder (à la Vicomtesse) serois-je assez fortuné, Mademoiselle, pour trouver l'occasion de vous estre utile en quelque chose ? Cherchez-vous quelqu'un dans ces quartiers ? J'y frequente souvent, nul de ceux qui y habitent ne me sont inconnus. Ne cherchez-vous point le logis du Docteur, ou de quelques autres personnes ?

LA VICOMTESSE.

Que le Ciel t'assiste mon ami (elle continue de parler entre ses dents) je voudrois bien sçavoir la demeure de ce Marquis ; je l'ai manqué, où pourrois-je le retrouver ? Je ne devois point le laisser échapper, peut-estre, hélas, ne le reverrai-je plus !

OCTAVIO.

J'ai du crédit, Mademoiselle, & de puissans amis ; je vous fais offre de mes services ; vous pouvez disposer de ma personne, ainsi que de ce qui fera en mon pouvoir.

LA VICOMTESSE tenant toujours
ses coëffes baissées.

Retire-toi mon ami, c'est bien à un
gueux comme toi à vouloir te *fauxfiler*
avec une femme de ma qualité. Sçais-
tu que je suis Madame la Vicomtesse de
Truendaille, & qu'il n'est point de plus
ancienne maison que la mienne dans
tout le haut & bas Poitou.

OCTAVIO.

*Ce grand air, ce beau port, cette
noble fierté*

*Ne m'instruisent que trop de vôtre
qualité.*

Scene VI.

LE SENECHAL, LA VICOMTESSE,
OCTAVIO.

LE SENECHAL *est Pierrot ha-
billé comme un gentilhomme
campagnard, il fait l'homme
de qualité d'une maniere toute
ridicule.*

HOla Pages.. hola..hez.. laquez..hez.
ô.ho..rochez...à moi, mes valets de
pied... hez... ici porteurs... hola donc ,
que l'on cesse de chercher Madame la
Vicomtesse ma mete. (*à la Vicomtesse.*)
je vous faisois chercher à pied, à che-

val, Madame, & j'avois envoyé vos gens avec les miens chez huit ou dix Duchesses, chez douze ou quinze Marquises, chez plus de trente Comtesses, enfin chez une partie de vos meilleures amies; je ne croyois pas assurément vous trouver ici; cela me surprend.

LA VICOMTESSE.

Ne soyez pas scandalisé, Monsieur le Senechal mon fils, si vous me trouvez ici en l'état où vous me voyez, & sans équipage, c'est pour une affaire d'une grosse consequence que j'entreprends incognito.

LE SENECHAL.

Ce Prince étranger, Madame, qui cherche à se *fauxfiler* avec vous, sort de votre hostel, il souhaite avec empressement traiter d'un secret pour faire de l'or.

OCTAVIO *bas.*

Bon, voici encore de nos souffleurs.

LA VICOMTESSE.

Nous examinerons cette affaire une autre fois; quant à présent, je vous prie Monsieur le Senechal, d'examiner un peu cet homme, ce gueux, cet impertinent, qui m'a manqué de respect, & qui a l'insolence de pretendre se *fauxfiler*

fauxfils avec une femme comme moi.

LE SENECHAL.

Qui, ce belistre, ce cuistre que voilà,
Madame, souhaitez-vous que je l'assomme ?

LA VICOMTESSE.

Ha trop genereux fils , c'est un fat
qui ne merite pas l'honneur de vôtre
colère, voudriez-vous vous abaisser jus-
ques à tuer un Poëte ?

LE SENECHAL.

Hé bien, Madame, si vous voulez
qu'on lui fasse grace , il faut donc l'en-
voyer à l'hôpital avec ses compagnons.

LA VICOMTESSE.

Ha le sordide animal qu'un Poëte ;
le seul nom de Poëte me fait mal au
cœur ; chassez ce gueux hors de ma pré-
sence : & tost que l'on m'apporte de
l'eau de la Reine d'Hongrie ; non du
Tabac & de l'eau de vie, pour dissiper
l'odeur & l'infection de l'air Poëtique.

OCTAVIO *tourne à l'entour de la
Vicomtesse, & l'examine depuis les
pieds jusques à la teste.*

*La belle Vicomtesse, avec sa roquille,
Ne paroist elle pas une rare anticaille?*

Il lui relève ses coëffes, & examine ses habits, tous par pieces.

*Q'un tour blond lui sied bien ; voyons
cèt attirail.*

*Un papier découpé lui tient lieu d'é-
ventail ;*

*Un manteau retourné d'une vieille
mitraille ;*

*Un jupon par lambeaux, qui ne vaut
pas la maille.*

*Il quitte la Vicomtesse pour aller exami-
ner le Senechal, il le prend par
le bras, & le secoue rudement.*

*Et toi mon grand Baudet, qu'on nom-
me Senéchal ;*

*Va te faire penser chez quelque mar-
réchal.*

*Que d'un homme de cour il a l'air
& la taille*

*Il pourroit sûrement paroître dans
Versaille.*

*Mais pour crier huitre à l'é-
caille.*

*Il met une main sur la garde d'une grande
brette que porte le Senechal. qui
ne se deffend pas.*

Il faut que tout à l'heure, avec toi je feraille.

*Je prens d'estoc & de taille
T'embrocher, tout ainsi qu'on feroit une
caille,*

*Te larder, comme une Volaille,
T'enfoncer, comme une futaille,
Te hacher & briser, aussi menu que pailles;
De tes os fracasser faire de la limaille.*

LA VICOMTESSE.

A l'aide, hélas, je défaille.

Je suis morte,

OCTAVIO,

*J'aurai soin de vos funeraillles.
Je recueillerai vos entrailles,
Pour les vers qui feront ripailles
D'une si noble vituaille;
Je les ferai vivre à gogaille
D'une carcace Truendaille.*

Scene VII.

CINTIO, LE SENECHAL, LA
VICOMTESSE, MARINETTE.

CINTIO regardant par la fenestre.

*Quel vacarme la bas fait qu'ici tout
Tressailles.*

MARINETTE *regardant par la
fenestre.*

*Au Commissaire, au feu, accordez-vous
cannailles.*

LE SENECHAL *bas à la Vicomtesse, &
s'enfuit.*

Sauvons-nous, nous serons reconnus.

*La Vicomtesse laisse tomber sa com-
mode en se sauvant.*

MARINETTE.

Je croi, par ma foi, que c'est Arlequin
qui s'enfuit ; cette femme a beaucoup de
son air.

Scene VIII.

OCTAVIO, CINTIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

*J' Ai sçu chasser enfin cette fiere
racaille,*

*Et je reste vainqueur sur le
champ de bataille.*

CINTIO.

Quel sujet, Monsieur, vous avoit mis
aux prises avec cette femme que je
viens de rencontrer en si grand desarroi ;
étoit-ce à l'occasion de nos secrets, qu'est
arrivé vôtres différent ?

OCTAVIO.

*Des projets plus certains rem-
plissent ma cervelle,
Sur des réalitez j'occupe mon
esprit.*

CINTIO.

Je pretend bien aujourd'hui vous convaincre de la certitude de nos secrets, par les experiences que vous allez voir dans nostre assemblée : C'est par le moyen de ces secrets que l'on vient à la connoissance du grand œuvre ; ils servent comme d'échelons pour parvenir à la Pierre Philosophale, & si je ne m'étois ruiné à faire mille operations curieuses, je ne serois jamais arrivé au point où j'en suis à present.

OCTAVIO.

Vous avez raison, Monsieur, l'on s'engage insensiblement à la recherche de ces petits secrets, dans l'entestement desquels l'on dépence de grands biens : lorsque dans la suite l'on manque de moyens pour satisfaire sa curiosité, qui s'irrite dans les experiences, & par les nouvelles découvertes ; l'on cherche à recouvrer ses biens vainement dissipés.

G. iiij,

& ne trouvant rien de plus facile, que de faire des alliages; l'on fabrique, l'on coupe, l'on taille, l'on rogne ; l'on détruit les vieilles especes , l'on en fait de nouvelles : voilà quels sont les secrets qui frayent le chemin de la grève ; voilà les degrez qui conduisent au gibet , & les échelons, par lesquels l'on parvient à la potence.

CINTIO.

Votre Rhetorique ne me persuadera jamais ces maximes, & je ne me desisterai point de chercher la Pierre Philosophale, jusqu'à ce que je l'aie, enfin, trouvée ; supposé que je la manque aujourd'hui : mais je la tiens.

OCTAVIO.

Vous devriez bien plutôt songer sérieusement à marier votre fille ; je sçai la raison que vous pouvez avoir de différer un hymen qu'elle desire; c'est une raison qui vous est commune avec bien des Peres : mais considéré que j'ai lieu d'être satisfait des biens dont la fortune m'a avantagé, & que si j'étois assez heureux, d'avoir votre agrément pour aspirer à l'honneur d'être votre gendre : la beauté d'Isabelle, son esprit & sa sagesse.

se lui tiendroient lieu de dor. C'est le grand élixir qu'un gendre des-intéressé; comme la véritable Pierre Philosophale, est une femme sage.

CINTIO.

Pour ne vous point amuser: je vous dirai en un mot que ma fille n'est point pour vous; je pretens la faire du moins Princesse. Du reste je vous écoute tranquillement, & ne veux plus vous répondre, que par des effets qui détruiront facilement tous vos beaux discours.

OCTAVIO.

J'ai trop lû pour me laisser abuser par vos artifices. J'ai feüilleté tous les bons livres qui traitent du grand Oeuvre; entr'autres les *Metamorphoses d'Ovide*, les *Amadis des Gaules*, *Fortunatus*, & tous les *Livres de Chevaleries*, l'*Histoire des fées*, l'*Aventurier Buscon*, *Don Quichot*, & l'*Alguazil*.

CINTIO.

Je suis bien sûr que vous n'avez pas vu les Remontrances de Guillot le Saveretier, au grand Mogol; le Dialogue du Crapaut & de la Grenouille, touchant les hautes sciences; le Serin de Cannaries; le Dogue d'Angleterre; le Chat d'Espe-

80 LES SOUFFLEURS
gne; les subtiles Entretiens de l'Asne avec
le Bœuf; les serieuses Reflexions de la
Truie sur la grande projection.

OCTAVIO.

Que cet homme est à plaindre, de don-
ner dans ces resveries.

CINTIO *continue toujours.*

Douze tomes infolio, qui ont pour ti-
tre, l'Oeuf qui fit la Poule, ou la Poule
qui fit l'Oeuf; le Testament Olographe
de l'Empereur dans la Lune; les Discours
Veridiques de Messire Harangforet Hol-
landois, & Dame Olive de Provence sa
femme; les trois cens volumes, en langue
Arabesque, de Bengésid Almanzor Al-
bukarab. Faites reflexion sur tout ce que
je vous dit; entendez-vous, Monsieur
l'entesté.

(Il se retire.)

Scene IX.

ANODIN, COLOMBINE, OCTAVIO,
ARLEQUIN.

ANODIN.

Monsieur, enseignez-nous, s'il vous
plaist, le logis de Monsieur le Do-
cteur.

COMEDIE.
OCTAVIO,

81

Le voilà devant vous , Monsieur

ANODIN *frappe à la porte.*

Hola quelqu'un , le Seigneur Docteur
est-il là ?

ARLEQUIN *par sa fenestre.*

Qui va là , qui estes vous , que demen-
dez vous ?

ANODIN.

Je m'appelle maître Anodin Mede-
cin ; ma femme Colombine & moi , sou-
haitons parler au Seigneur Docteur.

ARLEQUIN.

Attendez , maître Anodin Medecin
avec Madame Colombine Anodine Me-
decine : N'entrez pas , je vas demander
à mon Maître s'il y est. Hola, Monsieur,
estes-vous là , hola donc , répondez , ou
dites du moins que vous n'y estes pas.

LE DOCTEUR *sans paroître.*

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Voici maître Anodin Medecin , avec
sa Poupine , Colombine Anodine Mede-
cine , qui demandent à vous parler.

LE DOCTEUR *sans paroître.*

Ne fais entrer personne. *Adeffo, adeffo,*
je vas descendre.

Scene X.

OCTAVIO, ARLEQUIN, LE DOCTEUR, ANODIN, COLOMBINE.

ANODIN.

NOus venons vous prier, Monsieur, de nous donner un billet pour assister à l'assemblée qui se doit tenir.

LE DOCTEUR.

Volontier, Monsieur, mais, *quale è la vostra vacazione, il mestiere.*

ARLEQUIN.

N'estes-vous point un Souffleur; vous sentez furieusement le charbon.

OCTAVIO.

Je croi qu'Arlequin ne se trompe pas.

ANODIN.

Je ne me melle que de ma profession, qui est d'exercer la Medecine spargirique, chimique & naturelle; comme étant Medecin spargiriste, chimiste & naturaliste.

ARLEQUIN.

Fort bien; *questa damigella*, cette belle fille, dequoi se melle-t'elle?

ANODIN.

C'est ma femme, elle...

COMEDIE
COLOMBINE.

A v^ôtre service, Monsieur.

ANODIN.

Elle se m^{esse} purement & simplement
de chimie.

LE DOCTEUR.

Quels sont vos secrets?

ANODIN.

J'en ai une quantité si prodigieuse en
ma possession, que je ne puis à présent
vous en faire l'énumération; mais entre-
autres, je sçai ressusciter les morts, rajeu-
nir les vieillards, guérir les maladies in-
curables, & je prétens vous faire voir
tantôt en public les effets de mes reme-
des sur le champ.

LE DOCTEUR.

Questo è bellissimo, ma non basta.

ARLEQUIN.

C'est quelque chose: Et Mademoiselle
que sçait-elle faire? Avez-vous quelque
beau secret, Mademoiselle?

COLOMBINE.

Monsieur, je n'en ai qu'un; mais il
est beau, tres-rare, & bien curieux.

LE DOCTEUR.

Non si puo veder?

LES SOUFFLEURS
ARLEQUIN.

Peut-on le voir, Mademoiselle?

COLOMBINE.

Avec plaisir, Monsieur; c'est la véritable huile de talc.

OCTAVIO *paraissant surpris.*

Vous avez l'huile de talc, Mademoiselle? je n'en croi rien assurément.

COLOMBINE.

Hé, pourquoi non, Monsieur; si vous vous appercevez qu'il n'y paroisse pas sur mon teint, c'est que je ne me sers point d'une drogue si chere.

OCTAVIO.

A la verité, vous estes douée d'une beauté qui paroît extraordinaire, mais elle pourroit bien estre naturelle.

COLOMBINE.

Voulez-vous voir l'experience de mon huile sur l'heure même?

OCTAVIO.

Vous m'obligeriez sensiblement, Mademoiselle, car ses effets sont si surprenans que je ne les ai jamais pu concevoir.

COLOMBINE *tenant un caraffon.*

Approchez-vous de moi, Monsieur.

OCTAVIO.

Non, Mademoiselle, je vous prie;
cette

cette experience sera plus sensible sur Arlequin.

COLOMBINE *change de caraffon.*

Vous avez raison , mais il en faut de la plus forte pour Monsieur , parce qu'il est de la bonne teinture. Approchez-vous... la... laissez-vous ajuster.

ARLEQUIN.

Que prétendez-vous faire de moi, Mademoiselle, suis-je un beau modele ?

COLOMBINE *lui met du blanc sur son masque.*

J'en prétens faire un Adonis , un beau mignon de couchette. Je veux vous rendre le teint plus clair qu'un cristal , plus uni qu'une glace , & plus blanc que la neige même.

ARLEQUIN *éclate de rire.*

Laissez-moi donc en repos , vous me feriez mourir à force de rire. Je suis si charoüilleux que... haye , a , a... je vous remercie.

OCTAVIO *admirant Arlequin.*

Cette blancheur est merveilleuse , son éclat m'ébloüit.

LE DOCTEUR *à Arlequin.*

Je vois bien que Monsieur & Mademoiselle sont d'honnestes gens. Voilà

H

des billets que tu leur donneras pour mon assemblée. Je vas voir comme va-il *nostro furno*.

Scene XI.

ANODIN, COLOMBINE, OCTAVIO.

ARLEQUIN.

COLOMBINE.

CEt éclat ne se ternit jamais. *A Octavio.*
 Approchez-vous, Monsieur, il ne vous faut pas une dose si forte : vous estes déjà fort joli ; une couche legere de mon huile, achevera de vous rendre plus beau que l'amour : vous n'aurez après qu'à paroître auprès des Dames, & vous verrez beau jeu.

OCTAVIO.

Si par le moyen de vôtre secret, j'étois assez heureux pour plaire à Isabelle, je le publirois bien loin, Mademoiselle ; je ferois l'éloge de ma Maîtresse avec le vôtre, en prose & en vers ; je vous infererois toutes deux dans les Gazettes, dans les Mercure, dans les Memoires, dans les Relations, dans l'Histoire, & dans les Archives consacrées à la posterité. Je rendrois vôtre nom immortel, avec celui

de votre secret ; & je vous ferois voir bien du país en peu de tems.

COLOMBINE *continuant de noircir le visage d'Octavio.*

Cette grande blancheur qui paroît sur un teint rembruni, comme est celui d'Arlequin, a quelque chose de trop rude ; mais je vous en met une dose qui vous adoucît simplement les traits du visage. (*Elle le considere, lui fait faire des mines & des grimaces.*) Regardez-moi fixement... bon... Riez un peu... pas tout à fait si fort... Prenez votre air sérieux... là... faites le grave... La gravité vous sied bien, vous riez agréablement, & votre air sérieux m'enchanté. vous estes en estat presentement de vous produire dans les ruelles. *Allez, partez, courez, volez où l'amour vous appelle...* que de conquestes vous allez faire : vous estes fort seur de plaire par tout où vous paroîtrez. (*Elle touche sur son visage.*) Attendez un moment, que j'adoucisse un peu cet endroit, qui ne paroît pas assez naturel. Voilà qui va bien.

OCTAVIO *faisant des mines, se donne des airs, fait mille postures & grimaces.*

H ij

Quelle tygresse pourroit tenir à prelent contre tant de charmes. Le bon air, la taille fine ; la contenance, le maintien & le geste libres, aisez & naturels.

ARLEQUIN *l'interrompt par des éclats de rire.*

Ah, ah, ah, a a a a ; hi, hi, hi, i i i ; ho, ho, ho, qu'il est beau.

OCTAVIO *continuë son discours.*

Relevez d'une belle phisionomie, d'un visage bien pris dans toutes les parties qui le composent, & d'un teint dont le coloris n'a point son pareil ; le tout soutenu d'un esprit sublime, vif & galant.

ANODIN *à Arlequin.*

J'attens après un billet pour l'assemblée.

ARLEQUIN.

Cela est trop juste ; en voici un pour vous, mais Mademoiselle n'en aura pas pour lui apprendre à estre plus sage une autrefois. Ha, ha, a a a. Je ne puis cependant m'empêcher de rire, lorsque je regarde le minois d'Octavio. Je croi que le mien n'est pas moins risible. Hin, qu'en dites-vous ? Hin, hin ; hi, i i i... là riez donc de ma figure, comme je me divertis de la vostre.

OCTAVIO *gardant son air grave.*

Je ne m'apperçois pas que vous ayez autant de sujet de rire en me voyant, que j'en pourrois avoir en vous regardant. Cette grande blancheur paroît à la vérité un peu rude, mais c'est parce que vous avez le teint fort bazané.

ARLEQUIN *ne peut s'empêcher de rire.*

Vous estes joli, hi, hi, hi, i i i i. La couleur dont la friponne a froté ma jouë, est le fard des Neigres.

COLOMBINE.

Vous m'accusez à tort, demandez à ces Messieurs si je vous ai noirci.

OCTAVIO.

Arlequin, vous n'estes pas sage; vôtre jouë que Mademoiselle a frotée de son huile de talc, est plus blanche que l'albâtre.

ARLEQUIN.

Et là vôtre est comme la neige. Le beau mignon, hon, hon, hon, on on on, qu'il est genti, hi, i i i.

*Octavio tire un petit miroir de sa poche
Colombine s'enfuit, Cintio la suit.*

H iij

Scene XI.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO *présente un miroir
à Arlequin.*

CONSULTEZ cette fidelle empreinte de ceux qui recherchent leur ressemblance, vous verrez laquelle de nos figures est la plus risible.

ARLEQUIN *se regarde au miroir.*

C'est par ma foi la vostre. Il y a de la difference entre nous, comme du jour à la nuit, hi, hi, i i i; comme du blanc au noir. *(Il rend le miroir à Octavio.)*

OCTAVIO *se regardant au miroir avec
un air de confiance, pa-
roist fort surpris.*

Ha, ciel ! faites-moi justice d'une telle fourberie ; où est la coquine ? ah la petite friponne ; elle s'est sauvée. Avoir eu le front & l'audace de se jouer à un homme comme moi. Non assurément, je ne le souffrirai pas impunément ; & pour en tirer vengeance, je me servirai de l'ancre la plus noire, contre tout son sexe.

(Il chante l'Air qui suit.)

A I R.

Les ris, les jeux & les caresses,
N'ont que des appas séducteurs ;
Pour un cœur qui vit sans tendresse :
Mais pour celui que l'amour blesse,
Ils ont mille & mille douceurs.
Les ris, les jeux & les caresses,
N'ont que des appas séducteurs.

Je suis cependant contraint d'avouer,
que cette scélérate a finement joué son
personnage, pour m'avoir fait donner
dans un piège, dont j'avois toujours si
bien scû me garentir ; mais qui eût pû
s'imaginer, qu'une jeune femme eût eu
assez d'industrie & d'adresse pour faire
réussir une entreprise que les Sophistes
les plus subtils avoient tenté vainement ?

(Il se retire.)

Scene XII.

LE DOCTEUR, PASCARIEL,
ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

Arlechino, allegro, allegro, allegro-
mento. Tout va bien.

PASCARIEL.

Bonjour Seigneur Docteur.

LES OUFFLEURS
LE DOCTEUR.

Bondi Signor.

PASCARIEL.

Sçavez-vous que je prétens estre admis
à l'Academie des Esprits scientifiques.

LE DOCTEUR.

Ci vedremmo.

PASCARIEL.

Comment donc , je le prétens pourtant

LE DOCTEUR.

O ô che fanfaronno.

ARLEQUIN.

Peut-être y serez-vous reçu. Et c'est
à nous à vous examiner. Il faut sçavoir
premierement , qui vous estes & ce que
vous sçavez faire.

PASCARIEL.

Qui je suis ? ha, ha, ha, a a ; demandez
au Docteur ?

LE DOCTEUR.

Non ti cognosco.

ARLEQUIN.

Mon ami , tu n'est qu'un fanfaron.

PASCARIEL.

Je ne suis point fanfaron ; je suis ce fa-
meux & renommé Pascariel , Ingenieur ,
Operateur & Machiniste. C'est moi qui
ai entrepris de faire passer la riviere de

COMEDIE.

93

Seine sur la bute Montmartre. De plus, j'y ai fait construire un reservoir, où l'on pourra pêcher pendant le tems de l'hiver le plus rude, par le moyen d'un vaste fourneau que j'ai fait ajuster dans les carrieres de cette montagne, où je prétens faire un feu qui entretienne toujours l'eau dans une chaleur convenable au poisson. C'est encore moi qui me suis imaginé l'invention de construire des vaisseaux qui vont contre vent & marée, qui forcent les orages, & bravent la tempête.

ARLEQUIN.

N'est-ce point vous qui avez fait serinquer de l'eau sur le Pont au Change ; qui faites passer l'Isle Notre-Dame par dessous la Seine, & qui fabriquez des bateaux qui remontent le Rhône tous chargez de sel ?

PASCARIEL.

C'est moi-même.

LE DOCTEUR.

E bellissimo ; ma per questo , non hâi la capacità bastante , per intrare nel corpo nostro chimico.

ARLEQUIN.

Cela veut dire que vous n'en sçavez

pas encor assez pour estre admis en nôtre assemblée.

PASCARIEL.

Je sçai encore l'art de fondre les pierres, de composer le marbre, reduire les cailloux en cristaux ; je sçai de plus la composition des Perles Orientales ; je sçai faire des Diamans, Emeraudes, Rubis, Saphirs, Topases, Turquoises, Pierres minerales, Pierres infernales & caustiques ; Pierres de Tailles, grés, moilons & autres.

ARLEQUIN.

Tout cela n'est que bagatelles *bagatellissime*. Mais un grand homme comme vous n'auroit il jamais travaillé sur les Métaux ?

PASCARIEL.

J'ai le plus beau secret qui ait jamais parû touchant cette science. Je sçai convertir en un clin d'œil une bourse pleine de jettons de cuivre en de tres-beaux Louïs d'or.

LE DOCTEUR.

Ah brave Cavalier ; *animò figliolo*.

ARLEQUIN.

Ce petit secret me plaist lui seul plus que tous les autres enseuble.

COMEDIE.
LE DOCTEUR.

95

*A revederci signor ; Ecco uno buletino
per intrare à l'assemblée.*

Scene XIII.

CINTIO, COLOMBINE, ARLEQUIN
LE DOCTEUR.

CINTIO *montrant le Docteur à
Colombine.*

AH le voilà, Monsieur (*au Docteur*)
Voici, Docteur, un bon vieillard qui
demande à vous parler.

LE DOCTEUR.

Ha, ha, ha... *è un Nano.* Ha.. ha.. qu'il
est *piccolo.*

COLOMBINE *habillée en vieillard.*

Monseigneur le Docteur, Monseigneur
Cintio , & tous les deux Messeigneurs,
excusez, je vous supplie, si mon âge trop
avancé ne me permet pas de me prosterner
comme je dois , aux pieds de vos
Seigneuries , car l'on ne doit point vous
approcher, qu'avec un profond respect,
ni vous regarder , qu'avec une admiration
extatique ; vous qui avez le grand
Oeuvre en votre puissance. *Hominum
divinumque potestas.*

LES SOUFFLEURS
LE DOCTEUR.

Si copre vo-Signeuria.

ARLEQUIN.

Bon homme mettez vostre chapeau ,
mon maistre vous l'ordonne.

CINTIO.

Couvrez-vous, Monsieur, s'il vous
plaist. COLOMBINE.

Permettez-moi , Messieurs , de
vous dire, que pendant le printemps de
mon âge , dans ce temps heureux au-
quel la subtilité , la vivacité & la pe-
netration de mon esprit ; l'agilité, la
force & la disposition de mon corps é-
toient en vigueur , je me sentoie meu
d'une louable curiosité de travailler à la
Chimie, & d'aprofondir les mystères de
cette science. Je trouvai même plusieurs
beaux secrets, comme de rendre le verre
doux, A. *Extensible*, B. & *malleable*, C.
de fixer le Mercure, D. *faire un décape-*
ment de Venus E. *de rétrécir la Lune*, &

A. *C'est à dire, propre à pouvoir estre étendu,*

B. & *à souffrir le marteau.*

C. *Congeler le visif argent, le mettre en une*
masse solide.

D. *Blanchir le Cuivre en dedans & par dehors.*

E. *Augmenter le poid de l'argent & lui*
donner la consistance de l'Or.

plusieurs

plusieurs autres de cette nature, ce qui m'excita à m'occuper long-temps à la recherche de la Pierre Philosophale; mais ce fut sans aucun heureux succès; c'étoit à vous autres Messieurs qu'étoit réservé ce grand secret tant recherché de plusieurs, & connu de si peu de personnes *Pauci quos æquus amavit interpret.*

ARLEQUIN *chante ces paroles de la chanson, un Boulanger de Gonesse.*

*Ce n'est pas pour vous, que le four chauffe.
Ce n'est pas pour vous, qu'on cuit tchek, nom*

Hô, hô, tableu, la Pierre Philosophale est plus difficile à trouver qu'une Pierre à fusil.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous impertinent, laissez parler Monsieur.

COLOMBINE *poursuit.*

Je discontinuai ces exercices pour m'adonner à la découverte de la poudre de sympathie; en quoi le succès surpassa bien-tôt mon attente: par le moyen de cette poudre admirable, je fis des prodiges inouis, comme d'associer le Coq avec le Lion, d'accorder le Chat avec le

98 LES SOUFFLEURS.

Souris, de donner au Renard, la garde des Poules, & d'appriivoiser enfin la galanterie des femmes les plus coquettes, avec la severité des maris les moins commodes: Ce secret suivoit les Aphorismes d'Hypocrate, selon lesquels, *contraria contrariis curantur*: aussi ne manqua-t'il pas d'avoir l'approbation de tous Messieurs de la Faculté.

CINTIO.

Je fais une reflexion, Monsieur, si les malades sont guéris par leurs contraires; pourquoi donc le bon mari ne peut-il corriger une méchante femme sans le secours de vostre poudre de sympathie?

COLOMBINE.

Monsieur en voici la raison. Il faudroit que la bonté du mari fut plus efficace que la malice d'une femme, & c'est ce qui se rencontre rarement.

CINTIO.

Ah je vous entend!

COLOMBINE.

Des premices si heureux me donnans lieu d'esperer de faire tous les jours de nouvelles découvertes dans la Medecine, je M'hypocratisai volontiers, & me consacrai sans reserve à Gallien. Mes peines

né furent point infructueuses, ni mon labeur sterile. Après plusieurs expériences, faites sur ceux qui n'avoient pas les moyens de payer des remèdes expérimentez ; je trouvai une recette infail-
 lible contre les accidens que cause le souvenir forcé d'un plaisir volontaire. *Veneris monumenta nefanda.* Je me mis donc à traiter ceux qui avoient lieu de se repentir de s'estre laissé prendre aux apas séducteurs de ces beautés trop liberales, & sans me faire placarder, comme font la plupart de nos illustres. Je devins bientôt le refuge de tous les jeunes gens, à qui Venus avoit donné quelque coup de Jarnac. *Quos datus amor crudeli tabe perdidit.*

ARLEQUIN.

A quoi bon tant de figures pour exprimer une maladie qui n'est que trop commune.

COLOMBINE.

Me voyant fort avancé en âge, je crus qu'il estoit à propos de songer à mon établissement, après avoir donné mes premières années au public : de sorte que je m'appliquai uniquement à la recherche de l'or potable. Je fus encore assez heu-

Scene XIV.

POLICHINEL, LE DOCTEUR,
CINTIO, ARLEQUIN.

POLICHINEL.

Serviteur *al Signor Dottor*; serviteur *al Signor Cintio*; serviteur *a Arlechino*; serviteur *a tutta la compagnia*. N'est-ce pas ici que se tient l'assemblée des beaux Esprits : je viens pour m'y incorporer.

CINTIO.

Vous en voyez les Chefs, devant lesquels vous devez subir l'examen. Qui estes-vous, & quels sont vos secrets, pour prétendre à la qualité de Philosophe ?

POLICHINEL.

Qui je suis, hō, la belle demande, ho, ho, je suis le véritable Polichinel de Rome, premier Moteur, grand Administrateur des Marionnettes, & Directeur des Machines qui les accompagnent. Je suis Astrologue fameux, habile Mathématicien, Ingénieur, Sorcier & Magicien. Voilà qui je suis. Je sçai faire parler & agir des corps inanimés. Je sçai composer des Almanacs, faire des Talismans, mettre en évidence les trésors cachés,

conjurant les esprits, & me rendre invincible.

CINTIO.

Toutes les sciences dont vous nous entretenez ne sont point à notre usage. Nous cherchons des Philosophes qui en sachent plus que des Sorciers, c'est à dire des Chymistes.

POLICHINEL.

Et qui vous diroit que je n'ignore de rien.

ARLEQUIN.

Je ne le croirois pas. Sçavez-vous ce que c'est que Pierre philosophale, Poudre de projection, Medecine universelle, & grand Elixir? Avez vous arrouvé la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & le point fixe?

POLICHINEL.

Je sçai tout cela sur le bout du doigt. Premièrement, la Pierre philosophale, n'est autre chose que la Pierre d'aiman; & la preuve de cela, est que pas un des Philosophes n'a osé d'en traiter. La Poudre de projection est le sable que l'on projette sur le papier pour seicher l'écriture. La Medecine universelle est l'air que chacun respire, parce que l'on ne

peut s'en priver, sans perdre à l'instant la vie. Du reste, je suis bien sûr que le grand Elixir est le bon vin ; la quadrature du cercle une serviette pliée à l'ordinaire, en quatre, sur une assiette. Le Mouvement perpétuel la machoire de celui qui se sert de la serviette, & que le Point fixe est la table.

LE DOCTEUR.

Cela est quelque chose, mais il en faut bien sçavoir d'autres *per intrare nel corpo Chimico . Bisogna sapere fare l'oro, ou pour le moins de l'argento. Ma non mi piace una brutta figura come è la vostra. Va via.*

POLICHINEL.

Petites cervelles, je vous apprendrai que l'on ne se raille pas impunément d'un homme de mon caractère. Il faut pour vous faire connoître ce que je sçai faire, que je vous reduise en cendre.

(Il agite une fusée ; une pluie de feu tombe aussi-tôt , Arlequin & le Docteur prennent la fuite avec beaucoup d'épouvante.

Fin du second Acte.



L E S
SOUFFLEURS,
COMEDIE.

A C T E III.

Le Théâtre représente une grande Salle pleine de Vaisseaux & d'Instrumens chimiques. Grand nombre de Chimistes sont dans cette sale, le Docteur & Cintio étans à leur teste assis dans des fauteuils aux deux costez d'un grand fourneau, d'où ils pretendent tirer incessamment la Pierre Philosophale.

Scene I.

LE DOCTEUR, CINTIO, ARLE-
QUIN, COLINMATRAS.

Arlequin paroist dans un Fourneau dont il tians la chappe sur laquelle il bat avec des pinsettes une maniere de ban & fait la publication qui suit.



E Par Messieurs les très-hauts , très-Puissans , très-Sages & très-Sçavans Philosophes, Chimistes le Docteur & Cintio , seuls paisibles possesseurs de la Pierre Philosophale.

On fait à sçavoir à tous Chimistes de quelque qualité & condition qu'ils soient, qu'ils ayent à dire hautement, & à declarer s'ils ne reconnoissent point de Choux-Fleur dans cette assemblée.

LE DOCTEUR,

Ha la Pecore, l'Asino , ce sont des Souffleurs & non pas des Choux fleur.

COLIN MATRAS *continuë.*

Sophistes, Charlatans, ou faux Monnoyeurs , afin qu'on les extermine , ou qu'on les chasse tous, sans en excepter aucun; comme brebis galeuses, qui sont capables d'infecter le Troupeau des véritables Philosophes. On fait encor à sçavoir que pour éviter les contestations qui pourroient survenir au sujet des places ; chacun, sans tirer à consequence , pourra s'asseoir, parler, & même faire les expériences de ses secrets, selon que l'âge & l'ancienneté lui donnera plus de poids &

d'autorité : car tel est le plaisir de très-Hauts, très-Puissans, très-Sages, & très-Sçavans Philosophes le Docteur & Cintio, les seuls Chefs & Directeurs de cette Illustre Assemblée.

Chacun prend place sur des chaises disposées en cercle, à l'entour d'un grand fourneau : Il s'élève quelques petits différens qui s'appaisent aussi-tôt. Il n'y a que Colombine déguisée en vieillard qui ne peut s'accorder avec Anodin.

Scene II.

COLOMBINE *deguisée en Vieillard*
comme elle a déjà parû, parle à l'assemblée.

JE ne croi pas, Messieurs les Chimistes mes très-chers confreres, qu'il y ait aucun d'entre vous qui prétende aujourd'hui me disputer le rang, & les prérogatives que l'âge me donne de parler le premier. J'ai vingt-cinq Lustres A. bien accomplis ; & si l'on me soupçonne de ne point dire la verité, parce qu'il ne paroist pas ordinairement tant de vigueur dans une personne de mon âge: Je vous apprend que je possède

A. *Vn Lustre est cinq années.*

le véritable *Or Portable*, dont vous reconnoîtrez les propriétés en me regardant. (*elle saute, & fait quelques pas de danse.*) qu'un homme de cent vingt-cinq ans en fasse autant.

Scene III.

ANODIN, COLOMBINE.

ANODIN *se leve de sa place, saute & danse sur le théâtre avec plus de disposition que Colombine.*

HE bien, bon homme, hé bien qu'en dites-vous ? Vive, vive la vieillesse : je souhaiterois que vous en puissiez faire autant dans cent cinq années d'ici. Tel que vous me voyez, j'ai deux cens trente années passées & accomplies.

COLOMBINE.

Cet homme est fol apparemment.

ANODIN *fait le fier & se donne des airs.*

Me devez-vous le pas, l'honneur & la préférence comme à votre ancien ? vous êtes encore un beau jeune homme pour vouloir

vouloir entrer en paralelle d'âge avec moi.

COLOMBINE.

Vous estes un extravagant, mon ami ;
sçavez-vous à qui vous parlez ?

ANODIN,

Je parle à un petit homme qui meriteroit d'être châtié, pour avoir la témérité de me disputer le pas.

COLOMBINE.

Voilà un grand impertinent, Messieurs, souffrirez vous impunément de telles extravagances. Cet homme n'est point un Philosophe assurément ; il le faut chasser de la Compagnie.

ANODIN.

Faisez-vous morveux ; je suis le premier & le plus ancien Philosophe qui soit à présent sur terre. Je suis né le quinzième Avril 1463. (*Il tient en main quantité de grands parchemins.*) Voici des Baptistaires, des Contrâcts & des Transâctions qui font foi de ce que j'avance. Voici mon premier Contrâct de mariage, en date du 19. Octobre 1484. J'étois pour lors âgé de 21. an. Voilà encore. . .

COLOMBINE.

Vous estes un fourbe, Monsieur, sauf

le véritable *Or Potable*, dont vous reconnoîtrez les propriétés en me regardant. (*elle saute, & fait quelques pas de danse.*) qu'un homme de cent vingt-cinq ans en fasse autant.

Scene III.

ANODIN, COLOMBINE.

ANODIN *se leve de sa place, saute & danse sur le théâtre avec plus de disposition que Colombine.*

HE bien, bon homme. hé bien qu'en dites-vous ? Vive, vive la vieille : je souhaiterois que vous en puissiez faire autant dans cent cinq années d'ici. Tel que vous me voyez, j'ai deux cens trente années passées & accomplies.

COLOMBINE.

Cet homme est fol apparemment.

ANODIN *fait le fers & se donne des airs.*

Me devez-vous le pas, l'honneur & la préférence comme à votre ancien ? vous êtes encore un beau-jeune homme pour vouloir

COMEDIE.

mi

pour avoir déterré des cadavres, sur lesquels vous vous instruisiez dans l'anatomie.

ANODIN.

C'est moi même, & c'est ce qui m'a fait connoître dans le monde.

COLOMBINE.

Allez, allez chercher des personnes plus crédules que moi pour leur conter vos rêveries. Vous ne me persuaderez jamais que vous ayez le pouvoir de rappelet les ames dans les corps d'où elles sont une fois sorties.

*Facilis descensus averni,
Sed revocare gradum, superasque Evadere
ad auras :*

Hoc opus, hic labor est. Virg.

Vous empêcheriez plutôt une femme de parler, un Abbé de cajoler, un homme de Cour de se ruiner, un Gentilhomme de se vanter, un Procureur de voler, un Medecin de tuer, un Marchand de hâbler, un Artisan de s'enivrer, & le Mann de battre sa femme. *Et citius fluetus poteris siccare marinos*, que de ressusciter un homme qui seroit vraiment mort, ou même de rassembler un vieillard à peu près de mon âge; & lorsque je vous verrai

171 LES SOUFFLEURS
faire de tels prodiges. *Unda dabit flammas, & dabit ignis aquas.*

ANODIN.

Je ne vois pas un sujet plus digne d'une telle faveur. Et je serai ravi de rétablir dans sa première jeunesse, un vieillard aussi sçavant que vous. (*Il lui montre une petite fiole.*) Voici la liqueur qui doit vous rajeunir : elle est très simple, il n'entre en sa composition que deux dragmes de quint'essence d'immortelle, infusées dans une once d'eau de la fontaine de Jouvence. Je vas en goûter, afin que vous ne fassiez aucune difficulté d'en prendre.

COLOMBINE.

Donnez ; vous méritez bien que toute la Compagnie vous reconnoisse pour un Charlatan. (*Elle boit ce qu'il y a dans la fiole.*) Ce n'est pas à moi à qui vous pourriez impunément en faire accroire.

Colombine se sent fortifiée d'une vigueur toute nouvelle ; elle s'éprend, elle baille, se redresse, & paroît déjà plus grande.

COLOMBINE.

Je me sent une vigueur surprenante & toute extraordinaire. O Dieux, seroit-il bien possible que je pûsse rajeunir. (*A*

Anodin) Monsieur, est-il permis de me frotter où il me démange ?

ANODIN.

Vous le pouvez, & vous faciliterez d'autant plus l'effet du secret ; car cette démangeaison est causée par la nature, à laquelle l'on ne doit point refuser les petits secours qu'elle appelle dans ses nécessitez.

COLOMBINE *s'arrache la barbe en se frottant le menton ; ses cheveux blancs tombent d'eux-mêmes en se gratant la tête.*

Je ne suis plus moi-même ; je me sent toute autre. Je ne puis comprendre un changement si subit ; je crains quelque illusion, un sort, quelque enchantement, quelque charme. Si c'est un effet de la Magie, je souhaite, de bon cœur, qu'il puisse ainsi long-tems me séduire.

ANODIN *lui donne un miroir de poche.*

Tenez, jeune homme, consultez ce miroir ; considérez-vous, voyez où vous êtes, & cherchez-vous en vous-même.

COLOMBINE.

Ah ! quelle aventure ; ah ! quel prodige, & quelle métamorphose : mais je m'égare. Ai-je perdu l'esprit ? je suis

dans l'erreur? Je croyois tenir un miroir,
& c'est le portrait du jeune Adonis, ou
celui du beau Ganimede. Ah! Monsieur,
vous ne devriez pas devant une Compagnie
aussi venerable, me tourner en ridicule,
& abuser ainsi de la foiblesse d'un
homme de mon âge.

*Il s'élève un murmure dans l'assemblée.
Les Philosophes se levent, & se partagent
en deux files, Arlequin & le Docteur
estant à la tête de chacune, Ils passent
entre Anodin & Colombine, & chantent
les paroles qui suivent.*

LE DOCTEUR & CINTIO ensemble.

A I R.

*Que la Chimie est admirable.
Dans ses effets prodigieux,
Elle nous rend sçaux aux Dieux,
Par l'Elixir & l'Or potable.*

CHOEUR.

*Que l'Art chimique est admirable,
Que son pouvoir est merveilleux.*

COLOMBINE.

La vilesse qui nous accable,

ANODIN.

Reduit la Parque infernale,

LE DOCTEUR & CINTIO *ensemble.*

*Sentent l'effet miraculeux
De notre Pierre incomparable.*

LE CHOEUR *recommence.*

*Que la Chimie est admirable,
Dans, &c.*

*Chacun s'en retourne en suite en sa place.
Pascariel reste seul depuis du milieu
du Théâtre.*

Scene IV.

PASCARIEL *Charlatan.*

LEs experiences qui viennent d'être
faites à vos yeux, Messieurs, ne doi-
vent aucunement étonner des Chimistes
aussi habiles que vous êtes. Ne devriez-
vous pas operer tous les jours de plus
grandes merveilles. Je vas faire des cho-
ses qui surpasseront de beaucoup tout ce
que vous pouvez avoir lu, vu & entendu.
Je n'abuserai point de vos patiences, en
vous faisant le détail des Remedes que je
possede; il suffit de vous dire que je suis
ce fameux Pascariel si renommé, pour

estre un Operateur tres-subtil ; un grand Empirique , Artiste fameux , & l'un des plus habiles Philosophes ^a hermetiques , qui ayent paru depuis Pytagore. Je ne vous dirai point que je suis le seul qui puisse guérir radicalement la goutte , & en apaiser la douleur sur l'heure même ; que j'ai des Remedes specifiques pour les aveugles , pour les polmoniques , & pour les ladres ; qu'il n'est personne qui entende mieux què moi à guérir le mal des dents , les blanchir , limer & nettoyer ; raffermir celles qui sont chancelantes , & en remettre d'artificielles ; que je suis aussi le premier homme du monde ; pour tirer les corps des pieds sans mal ni douleur. Il n'est pas necessaire que je me publie moi-même ; ma reputation est à present à un tel point , que celle ^b d'Esculape n'a jamais esté plus grande ; mais ce que je me suis reservé de ne decouvrir qu'à vous seuls : c'est le tour de Maître , dont je prétens vous donner le regal , Messieurs mes tres-cheres Confreres : je vas vous faire part du plus beau secret qui ait

a Hermès a esté le premier Philosophe qui a traité de la Chimie.

b Esculape , Dieu de la Médecine.

COMEDIE. 117

jamais paru dans ^a la Métallique. Que l'on ni'apporte presentement une assiette d'argent, je vas la changer en or tres-pur; & cela se fera en votre presence. N'y a-t'il point ici quelque assiette d'argent?

Scene V.

CINTIO, COLINMATRAS,
PASCARIEL.

CINTIO.

NOn, Monsieur, nous autres Philosophes, méprisons la vaisselle d'argent, comme une superfluité qui ne sert qu'à nourrir le luxe & fomenter l'ostentation. Hola, Colin, hô, Colinmatras, Colinmatras, hola donc.

COLINMATRAS.

Plaist-il, Monsieur, que souhaitez-vous de moi?

CINTIO.

Allez-vous en chez un Orfèvre, dites-lui qu'il apporte une assiette d'argent pour Monsieur.

a La science de connoître les métaux, d'en tirer des Remedes, & de les employer à differens usages.

• LESSOUFFLEURS,
COLINMATRAS.

Et de l'argent pour la payer.

CINTIO.

Va vite Maraut , de quoi te mets-tu en peine ?

PASCARIEL.

L'on payera les peines de celui qui l'aportera ; prenez garde seulement qu'elle soit bien forte : celle qui aura le plus de poid sera toujours la meilleure.

COLINMATRAS.

Il y a long tems que j'attendois une pareille occasion pour aller voir ma chère Isabelle. (*Il part aussi tôt.*)

Scene VI.

PASCARIEL à l'Assemblée.

IL faut en attendant l'Orfèvre ; que je vous donne le divertissement d'un secret curieux. Vous voyez cette bourse pleine de jettons de cuivre ; je vas les changer tous en de veritables écus d'or, par le moyen d'une poudre qui teint, pénètre & fixe le Métal sans le dissoudre ; rien n'est plus commode , sur tout pour les voyageurs (*Il fouille dans sa gibeciere*) Prenez bien garde, Messieurs, je prends

COMEDIE.

119

de ma poudre, je la projette subtilement sur ces jettons ; je mets cette bourse sous mon aisselle, pendant un moment, afin qu'une chaleur douce & naturelle, lui facilite la pénétration dans le métal ; puis contez , pesez & examinez ces pieces , vous les trouverez tous d'un or tres-pur , ayans la marque, le volume & le poid des écus d'or.

Tous les Philosophes se levent & chantent pour lui applaudir.

A I R.

*Que la Chimie est admirable
Dans ses effets, &c. comme ci-devant.*

PASCARIEL.

La pauvreté si méprisable.

Ils sont interrompus par quelqu'un qui frappe à la porte , chacun paroist fort éffrayé. Il se fait un profond silence.

ARLEQUIN.

Qui va là, qui est-ce, qui demandez-vous ?

Scene VII.

ARLEQUIN, PASCARIEL, VN
GARÇON ORFEVRE.

LE GARÇON ORFEVRE.

Monsieur Cintio est-il là ?

ARLEQUIN.

Oùï, ou non, c'est selon, què lui vou-
lèz vous ?

L'ORFEVRE.

Je lui apporte une assiette d'argent.

ARLEQUIN *ouvre la porte
lui même.*

Entrez.....c'est à Monsieur à qui vous
avez affaire.

PASCARIEL *prend l'assiette avec
précipitation.*

Donnez moi cette assiette.....Elle est
bien legere.

L'ORFEVRE.

Il faut de l'argent, Monsieur, elle peze.

PASCARIEL *l'interrompt.*

Tout beau mon ami, attendez un mo-
ment, vous allez voir changer cette as-
siette en or. Cela vous surprendra, mais
je sçai bien faire d'autres tours, regardez-
moi seulement. Il

*Il allume du feu dans un Fourneau ,
met son assiette parmy les charbons ardens ,
puis il jette dessus d'une poudre qu'il prend
dans sa gibeciere ; il retire ensuite son
assiette , il la frotte , & la transmutation
paroist tout visiblement. Les Chimistes l'en-
toureent & lui applaudissent en chantans.*

LE DOCTEUR & CINTIO ensembles.

A I R.

Que la Chimie est admirable
Dans ses effets prodigieux ,
Elle nous rend égaux aux Dieux
Par l'elixir & l'or notable.

LE CHOEUR.

*Que l'Art Chimique est admirable ,
Que son pouvoir est merveilleux.*

PASCARIEL.

La pauvreté si méprisable.

ANODIN.

L'infirmité la moins curable.

COLOMBINE.

La vieillesse qui nous accable.

ANODIN.

Même la Parque inexorable.

LE CHOEUR.

*Sentent l'effet miraculeux ,
De nôtre Pierre incomparable.*

LE CHOEUR recommence.

Que la Chimie , &c.

L

Scene VIII.

LE DOCTEUR, UN CHEVALIER
DE LA ROSECROIX.

LE DOCTEUR.

C*Hi è questo Cavaliere con così grande
Pennachia , è una spada spadissima?
hola , Monsieur , chi ha fatto intrare vo-
stra Signoria?*

LE CHEVALIER.

Qui je suis , moi : Moi , qui je suis , ha ,
ha. Hé , mon ami , vous êtes un Philoso-
phe , vous ? & vous ignorez qui sont ceux
qui passent par le trou d'une serrure ? Ap-
prenez donc aujourd'hui que les Cheva-
liers de la Rosecroix sont les seuls sur ter-
re , qui puissent en un instant se transpor-
ter d'un Pôle à l'autre , pénétrer les mu-
railles les plus épaisses , & passer tout au
travers sans les abattre. Sçachez que nous
avons commerce avec les Peuples éleman-
taires, qui sont A. les Gnômes, B. les Syl-
phes , C. les Salamandres, D. & les Nym-
phes. Si vous doutez de ma suffisance ,
comme vous n'êtes ici assemblez que

A. Esprits terrestres. B. Aériens. C. Ignés.
D. & Aquatiques.

pour la transmutation des métaux simplement, je vas transmuier en vôtre présence A. le Mars en Sbleil, & d'un morceau de fer le plus rouillé, je prétends en faire de l'or le plus pur. Que l'on m'apporte quelques marmites, poëlons, chaudrons, lichefrites, broches, grils, ou quelques autres utensiles.

CINTIO appelle à haute voix.

Colin, Colin, Colinmatras.... holà Coquin... Colinmatras... Coquinmatras... *Non è in casa*, il est allé au Cabaret, le maraut: ah l'yvrogne!

LE DOCTEUR:

Arlequin, donnez à Monsieur ce qu'il souhaite, il ne manque pas ici de ferrailles. ARLEQUIN.

Voici une vieille Cuilliere à pot.

LE CHEVALIER.

Cela suffit pour vous faire l'épreuve de mon secret, (*Il montre une fiole*) voilà une liqueur dans laquelle je n'ai qu'à tremper cette Cuilliere, puis je la frotterai pour en ôter les terrestreïtes superflus, & vous la verrez convertie en or tres-pur, à mettre à toutes épreuves.

A. *Le Mars & le Soleil, en terme de Chimie sont le fer & l'or.*

(On frappe à la porte plusieurs fois ;
l'on redouble les coups.)

ARLEQUIN.

Qui va là ? qui va là ? qui va là ?

*L'on continue de heurter à la' porte
avec plus de force.*

ARLEQUIN.

Qui va là donc ? hola , hola : si je vis
là , hola , canaille , *la mia spada , la mia
spada* , pour régaler ces perturbateurs du
repos des Philosophes , hola qui va là , de
par tous les diables ?

*La porte s'ouvre d'elle-même , le Com-
missaire & son Clerc paroissent , chacun
reste immobile dans l'assemblée , tant ils
sont tous effrayez.*

Scene I X.

LE COMMISSAIRE *Mezzojin*, SON
CLERC *Pierrot*, ARLEQUIN,
LE DOCTEUR.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Cintio est il là ?

ARLEQUIN répond pour
Cintio qui se cache.

Que souhaitez-vous de lui , Monsieur ?

LE COMMISSAIRE.

COMEDIE.

125

Je viens l'avertir qu'on a enlevé la
fille. CINTIO.

Si ce n'est que cela, attendez que nôtre
assemblée soit finie; il étoit bien nécessaire
de nous interrompre pour une bagatelle.

*La presence du Commissaire cause une
rôle épouvante parmi les Souffleurs, qu'ils
courent confusément à la porte pour fuir;
mais l'empressement qu'ils ont de se sauver,
empêche qu'aucun ne puisse sortir; en sorte
que sans savoir ce qu'ils font, ils parcou-
rent la salle, cherchans quelques issues
pour s'échaper, leur démarche & leurs pas
précipitez, suivent le mouvement d'un air
sur lequel ils chantent ces paroles.*

PASCARIEL.

Voici le Commissaire.

Sauvons-nous, sauvons-nous, sauvons-nous,
sauvons-nous.

ANODIN.

Voici le Commissaire.

Sauvons-nous, sauvons-nous, sauvons-nous,
sauvons-nous.

ARLEQUIN.

*La Justice ici n'a que faire;
Si ce n'est pour nous pendre tous.*

LE COEUR.

Voici le Commissaire

Sauvons-nous, sauvons-nous, sauvons-nous, &c.

L. iij.

Scene X.

L'ORFEVRE, PASCARIEL,
OCTAVIO, LE COMMISSAIRE,
SON CLERC.

L'ORFEVRE *courant après Paschariel.*

AU voleur, au voleur, au voleur: mon
assiette, mon assiette: au voleur, au
voleur; ha voleur je te tiens, tu me ren-
dras mon assiette, ou tu la payeras.

PASCARIEL.

Mon ami ne faites point de bruit;
voilà vôtre assiette; & quoique je l'aye
convertie en or, je vous la donne de bon
cœur. L'on ne perd jamais avec les hon-
nestes gens.

*Paschariel & tous les autres se sauvent,
excepté Octavio.*

L'ORFEVRE *au Commissaire.*

Justice, Monsieur, Monsieur faites-
moi justice. Ces frippons se sauvent avec
une assiette d'argent qu'ils m'emportent,
je vous en demande justice.

LE COMMISSAIRE.

Vous laissez échaper le voleur, où
voulez-vous à présent que je le repren-
ne, (*il visite & regarde par tout*) voici

Bien des Fourneaux à vent , des Creusets , des Lingotieres, des Sables , des Chassis , & des Moules , il y avoit sans doute ici quelques faux Monnoyeurs : cependant je suis ami du Docteur , & serviteur à M. Cintio , je ne prétends leur faire aucune affaire : voici encore une bourse à deux costez remplie de Jettons marquez au coin des écus d'or. Qu'est-ce que ceci , de quel métal est cette affiette ?

L'ORFEVRE.

C'est de la Rosette mêlée avec du Zin & de la Litarge d'or ; je suis Orfèvre de ma vacation. Je connois les falsifications de ces Souffleurs ; mais, Monsieur , ils m'ont volé.

LE COMMISSAIRE *continuë.*

A quoi bon tant de Fourneaux , & d'Instrumens à faire de la Monnoye , des Coupelles , & tous ces Creusets ?

L'ORFEVRE.

Monsieur, Mr, ces Fripons m'ont volé ; ils se sont fait apporter ici une affiette d'argent , & après avoir fait accroire qu'ils alloient la convertir en or , ils ont mis l'affiette que vous voyez dans un Fourneau ardent ; le feu ayant consommé quelques feuilles d'argent qui la cou-

L iij

128 LES SOUFFLEURS ;
vroient , ils ont dit que c'étoit mon affiette d'argent , qui étoit convertie en or ; vous êtes arrivé , l'épouvante les a pris , ils se sont tous sauvez , à la réserve de Monsieur que voilà , qui me payera mon affiette. Je vous demande cette justice , Monsieur , autrement je lui : . .

LE COMMISSAIRE.

Tout beau , mon ami , ayez un peu de patience , l'on vous satisfera.

OCTAVIO.

Laissons cela je vous prie , songeons à recouvrer la fille de Cintio , tâchons de la retirer au plutôt des mains de son ravisseur.

L'ORFEVRE *prenant Octavio par le bras.*

Vous songerez parbleu auparavant à payer mon affiette , vous étiez l'un des voleurs , & je vous reconnois bien.

LE COMMISSAIRE.

Je te donne ma parole , mon ami , que ton affiette te sera payée.

L'ORFEVRE.

Cela suffit , Monsieur , la parole d'un Commissaire vaut de l'or.

Scene X I.

LE COMMISSAIRE, SON CLERC,
OCTAVIO.

LE COMMISSAIRE à *Octavio*.

Vous avez tout l'air d'un galant homme, vous prenez l'intérêt à l'enlèvement d'Isabelle. Je vas faire les procédures & les diligences en tel cas requises, pour la recouvrer. *Il lui dit à l'oreille*, donnez-moi quelque argent, crainte que l'on ne vous soupçonne d'être d'intelligence, sinon je vas déclarer tout le mystère.

OCTAVIO.

Je suis fort sensible aux bons offices que vous me rendez, il est juste que je vous en marque ma reconnaissance. Voilà dix pistoles, sortez-moi d'affaire au plutôt. LE COMMISSAIRE.

Il y a plaisir de travailler pour un honnête homme comme vous. Mon Clerc se recommande aussi à votre générosité.

OCTAVIO à *Pierrot*.

Mon ami, voilà une pistole faites votre devoir. Je vas rassûrer Monsieur Cinto.

Scene XII.

LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE.

M On pauvre Pierrot, divertissons-nous à present, chantons pendant que nous avons le tems & l'argent. *Il chante.*

A I R.

L E Mystere est un Ragoust
 Qui fait valoir l'art de plaire,
 Le Mystere est un Ragoust
 Pour les plaisirs les plus doux.

Belle qui sçavez que ch:z vous
 Un amant est fort necessaire,
 Le souffrez-vous à vos genoux
 Sans en faire un petit Mystere?
 Le Mystere, &c.

Souvent pour un fidel époux
 Qui fait plus qu'il ne devoit faire;
 Une Coquette a du dégoût
 Si c'est un homme sans mystere.
 Le Mystere, &c.

Scene XIII.

OCTAVIO, LE COMMISSAIRE;

SON CLERC, LE DOCTEUR,

CINTIO.

OCTAVIO à *Cintio*.

R Assûrez vos esprits, reprenez vos sens, le Commissaire est de vos amis, vous n'avez rien à craindre.

LE COMMISSAIRE à *Cintio*.

Monsieur ce n'étoit pas mon dessein de troubler vôtre assemblée, je venois vous offrir mes services au sujet de Mademoiselle vôtre fille qu'on a enlevée.

CINTIO.

Ah que je suis malheureux, quel désastre affreux ! que je suis à plaindre, j'ai perdu tout ce que j'avois au monde de plus cher : ah ! je n'en reviendrai jamais.

OCTAVIO.

Je plains vôtre sort, Monsieur, & je partage avec vous les fâcheuses atteintes d'une trop juste douleur ; mais suspendons nos larmes pour apporter quelques remèdes au mal qui en a fait naître le cours. Je suis tout prest à monter à cheval pour ce sujet, & Monsieur le Commissaire va faire les diligences.

ARLEQUIN *fait le pleureur*.

Ah, ah, ah, un lacet, un cordon, du ruban, de éguillettes, du fil, une ficelle, une corde, une corde à puits, un cable, (*au Docteur*) étranglons-nous, mon cher

Maître, il n'est que la potence, la fourche & le gibet qui puisse nous consoler d'un tel accident. Ha, ha, ha.

LE DOCTEUR.

Carissimo Furno, figlio mio, chi ti ha fatto tanto male, parlate un pòco, vi prego, répondez-moi un mot: ho, ho, ho.

ARLEQUIN.

Qui peut avoir ainsi mal-traité, excédé, outragé, déchiré, délabré, cassé, rompu, brisé, hé, hé, hé.

LE DOCTEUR *au Commissaire.*

Signor Barigello, fate mi justicia d'una sì grande injuria, ha, ha, ha.

CINTIO *pleurant.*

Mon tres-cher vaisseau, ho, ho, quelle tempeste cruelle vous a contraint de faire ainsi, hi, hi, naufrage dans le port? (*Il ramasse les morceaux*) ne pourroit-on point, hélas! te radouber, & ces débris, is, is, ne seroient-ils plus propres à rien, hen, hein, hin, in?

OCTAVIO *à Cintio.*

Ce n'est plus le tems de penser à ces vaines imaginations qui s'évaporent toutes en fumée, comme vous avez vû ce jourd'hui; & c'est ce qui a donné lieu d'appeller du nom de Souffleurs ceux qui occupent

occupent leurs esprits de ces folles idées.
Le soin de recouvrer une fille unique,
devroit bien bannir de vostre esprit du
moins pour un temps toutes.....

LE DOCTEUR *interrompt Octavio.*

*Haì mè pòuretto furno : chè ti fa di
commune con la Machina di san Malo,
per haver il sorte medesimo?*

ARLEQUIN.

A propos de la Machine de S. Malo;
Vous me faites ressouvenir que j'ai lu
dans Merlin une prédiction de nostre
fourneau. Attendez un peu.... Je croi que
je m'en souviendrai encore. Quand....
qui.... que.... ha j'y suis.

*Quand Guillot , maint battu , feindra
siege Naval ,*

*D' Albyon , doit Issir la Machine in-
fernale.*

*Malouïns , de ce cas s'il vous chand
aucun mal ,*

*Gaudira qui besogne œuvre Philo-
sophale.*

OCTAVIO.

Cela est fort précis M. le Commissaire,
terminons , allons chercher Isabelle , sa
presence doit consoler son Pere & faire
toute ma joye. (*Octavio , le Commissaire
& son Clerc se retirent.*) M

Scene XIV.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *au Docteur.*

M On maître, allons à la guerre, il surviendra quelques coups de Mousquets, pif, paf, quelque volée de Canon pouf ; quelques éclats de Bombes, cla, cla, elas, Carcasses ou Grenades qui nous tireront de l'embarras où nous sommes.

LE DOCTEUR.

Il est vrai, mais où trouverons-nous de quoi nous équiper ?

ARLEQUIN.

Hé morbleu, que ne travaillez-vous pour l'Hôtel de Bourgogne, vous qui avez tant d'esprit, il ne s'y représente pas une piece, vaille, que vaille, qui n'équipe & ne remonte son Auteur ; & je suis sûr qu'une Comedie d'un Docteur, *in Neutroque jure*, comme vous, pourroit fournir à chaque représentation une compagnie de chevaux, des plus complètes.

LE DOCTEUR.

Ha ce n'est plus le temps. Le Phenix ne renaît pas tous les jours. L'on ne fait pas quand on veut un Empereur dans la

Lune , & les Baguettes n'operent pas en tous temps.

ARLEQUIN.

Messieurs les Parisiens n'ont pas cette délicatesse pour les Operas ; il les reçoivent à present par douzaines. La fantaisie me prend d'en faire un. Je sent déjà ma veine qui s'échauffe ; déjà l'enthousiasme me prend ; j'entre en fureur , je jure , je tempeste contre nostre fatal malheur ; j'en gémis quand j'y pense ; je languis , je tombe , je me meurs : hélas , je trépasse ; hola , je suis mort. Une profonde mélancolie me fait encore tristement chanter. (Sur l'air , quand l'Opera que nous vante la Grille.

A I R.

M On cher voisin

Plaignons nostre infortune

Ab Dieu quel chagrin

Le grand Oeuvre estoit sur sa fin ;

Et nous voici sans pain & sans pecune ;

Fuyons des Souffleurs la gueuse Troupe

Evitons la faim le plus grand de nos maux

Vendons le reste de nos fourneaux

Nous nous en passerons mieux que de soupe.

Enfin , tant y a comme ainsi soit qu'aux choses faites il n'y a plus de remedes ;

M ij

136 LES SOUFFLEURS,
reprenons courage. Allons chercher le
Marquis du Courbani ; quoiqu'il soit
mal dans ses affaires , il lui reste encore
dequoi gruger. Il a du bon vin en cave,
du bled dans son grenier , bons poulets
dans sa basse-cour ; nous lui conseille-
rons de tout fricasser , crainte que ses
creanciers n'y trouvent à mordre.

Scene X V.

CINTIO, ISABELLE, MEZETIN.

C I N T I O.

A H fille scélératte, retirez-vous d'ici
fuyez loin de ma présence, & ne m'a-
prochez jamais. Vous voyez ces tristes
débris d'un Eourneau qui contenoit la
Pierre Philosophale : c'est vous qui l'a-
vez mis en l'état où il est ; avez-vous bien
encore assez de front pour paroître de-
vant moi , après une action aussi noire.

I S A B E L L E.

En bonne verité , mon Pere , ce sont
des menteurs qui vous ont dit , que j'ai
fait cela. Marinette vous assurera bien
que depuis que Monsieur [*elle montre Me-
zetin*] m'a fait sortir du logis , je suis
toujours restée chez ma bonne tante.

Comment friponne. C'est cet homme mon valet, ce coquin de Colinmatras, qui vous avoit enlevée ; rentrez tout présentement au logis, je vas donner bon ordre.

Scene XVI.

CINTIO, MEZETIN, OCTAVIO.

MEZETIN.

JE ne suis point vostre valet, Monsieur, je suis encore moins un coquin : Monsieur Octavio est mon maître, & ce n'étoit que pour servir ses amours, que je me mis auprès de vous, sous le nom de Colinmatras.

OCTAVIO à Cintio.

Prenez garde à vous, Monsieur, j'ai vû les informations d'un Commissaire, sur ce que vous avez tenu assemblée de Faux Monnoyeurs. Je vous offre chez moi une retraite, où vous serez en sûreté. Vous sçavez que je soupire depuis long-temps pour Mademoiselle vostre fille ; elle n'est point contraire à mes vœux : souffrez qu'un doux hymen nous unisse, vous aurez un gendre qui prendra soin

138 LES SOUFFLEURS,
de vous conserver, comme son pere.

CINTIO.

Cette affaire merite reflexion ; donnez-moi un quart d'heure pour y penser.

OCTAVIO.

Je vas, pendant ce temps-là, faire un tour jusques à la place des Victoires, pour y voir terminer le different des Dieux.

CINTIO.

Quel est ce differens Monsieur ?

OCTAVIO.

Quoi vous ne le sçavez pas ? Vous êtes dans Paris le seul qui l'ignorez. Vous sçauvez donc, que Mars tout fier des conquestes que le Roi remporte journellement sur ses ennemis, prétend avoir seul le droit de maintenir un regne si glorieux ; comme si la justice & les sciences, la Police & les Arts n'avoient pas aujourd'hui, sous ce Monarque victorieux, autant d'étendue & d'autorité, que dans le temps d'une paix la plus profonde. Je vous laisse ; songez à vos affaires. Vous n'avez point de temps à perdre.

MEZETIN *en partant.*

Si Mars se frotte avec Appollon ; la partie n'est ma foy pas égale. Car j'ai souvent ouï dire, que Mars avoit l'humeur

tout à fait martiale , mais qu'Appollon
n'étoit qu'un vrai Phœbus.

Scene XVII.

CINTIO *seul.*

AH fortune trop cruelle , sort impi-
toyable ! fatale destinée , à quelle ex-
trêmité m'avez-vous reduit , hélas , je
suis ruiné sans ressource ; je n'ay au-
cune retraite , & je ne sçai plus ou
donner de la teste. Il me faut acce-
pter l'offre que cet honneste homme
me fait de son logis. Il ne me deman-
de que ma fille. Ah , plutôt au ciel que
ma tres-chere femme fut encore en vie ,
je la lui donneroie volontiers : s'il me
vouloit fournir les moyens de recom-
mencer le grand Oeuvre que je manque
aujourd'huy.

*Le théâtre change de décoration ; il re-
presente la place des Victoires : Mars y pa-
roist accompagné de la Victoire & des sept
guerriers , Appollon y arrive suivi de Mi-
nerve & des Arts.*

M iiii.

Scene XVIII.

MARS, LA VICTOIRE, DES
GUERRIERS, APPOLLON, MI-
NERVE, LES ARTS.

MARS.

JE suis le Dieu fameux qui préside à la
guerre.

C'est à moi d'avoir soin du Vainqueur
de la Terre ;

Et quiconque sur moi prétendrait
l'emporter.

N'oseroit me le disputer.

APPOLLON.

J'estime ma Minerve autant que ta
Victoire :

O Mars, ainsi que toi j'aspire à cette
gloire ;

Je cederois plutôt l'encens de mes
Autels,

Que l'honneur d'estre utile au premier
des mortels.

*Les Tambours & les Trompettes battent
& sonnent la charge. Mars & Appollon se
préparent au combat. Thémis survient qui
les met d'accord en chantant l'air qui suit.*

Scene XIX.

THE'MIS, MARS, APOLLON, &

leur suite.

THE'MIS.

A I R.

UN Roi, dont le genie égale la valeur,
Sçait j. g. r du Parnasse ainsi que de la
guerre :

Pour lui les faux brillans n'ont que l'éclat
du Verre ;

L'on ne peut le tromper sous aucune couleur.

Apollon comme Mars doit présider à la
gloire,

De rendre ce Héros distingué dans l'histoire.

Puisque l'on voit fleurir la science & les
Arts.

A l'ombre de ses étendarts.

Cet air est suivi d'une symphonie de
flûtes, hautbois & violons. Mars fait vol-
tiger son Drapeau. Apollon danse accom-
pagné de Minerve & de la Victoire ; Les
Guerriers dansent un ballet avec les Arts.
Les Tambours & les Trompettes battent &
sonnent la retraite. La Place des Victoires
disparoît ; & le théâtre représente la déca-
ration précédente.

Scene X X.

OCTAVIO, CINTIO, MARINETTE, MEZETIN, PIERROT.

OCTAVIO.

HE bien, Monsieur, vous avez eu le tems de vous déterminer. Quelles résolutions avez-vous prises ?

CINTIO.

Puisque la Justice, envieuse de mes secrets, entreprend de me chagriner, je veux bien me retirer chez vous, Monsieur, pourvû que je puisse travailler commodement à la Pierre Philosophale.

OCTAVIO.

Vous pourrez disposer de mon bien, de mon crédit, & de ma personne, si vous agréez que j'aye l'honneur d'être votre gendre.

CINTIO.

J'y consens de grand cœur ; mais c'est à condition, que le Docteur & moi, nous rétablirons un fourneau qui réparera le désastre de celui ci.

MARINETTE.

Et qui me payera les gages qui me sont dûës depuis neuf années ?

OCTAVIO.

J'aurai soin de toi, ma pauvre Mari-

COMEDIE.

173

nette , tu m'as rendu des services , qui m'engagent à ne t'oublier jamais. Je te veux donner Mezetin pour époux.

PIERROT.

Et moi , que deviendrai-je ; j'aurai donc battu le buisson pour un autre ?

OCTAVIO.

Je fais Mezetin mon maître d'hôtel ; Marinette sera femme de charge , & toi , Pierrot , je te destine pour la cuisine.

PIERROT.

La friponne est-elle jolie , Monsieur ?

MEZETIN.

Elle est fort agréable ; & tu ne seras pas mal partagé , si tu l'épouse ; quand pour toi , tu la trouveras refroidie , les amours de ton maître seront bien en désordre.

OCTAVIO à *Cintio*.

Allons, Monsieur , allons tout préparer pour notre mariage , & votre départ.

PIERROT.

A la Nopce , à la Nopce. Pour moi , je me soucie fort peu de me marier , pourvu que j'aïlle tous les jours à la Nopce , à la Nopce. Messieurs , à la Nopce , à la Nopce , à la Nopce.

F I N.

Fautes à corriger.

A L'Avis au Lecteur, page 1. ligne 14. lisez le dernier mot, *seoit*, au lieu de *serois*. Page 19. les huit vers de l'Air, *Ab si c'est un delice extreme*, ne sont qu'un couplet. Page 30. ligne 3. lisez *honneur*, au lieu de *honneurs*. Page 34. rayez *Cintio* capital. Cette faute a esté corrigée dans plusieurs exemplaires. Page 37. ligne premiere transposez *Arlequin* capital, après l'Italien *figlio*, &c. Page 40. à l'article d'Isabelle, ligne premiere, retranchez *mon pere*. Page 52. à la dernière ligne, lisez *titre de Chevalier*. Page 82. à l'article d'Anodin, ligne 3. lisez *se doit tenir chez vous*. Page 90. au lieu de *Scene XI.* lisez *Scene XII.* & augmentez d'un nombre toutes les Scenes qui suivent dans le même Acte. Page 104 à l'article du Docteur, retranchez la dernière lettre de la quatrième ligne, *a*. Page 113, lisez *Anodin*, au lieu de *Cintio*, au commencement de la premiere ligne. Cette faute a esté corrigée dans plusieurs exemplaires.

L'on vendra le Recueil des Airs de cette Comedie séparément, chez Nicolas le Clerc, rue S. Jacques, proche S. Ives, à l'Image S. Lambert, chez lequel est aussi imprimé du consentement de l'Auteur la Comedie d'Arlequin Misantrope, qui a esté représentée sur le Theatre des Italiens. Les curieux de Livres nouveaux pourront s'y adresser.

P A R Lettres Parentes du Roy, données à Versailles le 31. Decembre 1693. signé Guigou & scellée. Il est permis à Michel Chilliat de faire imprimer, vendre & débiter par tout le Royaume, la Comedie des Souffleurs, avec les Airs gravez en Taille-douce, pendant huit années. Défenses sont faites de la contrefaire, ni d'en vendre de contrefaite, à peine de trois mille livres d'amende. &c.

Registré sur le Livre de la Communauté des Maîtres Imprimeurs & Libraires de Paris, le 10. Fevrier 1694. Signé, P. AUBOYN, Syndic.

Les Heritiers dudit feu Michel Chilliat ont cédé leurs droits dudit Privilege à Nicolas le Clerc, suivant l'accord fait entr'eux.

LES
SOUHAITS
POUR
LE ROY.



*Valois, Adrien Joseph de, sieur
d'Orville*

LES
SOUHAITS
POUR
LE ROY,
COMEDIE

EN UN ACTE EN VERS.

Représentée par les Comédiens Français
le 30 Août 1745.

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

*Par Monsieur de VALOIS D'ORVILLE,
& Monsieur DUBOIS Avocat au
Parlement de Paris.*

Le Prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, rue
Saint Jacques à Saint André.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Permission.

138 LES SOUFFLEURS,
de vous conserver, comme son pere.

CINTIO.

Cette affaire merite reflexion ; donnez-moi un quart d'heure pour y penser.

OCTAVIO.

Je vas, pendant ce temps-là, faire un tour jusques à la place des Victoires, pour y voir terminer le different des Dieux,

CINTIO.

Quel est ce differens Monsieur ?

OCTAVIO.

Quoi vous ne le sçavez pas ? Vous êtes dans Paris le seul qui l'ignorez. Vous sçauvez donc, que Mars tout fier des conquestes que le Roi remporte journellement sur ses ennemis, prétend avoir seul le droit de maintenir un regne si glorieux ; comme si la justice & les sciences, la Police & les Arts n'avoient pas aujourd'hui, sous ce Monarque victorieux, autant d'étendue & d'autorité, que dans le temps d'une paix la plus profonde. Je vous laisse ; songez à vos affaires. Vous n'avez point de temps à perdre.

MEZETIN *en partant.*

Si Mars se frotte avec Appollon ; la partie n'est ma foy pas égale. Car j'ai souvent ouï dire, que Mars avoit l'humeur

tout à fait martiale , mais qu'Appollon
n'étoit qu'un vrai Phœbus.

Scene XVII.

CINTIO *seul.*

AH fortune trop cruelle, sort impi-
toyable ! fatale destinée, à quelle ex-
trêmité m'avez-vous réduit, hélas, je
suis ruiné sans ressource ; je n'ay au-
cune retraite, & je ne sçai plus ou
donner de la teste. Il me faut acce-
pter l'offre que cet honneste homme
me fait de son logis. Il ne me deman-
de que ma fille. Ah, plutôt au ciel que
ma tres-chere femme fut encore en vie,
je la lui donneroïis volontiers : s'il me
vouloit fournir les moyens de recom-
mencer le grand Oeuvre que je manque
aujourd'huy.

*Le théâtre change de décoration ; il re-
présente la place des Victoires : Mars y pa-
roist accompagné de la Victoire & des sept
guerriers, Appollon y arrive suivi de Mi-
nerve & des Arts.*

M iiii.

Scene XVIII.

MARS, LA VICTOIRE, DES
GUERRIERS, APOLLON, MI-
NERVE, LES ARTS.

MARS.

J E suis le Dieu fameux qui préside à la
guerre.

C'est à moi d'avoir soin du Vainqueur
de la Terre ;

Et quiconque sur moi prétendrait
l'emporter.

N'oseroit me le disputer.

APOLLON.

J'estime ma Minerve autant que ta
Victoire :

O Mars, ainsi que toi j'aspire à cette
gloire ;

Je cederois plutôt l'encens de mes
Autels,

Que l'honneur d'estre utile au premier
des mortels.

*Les Tambours & les Trompettes battent
& sonnent la charge. Mars & Apollon se
préparent au combat. Thémis survient qui
les met d'accord en chantant l'air qui suit.*

Scene XIX.

THE'MIS, MARS, APOLLON, &

leur suite.

THE'MIS.

A I R.

UN Roi, dont le genie égale la valeur,
Sçait j. g. r du Parnasse ainsi que de la
guerre :

Pour lui les faux brillans n'ont que l'éclat
du Verre ;

L'on ne peut le tromper sous aucun couleur.

Apollon comme Mars doit prétendre à la
gloire ,

De rendre ce Heros distingué dans l'histoire.

Puisque l'on void fleurir la science & les
Arts.

A l'ombre de ses étendarts.

Cet air est suivi d'une symphonie de flutes, hautbois & violons. Mars fait voltiger son Drapeau. Apollon danse accompagné de Minerve & de la Victoire ; Les Guerriers dansent un ballet avec les Arts. Les Tambours & les Trompettes battent & sonnent la retraite. La Place des Victoires disparoist ; & le théâtre représente la décoration précédente.

Scene X X.

OCTAVIO, CINTIO, MARINETTE,
TE, MEZETIN, PIERROT.

OCTAVIO.

HE bien, Monsieur, vous avez eu le tems de vous déterminer. Quelles résolutions avez-vous prises ?

CINTIO.

Puisque la Justice, envieuse de mes secrets, entreprend de me chagriner, je veux bien me retirer chez vous, Monsieur, pourvû que je puisse travailler commodement à la Pierre Philosophale.

OCTAVIO.

Vous pourrez disposer de mon bien, de mon crédit, & de ma personne, si vous agréez que j'aye l'honneur d'être votre gendre.

CINTIO.

J'y consens de grand cœur ; mais c'est à condition , que le Docteur & moi, nous rétablirons un fourneau qui réparera le désastre de celui ci.

MARINETTE.

Et qui me payera les gages qui me sont dûs depuis neuf années ?

OCTAVIO.

J'aurai soin de toi, ma pauvre Mari-

COMEDIE.

173

nette , tu m'as rendu des services , qui m'engagent à ne t'oublier jamais. Je te veux donner Mezetin pour époux.

PIERROT.

Et moi , que deviendrai-je ; j'aurai donc battu le buisson pour un autre ?

OCTAVIO.

Je fais Mezetin mon maître d'hôtel ; Marinette sera femme de charge , & toi , Pierrot , je te destine pour la cuisine.

PIERROT.

La friponne est-elle jolie , Monsieur ?

MEZETIN.

Elle est fort agréable ; & tu ne seras pas mal partagé , si tu l'épouse ; quand pour toi , tu la trouveras refroidie , les amours de ton maître seront bien en désordre.

OCTAVIO à *Cintio*.

Allons , Monsieur , allons tout préparer pour notre mariage , & votre départ.

PIERROT.

A la Nopce , à la Nopce. Pour moi , je me soucie fort peu de me marier , pourvu que j'aie tous les jours à la Nopce , à la Nopce. Messieurs , à la Nopce , à la Nopce , à la Nopce.

F I N.

Fautes à corriger.

A L'Avis au Lecteur, page 1. ligne 14. lisez le dernier mot, *sois*, au lieu de *stois*. Page 19. les huit vers de l'Air, *An si c'est un delice extreme*, ne sont qu'un couplet. Page 30. ligne 3. lisez *honneur*, au lieu de *honneurs*. Page 34. lisez Cintio capital. Cette faute a été corrigée dans plusieurs exemplaires. Page 37. ligne première transposez *Arquin* capital, après l'Italien *figlio*, &c. Page 40. à l'article d'Isabelle, ligne première, retranchez *mon pere*. Page 52. à la dernière ligne, lisez titre de Chevalier. Page 82. à l'article d'Anodin, ligne 3. lisez se doit tenir chez vous. Page 90. au lieu de Scene XI. lisez Scene XII. & augmentez d'un nombre toutes les Scenes qui suivent dans le même Acte. Page 104 à l'article du Docteur, retranchez la dernière lettre de la quatrième ligne, *a*. Page 113. lisez *Anodin*, au lieu de *Cinsio*, au commencement de la première ligne. Cette faute a été corrigée dans plusieurs exemplaires.

L'on vendra le Recueil des Airs de cette Comedie séparément, chez Nicolas le Clerc, rue S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image S. Lambert, chez lequel est aussi imprimé du consentement de l'Auteur la Comedie d'Arlequin Misanthrope, qui a été représentée sur le Theatre des Italiens. Les curieux de Livres nouveaux pourront s'y adresser.

PA R Lettres Patentes du Roy, données à Versailles le 31. Decembre 1693. signé Guigou & scellées. Il est permis à Michel Chilliat de faire imprimer, vendre & débiter par tout le Royaume, la Comedie des Souffleurs, avec les Airs gravez en Taille-douce, pendant huit années. Défenses sont faites de la contrefaire, ni d'en vendre de contrefaite, à peine de trois mille livres d'amende. &c.

Registré sur le Livre de la Communauté des Maîtres Imprimeurs & Libraires de Paris, le 10. Fevrier 1694. Signé, P. AUBOYN, Syndic.

Les Heritiers dudit feu Michel Chilliat ont cédé leurs droits dudit Privilege à Nicolas le Clerc, suivant l'accord fait entr'eux.

LES
SOUHAITS
POUR
LE ROY.

4 : LES SOUHAITS POUR LE ROY.

Au plus aimé des Souverains.

Hé ! Qui doit-on avec tendresse

Chérir mille fois plus que soy ?

CHŒUR.

C'est le R o y.

On danse.

SCENE II.

THEMIS & *les précédens.*

THEMIS.

Citoyens fortunés de l'heureuse Patrie,
Dont le Monarque auguste est favori des Cieux,
François, qui célébrez sa valeur infinie,

Vous êtes dignes d'être heureux.

Des immortels l'ordre suprême

Veut par un juste prix récompenser vos jeux.

En chantant ce Heros qu'ils veulent que l'on aime,

Votre encens a flatté les Dieux,

Plus qu'il ne l'a flatté lui-même.

Dans ces lieux aujourd'hui Themis doit élever

Un Temple où va briller sa gloire.

UNE CITOYENNE.

Quoi ? Si tôt le destin voudroit-il nous priver

D'un Roy qui pour nous seuls enchaîne la victoire.

COMEDIE:
THEMIS.

Non, mais ses travaux glorieux
Mérite qu'en ce jour commence sa mémoire,
Une immortelle main va graver son histoire:
Ses exploits au-dessus de ceux de ses aïeux,
Pourroient avoir peine à se croire;
Et les Temples sont dûs à des Rois si fameux:
Surpasser les Héros, c'est égaler les Dieux.
Déjà de tous côtes la prompte Renommée
Annonce l'arrêt du Destin.
Venez, Français, venez, souhaitez & soudain
La demande est remplie aussi-tôt que formée.
Maîtres de votre sort, faites des vœux; enfin,
Rendez votre bonheur certain.

SCÈNE III.

THEMIS, un GASCON.

LE GASCON.

A Cette voix si généreuse
J'accours, tandis, j'accours; le prix est peu com-
mun;
J'ai des vœux à foison; rendez mon ame heu-
reuse;

A. üj.

LES SOUHAITS POUR LE ROY,
THEMIS.

De tous vos vœux je n'en puis remplir qu'un.
Que pour vous faut-il que je fasse ?

LE GASCON.

Cette demande m'embarrasse.

THEMIS.

Etes-vous riche ?

LE GASCON.

Pas beaucoup.

THEMIS.

Et que vous manqueroit-il ?

LE GASCON.

Tout.

THEMIS.

Voulez-vous qu'en crédit en tous lieux je vous
mette ?

LE GASCON.

En crédit ? mais cela me semble de bon sens.

En effet, du crédit la faveur est parfaite.

C'est par lui qu'on se voit à la table des Grands.

Par lui l'on commerce, on achète,

Des titres les plus beaux on se voit revêtu,

Et quoique la bourse soit nette,

Du nécessaire on fait emplette,

Et c'est par lui qu'on voit briller le superflu.

THEMIS.

Hé bien, pour un Gascon, quel plus doux avan-
tage ?

COMEDIE.
LE GASCON.

7

Non.

THEMIS.

Non?

LE GASCON.

Hé non ; je pense mieux.

THEMIS.

Ha ! j'y suis & j'entens , je croi , votre langage.

Une haute fortune est où tendent vos vœux.

Vous désirez dans un leste équipage ,

Rouler avec rapidité,

De valers importuns le nombreux étalage

Déjà de votre cœur flate la vanité.

De terres , de Châteaux , la noble quantité

Par leurs noms différens agrandiront le vôtre.

dans cet état de dignité ,

Souvent vous vous prendrez vous-même pour un
autre.

Hé bien , pour cette fois ?

LE GASCON.

Non.

THEMIS.

Quoi ? ce riche éclat . . .

LE GASCON.

Ne scauroit me toucher. Je n'en fais point d'état.

D'une haute opulence enfin je vous rends grâce.

A iiij

8 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
THEMIS.

Vous m'étonnez. Etes-vous bien Gascon ?

LE GASCON.

Sandis !

THEMIS.

Et vous n'avez rien ?

LE GASCON.

Non.

THEMIS.

Votre indifférence me passe.

LE GASCON.

Je suis flaté d'un plus noble desir.

Les affaires de cœur sont pour nous un plaisir

Au-dessus de toute opulence.

THEMIS.

Ha ! vous aimez donc ? & l'objet

Qui fait naître votre constance ,

Ne ressent pas un penchant si parfait ?

Dés ce moment vous serez satisfait.

Allez ; votre seule présence

Va bannir toute indifférence.

LE GASCON.

Point du tout. Il est vrai que là j'ai de l'amour ;

Mais c'est l'amour des grandes ames.

THEMIS.

Expliquez-vous :

COMEDIE.
LE GASCON.

Je respecte les Dames.

Et même, avec succès, je sçais faire ma cour.

Je ne me vante point. On doit être modeste.

A m'enrichir vous voulez être prête!

Mais ce que par les soins on n'a pas mérité,

Je l'abhorre, je le déteste.

Comment puis-je être contenté?

Le voici. Ce n'est point, comme on dit, gasconade.

Depuis que ma valeur est dans l'oïveté,

Je dépéris, je suis malade.

Mon amour pour la gloire en tout tems fut porté;

Je suis prompt, vif, bouillant, & la tranquillité

Pour moi n'offre rien que de fade.

Je deviens languissant quand mon courage dort;

En un mot, à l'armée il me faudroit un grade:

Si je ne me bas-pas je suis un homme mort.

THEMIS.

Allez, & faites voir au Roi votre courage;

Il comblera tous vos souhaits.

Les Dieux lui laissent l'avantage

De récompenser les hauts faits.

LE GASCON.

Et! quelle récompense auroit pour moi des charmes?

La gloire de porter les armes.

A v

10 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
Surpasse les prix les plus beaux.
Il n'est point près de lui de faveur imparfaite.
En quelque place qu'il me mette,
Je serai toujours seür d'être au rang des Héros.

SCENE IV.

THEMIS, un BERGER,
une BERGERE.

LE BERGER ET LA BERGERE *chantent.*

Le Berger. } **L**orsque vous parez ma Musette
La Bergers. } Lorsque vous ornez ma Houlette

D'une brillante fleur,

Ha! Je commence à connoître

Que dans le monde il doit être

Un parfait bonheur.

Plaisir suprême

C'est l'Amour même :

Oui, je le voi.

Un trouble extrême

Me dit que j'aime,

Pour vous mon cœur semble échaper de moi.

COMEDIE.

Le Berger. { Lorsque vous parez ma Mufette
La Bergere. { Lorsque vous ornez ma Houlette
D'une brillante fleur ,
Ha ! Je commence à connoître
Que dans le monde il doit être
Un parfait bonheur.

THEMIS.

Ce seroit mes enfans , une peine inutile
De demander quels sont vos vœux.

LA BERGERE.

Vous les devinez donc ?

THEMIS.

Cela n'est pas douteux.
A votre âge le cœur n'est pas toujours tranquille.

LA BERGERE.

Et d'où vient chante t'il si bien.
La voix cause une émotion tendre
Qui de séduire a le moyen.
Déesse , avant que de l'entendre ,
Hélas ! je ne pensois à rien.

LE BERGER.

'Avant d'apercevoir cette jeune Bergere ,
Le soin de mon troupeau m'occupoit seulement.
J'ignorois qu'il est doux de plaire ,

A vj

52 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
J'écoutois insensiblement
Des oiseaux amoureux le concert admirable :
Et ce que la nature en son sein a d'aimable ,
Pour moi n'avoit rien de charmant.

à la Bergere.

Des ennuis de l'indifference
Vos beaux yeux m'ont sçu délivrer :
A présent dans nos champs je puis tout admirer ;
J'y trouve de trésors une heureuse abondance ,
Puisqu'ils offrent des fleurs dont j'ose vous parler.
Des oiseaux les accens ont sçu me pénétrer :
Du tendre Amour ils chantent la puissance ;
Qu'ils sçavent bien la célébrer !
Aujourd'hui tout me parle & me fait soupirer ,
Où je ne connoissois qu'un ennuyeux silence :
Et jaloux de me voir en vos yeux me mirer ,
Le ruisseau tous les jours semble encor murmurer.

THEMIS.

Vous vous aimez tous deux d'une façon bien tendre.

LA BERGERE.

Je ne sçais pas , mais je le crois.

THEMIS.

Un aveu si flatteur en fait beaucoup entendre.

COMEDIE.
LA BERGERE.

J'agis toujours de bonne foi.

THEMIS.

Hé bien , que vos désirs exigent-ils de moi ?

C'est , sans doute , un prompt mariage ?

LA BERGERE.

Non , vraiment.

THEMIS.

Comment , non ?

LA BERGERE.

Non.

THEMIS.

Quel but , à votre âge ,

Vous proposeriez-vous avec un tendre amant ?

LA BERGERE.

Permettez-moi de vous l'apprendre ;

Il me paroîtroit bien charmant ,

Mais ce que je lui dis il ne veut pas l'entendre.

Regardez , il est jeune , assez joli garçon ,

Qui pourroit devenir peut-être

Un jour quelque chose de bon.

Il ne veut point quitter cet azile champêtre ;

14 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
LE BERGER.

Hélas ! où vous êtes , peut-on
Ne pas désirer toujours être ?

T H E M I S.
Et que prétendriez-vous donc
Qu'il pût devenir ?

LA BERGÈRE,
Militaire.

J'en ai , plus d'une fois , vû dans notre maison
Non , rien n'est plus charmant que leur présence
altière ,

Leurs façons , leurs discours se font d'une ma-
nière ,

Qu'en leur faveur les cœurs sont toujours pré-
venus. *au Berger.*

C'est là le moyen de me plaire.

Obéissez , ne tardez plus.

Allops , une cocarde , un plumet , une épée ,

De la gloire l'ame occupée ,

Marchez , partez , volez où brille la valeur.

L E B E R G E R .

Non , quoiqu'on me sollicite ,

Un tel ordre a trop de rigueur.

Dès qu'il faudra que je vous quite.

Comment fuir de nos champs la tranquille dou-
ceur.

COMEDIE.

Ha ! permettez plutôt ma désobéissance.
Je ne me sens point né pour devenir vainqueur,
Pour faire de mon bras redouter la puissance.
L'amour seul a formé mon cœur.

LA BERGERE.

Moi, si j'étois à votre place,
Ce cœur dans les combats voleroit s'annoblir.
La houlette fait honte à qui peut conquérir.
Déesse, accordez-moi, s'il vous plaît, une grace.
Pour lui, comme pour moi, je n'ai qu'un seul
desir.

Transmettez en lui mon courage..

THEMIS.

Ce souhait est trop beau pour n'être point rempli.

Elle le touche de son épée:

Berger, dès à-présent, recevez en partage
Ce qui rend un homme accompli,
La valeur.

LA BERGERE.

Bon. Ha ! Que je suis contente !

LE BERGER.

Quel changement subit ! Par quel ordre divin ?
Sur mes sens engourdis une flamme puissante
Se répand, me saisir & m'anime soudain.
Un desir triomphant vers mon Prince m'appelle ;
De généreux transports doivent être suivis.

LES SOUHAITS POUR LE ROY ;

Est-il possible, quoi ? Je vis ,
Et seul je resterois sans lui montrer mon zèle ?
Non, je ne vivois pas. Ce n'est que d'aujourd'hui
Qu'un feu si beau me donne l'être :
On ne peut commencer à naître ,
Que dès l'instant qu'on sçait que l'on est né pour
lui.

A la Bergère.

Ervous, le cher objet de mon plus tendre hom-
mage ,
Je vous dois ce nouveau bonheur.
Par vous on annoblit mon cœur ,
Il vous en aime davantage.
Je pars, & bien-tôt mon retour
Vous prouvera bien mieux le desir qui m'anime.
Quand de son Roy l'on a l'estime ,
De tous les cœurs on a l'amour.

LA BERGERE.

Allez, où du Dieu Mars les favoris se rendent ;
Tandis qu'au milieu des guerriers ,
Vous moissonnerez des lauriers ,
Les mirtes ici vous attendent.

LE BERGER ET LA BERGERE *chantent.*

Lorsque l'on vôle à la victoire ,
Il ne doit point en coûter de soupirs.

COMEDIE.

Le Berger. { Je serai conduit par la gloire,
La Bergere. { Vous ferez.
Et ramené par les plaisirs.

SCENE V.

THEMIS, un FERMIER.

LE FERMIER.

A La fin, de la Normandie,
J'avons pour nos procès quité l'heureux Pays;
Mais, j'avons fait eune folie.
Par la Coûteume de Paris.
Je serons condamné. J'arrivons les mains nettes.]
Nos affaires seront mal faites.
Allons trouver Themis... Hé, morguenne, la
vla.
Par-tout, Déesse, on dit com'ça
Que vôte bianveillance est grande,
Et que vous acordais tout ce qu'on vous de-
mande,
Baillais-nous, s'il vous plaît, quelques traits de
bonté.

T H E M I S.

Et que voulez-vous que je fasse ?

20 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
THEMIS.

Je ne puis rien faire pour vous.
C'est des Dieux seulement qu'on reçoit la naissance,
On ne la peut changer jamais.

LE FERMIER.
C'est donc à dire en bon Français,
Que vous n'voulais rien nous promettre.

THEMIS.
Formez un bon desir, j'y répondrai soudain.

LE FERMIER.
Ha ! pour le coup, je l'ons.

THEMIS.
Et c'est....

LE FERMIER.

De nous permettre
D'être tout à coup Médecin.
Je sçavons déjà lire, & c'est biauoup. Enfin,
Pour dans la Faculté qu'on puisse nous admettre,
Il ne nous faudra plus qu'un tantet de latin,
Pis après de sçavoir gribouiller eune lettre.
M'est avis que tout ça s'apprend facilement.
Par vous je le sçaurons, morguenne, en un moment.
Pis, j'aurons notre corps enveloppé d'harmine;
Un bieu bonet cornu couvrira notre chef,

COMEDIE.

Un peu de gravité nous bara du relief;
Jarni que j'aurons bonne mine!

THEMIS.

Et quel est votre but en desirant cet art?

LE FERMIER.

Notre but? Il est impayable.

Je ne voudrions point réussir par hazard;
Mais bien de posséder le talent véritable
De prolonger les jours; ce sont là nos desseins;
Et j'emploierions ce pouvoir admirable
Pour le plus grand des Souverains,
Pour le Roi.

THEMIS.

Ce desir ne peut qu'être louable,
Mais de remplir ce vœu n'est point en mon pou-
voir:

Des decrets immortels l'ordre est invariable.

LE FERMIER.

C'étoit là cependant notre plus bel espoir.

THEMIS.

Hé bien, demandez autre chose.

LE FERMIER.

Ruminons . . . m'y voici . . . non, pas encore,
à cause . . .

Ha! fatigué, je tiens le vœu le plus charmant;
à part.

Mais comme elle paroît ne pas être donnanter,
Elle pourroit encore refuser notre attente,

22 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
Jouons à la Déesse un vrai tour de Normand.
Baillais-nous, s'il vous plaît....

THEMIS.

Hé quoi ?

LE FERMIER.

De l'agrément.

Je demandons q'vous nous fassiez bian aise ;
Que nous & nos enfans n'ayons point de chagrin ,
Que je puissions, tout à notre aise ,
D'un pur contentement ne jamais voir la fin ,
Autant que je vivrons , cela s'entend. Soudain ,
D'en jouir baillais-nous eune ferme promesse ,
Contentement , dit-on , passe richesse :
Pour cette fois point de rebut.

THEMIS.

J'y consens. Vous allez jouir de l'allégresse.

LE FERMIER.

Vous me la promettiez ?

THEMIS.

Oui.

LE FERMIER.

La bonne Déesse !

Morgué , c'est tout fein droit venir à notre but ;
C'est pour le Roi ce que je vians de faire.

THEMIS.

Comment ?

COMEDIE.
LE FERMIER.

Voilà comme j'argumentons.
Nos enfans & pis moi , tant que j'existerons ,
Je pourrons toujours voir sa valeur exemplaire
Former de daines conquérants.

Je varrons cet auguste Pere
Regarder ses sujets ainſi que ſes enfans.
D'aucune infirmité la diſgrace traîtreſſe ,
Ne pourra de ſes jours altérer le progrès ;
Sans cela l'on varroit cèſſer notre allegreſſe :
Et voici ce qui met le comble à nos ſouhairs ,
Il n'aura jamais de triſteſſe ,
Argo , je n'en aurons jamais.

SCENE VI.

THEMIS, *ſeule.*

Que de nobles deſirs ! Mainte & mainte ba-
taille ,
Occupe des François le Monarque aujourd'hui.
Ce n'eſt que pour eux qu'il travaille ,
Ils ne font des vœux que pour lui.



SCENE VII.*

THEMIS , ORPHISE , NICAISE.

NICAISE.

HE' bien , ma sœur, allons , passez donc la
premiere,
Vous qui voulez toujours parler.

ORPHISE.

Allons , passez , passez , mon frere,
Votre air l'endort sert à me désoler :
Dépêchez-vous , faites votre demande.

NICAISE.

Non. Quoique votre aîné, je vous cède le pas ,
Et pour vous obliger , je ne me hâte pas.

ORPHISE.

Assurément , la complaisance est grande.

NICAISE.

Désse. . .

ORPHISE.

Hé bien , donc ?

* Cette Scene fut faite pour les Sieur & Demoiselle Dan-
geville.

NICAISE.

**COMEDIE:
NICAISE.**

25

Ha ! j'ai tort.

ORPHISE.

J'ose implorer votre puissance ,
En faveur de ce grand Butord.

NICAISE.

Il n'est pas de la bienfaisance ,
Ma sœur , de me donner un pareil sobriquet.

THEMIS.

L'un pour l'autre l'on doit avoir de l'indulgence
Qui peut me procurer ici votre présence

ORPHISE:

Déesse , en voici le sujet.
Nous arrivons de la Province ;
Et notre fortune étant mince ,
Nous avons résolu de venir à Paris ,
Dans le dessein de monter au théâtre.
Quel plaisir , si je réussis !
De mon jeu si je vois un chacun idolâtre ,
Au même instant mes pas seront suivis
De la troupe aimable & folâtre
Des jeux , des plaisirs & des ris.
Le Comte , le Baron , le Caissier , le Marquis ;

B

16 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
Me rendront un galant hommage;
Mais ce succès n'est pas le plus flatteur pour moi;
Le seul espoir qui m'encourage,
C'est de jouir de l'avantage
Après tous les travaux de récréer le Roi.

N I C A I S E.

C'est aussi ce que je desirer,
Je suis arrivé tout exprès,
Pour tâcher de le faire rire,

T H E M I S.

Comment espérez-vous parvenir au succès;
Plaire au théâtre est difficile,
Il faut de ses talens faire de longs essais;
Ou toute peine est inutile.

O R P H I S E.

Dans la Province avec facilité
Nous avons sçu montrer notre capacité.

T H E M I S.

Et quels étoient vos caractères;

O R P H I S E.

Ordinairement je jouois
Et les Princesses & les meres,

N I C A I S E.

Moi, je ne faisois que les Rois.

COMEDIE

37

ORPHISE.

Daignez voir comme je déclame.

Elle déclame.

- » Ha ! Seigneur , à vos pieds vous voyez une
- » femme ,
- » Qui pour vous , pour ses fils , en un mot pour
- » l'Etat....
- » Avez-vous oublié les ordres du Sénat ?...
- » Non , barbare , Tyran , frappe , perce mon ame...

NICAISE.

Ecoutez. Je déclame aussi bien , à peu près.

Il récite d'un ton ridicule.

- » Gardes , qu'on se retire. Approchez-vous , Ma-
- » dame....
- » Un Prince tel que moi seroit digne de blâme...
- Et puis , & cetera....Voilà comme je fais.

ORPHISE.

Le desir de nous voir au Théâtre Français
Et nous transporte & nous enflamme.

Rendez nos talens plus parfaits.

Par exemple , ôtez-lui l'aspect sot & niais ,

Qu'il présente une humeur gaillarde.

Qu'il soit enjoué , leste , actif ,

Galant , badin , folâtre , vif.

NICAISE.

Accostez à ma sœur d'être moins babillarde.

B ij

28 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
T H E M I S.

Mais vous pourriez choisir un autre emploi,
Moins pénible que le Théâtre.
La bonne opinion qu'on peut avoir de foi,
Le Public la sçait bien rabattre,

O R P H I S E.

Oui , mais si nous plaçons au Roi,
A tout le monde après nous sçaurons plaire.

N I C A I S E.

Pour cette fois ma sœur a pensé comme moi.
Je serois un bon Militaire.
Une raison ici me force à demeurer.
Ce n'est que depuis peu que j'apprens à tirer :
Autrement dans une brigade
On m'auroit vû déjà me battre à corps-perdu,
Mais le canon est un bourru,
Et je n'en sçais pas la parade.

O R P H I S E,

Il paroîtroit vraiment un fort joli guerrier.
Lui seul en feroit plus qu'un Escadron entier.
Regardez, s'il n'a pas l'attitude charmante?
Des plus fiers ennemis il seroit la terreur.
Si son bras ne faisoit trembler par sa vigueur,
Sa figure suffit pour donner l'épouvante.

N I C A I S E.

Vous me connoissez bien ma sœur,

COMEDIE. 295

ORPHISE.

Accordez-nous , Déesse , la faveur
De pouvoir dignement devant le Roi paroître.

THEMIS.

Enfin puisque vous voulez être
Au rang de ses Comédiens ,
Vous en avez tous les moyens.
Ne sortez point de la nature.

A Orphise.

Vous , votre regard est faillant.
Votre ton est badin ; enfin , votre figure
N'annonce rien que de riant.
Le Comique est pour vous. C'est votre caractère :
N'allez point vous en écarter.
A la Ville , à la Cour vous sçavez toujours plaire :
Et je n'y puis rien ajouter.

NICAISE.

Et de moi , que voulez-vous faire ?

THEMIS.

Dans le Comique aussi l'on pourra vous goûter,
Et vous y ferez nécessaire.
Certain genre pour vous me semble fait exprès.

NICAISE.

Bon , tant-mieux, Quel est-il ?

30. LES SOUHAITS POUR LE ROY,
THEMIS.

De jouïr les niais.

NICAISE.

Pensez-vous que je réussisse ?
Cela m'ira-t-il bien , avec ma gravité ?

THEMIS.

Le naturel séduit par la naïveté.
Et qu'importe pourvû que l'on vous applaudisse ?

ORPHISE.

Vous l'entendez, mon frere ? aussi c'est la Justice
Qui parle.

NICAISE.

Oui-dà ?

ORPHISE.

D'une telle faveur,
Remerciez-la donc.

NICAISE, à *Thémis*.

Vous me faites honneur.



SCENE VIII.

THEMIS, UN YVROGNE.

L'YVROGNE, *sans voir Themis.*

H ô ! pour le coup cela me fâche.

THEMIS.

Cet homme me paroît avoir bû largement,
Voyons ce qu'il nous veut.

L'YVROGNE.

Est-ce qu'elle se cache?

Je cherche la Justice avec empressement.

On m'enseigne inutilement

Chez des Procureurs, des Notaires,

Des Huissiers & des Commissaires,

Et puis encor ici ; je m'y viens rendre droit :

On se fera mépris ; car , parbleu , je raisonne ;

Oui , c'est ici , m'a-t-on dit qu'elle étoit ;

J'ai de bons yeux & je ne vois personne.

THEMIS.

Et cependant Themis est près de vous,

B iiij

32 LES SOUHAITS POUR LE ROY,

L'YVROGNE.

Ha! Déesse, excusez. Je ne prenois pas garde...
J'étois là... Vous ici... tandis que je regarde..

Et puis, pour bien voir, entre nous...
A propos, j'ai manqué je croi de bienéance,
Je ne vous ai pas fait mon humble révérence.
Daignez la recevoir.

T H E M I S.

Qu'exigez-vous de moi?

L'YVROGNE.

Ce que j'exige : C'est... c'est une bagatelle,

T H E M I S.

Que la vigne soit toujours belle ?

L'YVROGNE.

Vous voulez me railler, je croi.
Prêtez attention afin que je m'explique,
Et vous allez sçavoir pourquoi
Je suis venu. Je serai laconique,
En quatre mots je vais tout exposer.
D'abord... mais... un instant. Je sçais la poli-
tesse ;
Je ne souffrirai pas, Déesse,
Parbleu, daignez vous reposer ;
Quand je suis de bout, moi, j'ai de la lassitude.

THEMIS.

Parlez , parlez.

L'YVROGNE.

Ha je commence donc.

Il m'arrive par fois de boire , & pour raison.

Quand on a de l'inquiétude ,

C'est un motif pour la boisson.

Le vin me donne une humeur plus jolie.

Si je suis assoupi , que je bâille , m'ennuye ,

Motif encor. Le vin m'éveillera.

Et lorsque j'ai de l'insomnie ,

Plus grand motif. Le vin n'endormira :

Je redouble la dose , & ma tête est partie.

De motif en motif ainsi le tems s'en va.

Je ne boirois pas sans cela.

Je n'aime point l'ivrognerie.

THEMIS.

Vous me semblez pancher pour la sobriété.

L'YVROGNE.

Rien n'est plus vrai. Vous me rendez justice.

Il s'agit de m'être propice.

Je veux encor du vin tirer utilité.

Faites que de mon chef en buvant je sois maître ;

Que je me tienne , là , bien ferme sur mes pieds.

Que je puisse toujours paraître ,

Par exemple , être à jeun comme vous me voyez.

B v

**34 LES SOUHAITS POUR LE ROY ;
T H E M I S.**

**Si vous voulez passer pour raisonnable ,
Usez du vin modérément.**

L'Y V R O G N E.

**Modérément ! le trait est impayable.
Boire modérément ! cet avis est vraiment
Une morale bien aimable.
User modérément du vin !
Un Médecin jadis de cruelle mémoire
M'interdit ce nectar divin.**

**Près de deux jours entiers je vécus sans en boire ;
Mais la peur de mourir me fit trembler. Soudain.
Il fallut retourner à mon premier breuvage ;
Et de quelques flacons lorsque j'eus vû la fin ,
Je sentis sur le champ revenir mon courage.
Que je boive , je suis vaillant.
Je ne demande qu'à me battre.
Je fais partout le diable à quatre.
Je suis un homme foudroyant.**

T H E M I S.

Et sur qui jettez-vous ce courroux intrépide ?

L'Y V R O G N E.

**Sur qui, morbleu ? sur tout ce que je voi.
Table , siège , miroir , verre , carafe vuide ,
Dès que cela me choque moi.**

COMEDIE.

THEMIS.

Cette façon d'agir ne me paroît pas bonne.
Si quelqu'un aussi prompt s'alloit formaliser,
Vous pourriez essuyer....

L'YVROGNE.

Autrement je raisonne.

J'ai beau crier & tout briser,
Jamais je ne parle à personne.
Mais je veux imiter tous nos nouveaux Césars ;
Je veux que ma bravoure éclate.
Oui, l'immortalité me flatte.
Rendons-nous utile au Dieu Mars,
Mais accordez-moi ma demande.
Songez que dans le vin je serai bon guerrier,
Car plus j'en suis rempli, plus ma valeur est
grande :

Et vous devez me nommer Officier.
Allons, vite, un brevet, & je pars pour la Flan-
dre ;
Je veux remplacer Alexandre.

THEMIS.

Il faut avec Bacchus être moins familier :
A jeun, venez ici vous rendre.

L'YVROGNE.

Ma foi, le trait est singulier.
Ha ! vous voudriez m'en rendre.

B vj

T H E M I S.

Ce n'est qu'avec raison que je fais des contens.

L'Y V R O G N E.

Que je vienne à jeun, moi? c'est, parbleu, bien
l'entendre.

Adieu. Vous ne voulez me revoir de longtems.

SC E N E I X.

T H E M I S. L U C I N D E.

L U C I N D E, *déclamant.*

Mont sacré, séjour des génies,
Vers toi je me sens transporter.

Dé tes divines harmonies
Apollon, fais-moi profiter.

J'implore en ce jour ta puissance,
Pour le Monarque de la France:

Des plus beaux accords j'ai besoin;

J'entends tant d'exploits que l'on vante;

Per mets au moins que je les chante,

N'en pouvant être le témoin.

Bon, courage, voilà mon Ode qui commence.

T H E M I S.

Elle gesticule, elle pense.

Et semble composer, & même avec chaleur.
Je me trompe Madame, ou vous êtes Auteur.

LUCINDE.

Ha ! pour y parvenir vainement je m'applique.
Que les talens, Déesse, ont peine à s'acquérir !

THÉMIS.

Ce n'est pas dans le genre épique
Que vous désireriez fleurir ?
Non. Quand votre sexe a le penchant poétique.
Ce qu'on lui voit le plus chérir,
C'est toujours le genre critique.
Même on croit que l'esprit ne se fait bien sentir,
Que quand on apperçoit qu'il pique.

LUCINDE.

Mon sentiment est différent.
Dans un siècle fécond en héros, en conquêtes ;
Tel qu'est le siècle heureux où l'on vit maintenant,
Les exploits, les vertus, le bonheur le plus grand,
Et du citoyen triomphant
Chaque jour les nouvelles fêtes ;
Qui pourroit oser un instant
Livrer sa plume à la satire ?
Et pour quiconque veut écrire
Dans un empire aussi brillant,
Notre félicité, Déesse, doit suffire.

38 LES SOUHAITS POUR LE ROY.

T H E M I S.

Vous méritez, Madame, le talent
Dont il faut que l'esprit se pare ;
Et si dans le sexe il est rare,
Alors il n'en est que plus grand.
Dans une rapide lecture,
Quelquefois une femme employe un quart du
jour ;
Mais l'étude d'une parure
Est toujours la seule qui dure ;
On quitte tout pour un atour.
L'instruction qu'une Belle souhaite ;
C'est un joli couplet, une tendre fleur.
Son seul précepteur est l'amour,
Et sa science la toilette.

L U C I N D E.

Je blâme, ainsi que vous, une éducation
Où l'on ensevelit l'esprit dès sa naissance,
Et qui n'admet, pour occupation,
Rien qui puisse exciter notre réflexion.
Est-ce le jeu, le bal, la danse,
Qui peuvent procurer cette émulation,
Capable d'élever une ame à la science ?
Cet usage nous fait offense.
Quoi ? du sçavoir l'avantage divin
N'est point mis en notre puissance ?

COMEDIE

35

Et le titre de femme enfin ,
Sera toujours un titre d'ignorance ?

Non , c'est une erreur , un abus.

Dans les combats d'esprit une douce habitude
Fait distinguer les mœurs , rend les sens retenus.

Une docte & profonde étude

Sert de bouclier aux vertus.

Tandis que l'on n'entend parler que de victoire ,
Changez notre destin , nos cœurs seront contents.

Aux Sciences , aux Arts , nous mettrons nos inf-
tans.

Les hommes naîtront pour la gloire ,
Et les femmes pour les talens.

THEMIS.

Vous en êtes déjà pourvuë ,
Et vous allez encor l'être plus amplement.
Que votre zèle continue
On me verra répondre à vos vœux pleinement.

LUCINDE.

Que j'ai de graces à vous rendre !
Je pars , & ma plume bientôt
Sur les faits de Louis va briller & s'étendre.
Quel honneur pour mes vers : adieu , Déesse , il
faut...

THEMIS.

Un instant. Vous pouvez au sein de l'éloquence

Pour peindre du Roi les vertus
Il faudroit la main des Dieux même.

LUCINDE.

Beaucoup sur ce sujet ont osé s'exercer.

Du moins donnez-moi l'avantage
De voir que mes écrits les puissent surpasser.

THEMIS.

Votre désir est de rendre un hommage.
Les hommages bienfaits sont toujours bien reçus

Le succès est le prix d'un noble ouvrage.
Un désir aussi beau ne veut point de refus.
Travaillez.

LUCINDE.

Je ne puis rien exiger de plus :



S C E N E X.

THEMIS, L'AMOUR *en Courier.*

THEMIS.

Q Uel objet vient ici se rendre ?

L'AMOUR.

Ho ! Je suis las d'aller le même train.
En Italie, en Allemagne, en Flandre ;
Je suis toujours par voye & par chemin :
Mais inutilement. Que faut-il entreprendre
Pour . . . Ha ! C'est vous, Themis ? Bon jour.

THEMIS.

L'accueil est familier. Mais qui pouvez-vous être ?

L'AMOUR.

Moi ?

THEMIS.

Vous.

L'AMOUR.

Quoi ? Vous avez peine à me reconnaître.

THEMIS.

Assurément.

L'AMOUR.

Parbleu, je suis. . . Je suis l'Amour.

41 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
T H E M I S.

Que vous êtes changé !

L' A M O U R.

Comment, est-ce ma faute ?

Fatigue ; chagrins, embarras,
Pour bannir les attraits ne suffisent-ils pas ?
Ma puissance autrefois, si brillante, si haute,
Maintenant, Déesse, est à bas ;
Je ne sçais où porter mes pas.

T H E M I S.

N'avez-vous plus le même Empire ?
Les tendres cœurs toujours sont de votre district.

L' A M O U R.

Les tendres cœurs vraiment ont bien un autre tic,
Ils m'ont planté là net : contre moi tout conspire,
Ce n'est que pour la gloire à présent qu'on sou-
pire.

Voyant Cythere déserté,
J'ai dit, cherchons, allons où ces cœurs peuvent
être.

Au même instant j'ai visité
La Cour, la Ville & l'azile champêtre ;
Mais, néant. Plus de cœur. Allons, vite, au
galop,
Il faut chercher plus loin à recouvrer ma perte.
J'arrive dans les champs où Mars brille aussitôt,

COMEDIE.

43.

J'en fais l'heureuse découverte :
A mon but à l'instant je me crus parvenu.

THEMIS.

Dès que là-bas on vous a vû paraître ,
Chacun , sans doute , est accouru
Vous présenter l'encens qui vous est dû ?

L'AMOUR.

On n'a pas seulement daigné me reconnaître ;
Et je partis comme j'étois venu.
Ce n'est pas tout encor : ce qui trouble ma bile ,
Je n'ai trouvé dans mon chemin
Ni Bourg , ni Village , ni Ville ,
Où quelqu'un ait voulu me donner un azile.
A moins d'être guerrier on y perd son latin.
Aussi je crève de chagrin.
Morbleu , le courroux me surmonte ,
Et je n'y trouve point mon compte.
Là , voyez comme je suis fait.
Dira-t-on à présent que l'amour est aimable ?
Avec un visage aussi laid ,
De quoi paraîtrai-je capable ?

THEMIS.

Vous n'avez plus personne à qui lancer vos traits ?

L'AMOUR.

Pardonnez-moi : mais , qu'est-ce qu'il me reste ?
Quelques fades galants , quelques petits muguets.

44 LES SOUHAITS POUR LE ROY,
T H E M I S.

Est-ce là tout ?

L' A M O U R.

Et malepeste ,

Qui pourrais-je trouver , autres que ces gens-ci ?

T H E M I S.

Le beau sexe.

L' A M O U R.

Il n'est pas encore tems de lui plaire.

Il ne se livre à présent qu'à l'ennui.

Les femmes sont ici ;

Leurs cœurs sont à la guerre.

Il ne faut pourtant pas que je demeure oisif.

T H E M I S.

Amusez-vous à consoler les belles.

L' A M O U R.

Mais , mais , vous vous moquez. Pourrais-je
aprocher d'elles ?

A mon visage il faut avant un correctif.

Assurément il n'est pas présentable ,

Et tout Dieu que je suis, l'on m'enverroit au diable.

Mes plus brillans discours jamais

N'auroient pour consoler une entiere puissance ,

Lorsque l'amour a perdu ses attraits ,

Il a perdu toute son éloquence.

Cependant il est bon d'être utile, par fois.

Adieu , je pars.

COMEDIE.

45

THEMIS.

Pourquoi donc ?

L'AMOUR.

Pour l'armée :

Par la valeur mon ame est animée.

Sur l'ennemi je veux épuiser mon carquois

Oui, ventrebleu, dès la première approche,

Je prétens à chacun viser un coup certain ;

D'un de ses traits cruels que souvent je décoche ;

Et qui vers Atropos les menera grand train.

THEMIS.

Tendre amour, on vous en dispense,

L'AMOUR.

Non, non. J'y vole de ce pas.

THEMIS.

Par la douceur de vos apas

Il faut montrer votre puissance :

Mais LOUIS est dans les combats,

Et pour voir triompher la France,

On n'a besoin que de son bras.

L'AMOUR.

Me voilà revenu. Mais, que vais-je donc faire ?

Encore à quelque chose il me faut occuper.

46 LES SOUHAITS POUR LE ROY :

L'Amour bien vite dégénere
Quand il n'a pas de quoi se dissiper.
Bon , mettons-nous dans la roture ;
Chez un Millionnaire il faut porter nos pas :
Ces Crésus enivrés d'un ennuyeux fracas ,
Prendront-ils garde à ma figure ?
Ils ne sont pas nés délicats.
Oui , ce sera là notre affaire.
Il est vrai que chez eux on me fait peu d'honneur ;
Car pour être sensible il faut avoir un cœur ,
Et bien souvent ces gens-là n'en ont guère ;

T H E M I S.

Près de voir briller votre Cour ,
Amour , banissez vos allarmes :
Vous allez reprendre vos charmes ;
Quand des guerriers vous verrez le retour.

S C E N E X I. & dernière.

T H E M I S *seule entend un bruit de
Fanfares.*

LEs accords qui se font entendre ,
Annoncent que des Dieux l'ordre va s'accomplir ;
Français , venez ici vous rendre.
Par l'image du Roi ces lieux vont s'embellir ,

COMEDIE.

Votre Destin doit faire envie,
Quel honneur plus charmant pouvez-vous espérer ?

C'est voir bénir votre patrie ,
Que de voir les Dieux l'honorer.

Le Theatre change , & représente un Temple. Au milieu est un pied-d'estal , sur lequel est placée la Statue ressemblante du Roy : elle est environnée de différens Attributs.

Au-dessus un rayon de lumiere traverse une Couronne que deux Génies lui posent sur le front , tandis que deux autres Génies tiennent à ses côtés chacun une Corne d'Abondance : de l'une il sort des Couronnes de lauriers , & de l'autre des Cœurs : au pied-d'estal est une Inscription transparente, On y lit cette Devise :

SPLENDOR ORBIS ET AMOR.

Une troupe de Sujets vient dans ce Temple rendre leurs hommages par des danses & des chants.

DIVERTISSEMENT.

BACCHUS *chante.*

CHantez, célébrez votre gloire,
Français, rendez hommage au plus aimé des
Rois.

A ses exploits
Vous devez boire.
De vos plaisirs c'est peu que Bacchus soit témoin;
A goûter mes faveurs qu'ici chacun s'apprête,
Dans une belle fête,
Doit toujours régner le bon vin.

On danse.

VAUDEVILLE.

Rien de plus noble & de plus juste
Que de tout quitter pour son Roi.
En suivant ce Monarque auguste,
On fait moins pour lui que pour soi.
Il ne mène qu'à la victoire.
Lui consacrer tous ses loisirs,
C'est les consacrer à la gloire,
Voilà le comble des desirs.

LB

LE BERGER.

L'Amour au sein de la molesse
Sembloit pour toujours m'attacher.
Le cœur d'une tendre maîtresse
Tout à coup sçait m'en arracher.
Je vôle où la gloire m'appelle.
Je serai , malgré les plaisirs
Brave guerrier , amant fidèle.
Voilà le comble des desirs.

LA BERGERE.

D'un amant chéri , la présence
Se fait sans cesse désirer :
Mais on doit souffrir son absence ,
Quand elle sert à l'illustrer.
Que le mien montre son courage ,
Pour calmer mes tristes soupirs ,
Je porte en mon cœur son image.
Voilà le comble des desirs.

LE PAYSAN.

Cheux soi , travailler comme un diable ,
Voir l'or abondamment venir ,
Fort peu de tems tenir la table ,
Mais long-tems la pleume tenir ;

50 LES SOUHAITS POUR LE ROY.

Du mal que chacun veut se faire,
Morguenne, faire ses plaisirs,
D'un Praticien mercenaire,
Voilà le comble des desirs.

F I N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour Titre : *Les Souhairs pour le Roy*. Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. Fait à Paris le 9 Mai 1750.

DE CAHUSAC.

*La Permission & l'Enregistrement se trouvent
à la fin de la Tragédie de Caliste.*

De l'Imprimerie de J O R R Y,

Bruys, n'avait aucun

LE SOT
TOUJOURS SOT,
OU
LE MARQUIS PAISAN,
COMEDIE

AVEC UNE DISSERTATION
sur les Ouvrages de Theatre, intitulés,
la Force du Sang, la Belle-Mere, &
le Sot toujours sot.

*Pour prouver que ces trois Comedies, qui
paroissent avoir differens Auteurs, sont
toutes trois du seul Monsieur l'Abbé
BRUIS.*

Le prix est de Vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, à l'entrée du
Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Du mal que chacun veut
Morguenne, faire les
D'un Praticien mer
Voilà le comble de

J'ai lû par
Chance!

Titre : *Le*

ai rien t

l'impre

1750.



ERTATION
R LES OUVRAGES
E THEATRE,
INTITULÉS

Force du Sang, la Belle-Mere,
& le Sot toujours Sot.

*pour prouver que ces trois Comedies :
si paroissent avoir differens Au-
teurs, sont toutes trois du seul M.
Abbé BRUIS.*

QUOIQUE' IL n'y ait rien
de plus ordinaire aujour-
d'hui, que de voir traiter
le même sujet par differens
Auteurs ; la singularité
incidens arrivés à la Piece du *Sot
toujours Sot*, a si peu d'exemples, que
la gloire de son Auteur, on
ve à propos d'en faire l'histoire
à ij





DISSERTATION
SUR LES OUVRAGES
DE THEATRE,
INTITULÉS

La Force du Sang , la Belle-Mere ;
& le Sot toujours Sot.

*Pour prouver que ces trois Comedies :
qui paroissent avoir differens Au-
teurs , sont toutes trois du seul M.
l'Abbé BRUIS.*



VOIQU'IL n'y ait rien
de plus ordinaire aujour-
d'hui , que de voir traiter
le même sujet par differens
Auteurs ; la singularité
des incidens arrivés à la Piece du *Sot
toujours Sot* , a si peu d'exemples, que
pour la gloire de son Auteur , on
trouve à propos d'en faire l'histoire
à ij

v) DISSERTATION.

sion du Roi , & une autre du Clergé de France , negligea sa Piece pendant plusieurs années , ce qui lui attira des reproches de M^r Palaprat avec la liberté que leur ancienne amitié lui permettoit , aussi bien qu'avec cet esprit vif & plein de saillies agréables qui ne l'abandonnoit jamais : cette lettre produisit l'effet qu'il en esperoit , Monsieur l'Abbé Bruis reprit la plume , & fit quelques changemens à *la Force du Sang* , & la renvoya à M^r Palaprat , qui lui en accusa de nouveau la reception.

La piece fut lûë aux Comediens , qui firent encore les mêmes difficultés , & firent prier M^r l'Abbé Bruis de la mettre en trois Actes. M^r Palaprat fâché de tant d'allées & de venues , lut la Piece dans plusieurs assemblées de gens d'esprit & de goût ; qui jugerent qu'il falloit que les Comediens eussent des raisons particulières pour la refuser , puisqu'ils la trouvoient parfaitement conduite.

M^r Palaprat sçachant que son ami étoit attaché par des ordres suprêmes , à des ouvrages plus respectables , retoucha cette Piece , & croyant en

DISSERTATION. vij

avoir levé toutes les difficultés , voulut encore en faire une lecture aux Comédiens ; & pour cet effet il en invita plusieurs au Temple où il logeoit alors , mais les mêmes raisons subsistant , elle fut refusée tout de nouveau. M^r Palaprat en instruisit M^r l'Abbé Bruis , qui se détermina enfin à la réduire en trois Actes , en lui rendant son premier titre du *Sot toujours Sot* , ou le *Marquis Paisan*. M^r Palaprat sçachant qu'il y travailloit , cessa ses lectures & ne parla plus de la *Force du Sang* , trop honnête homme , & trop ami de l'Abbé Bruis pour produire cette Piece comme de lui. Toutes ces choses sont prouvées par cinq lettres écrites de la main de M^r Palaprat , où il ne parle de cet ouvrage à M^r l'Abbé Bruis , que dans ces termes , *votre Piece , votre Ouvrage*. Par deux lettres des Sieurs Cham-melé & Raifin , par les Pieces originales écrites de la propre main de l'Abbé Bruis , & par plusieurs de ses lettres à un de ses amis , avant & depuis la mort de M^r Palaprat , au sujet de la même Piece.

Cependant , dans cet intervalle , M^r

viii *DISSERTATION.*

Palaprat étant mort , & le Theatre ayant perdu la plupart des Acteurs , pour lesquels M^r l'Abbé Bruis avoit fait ces rolles , il negligea de donner sa Piece : mais sollicité par plusieurs personnes de considération qui l'avoient entenduë , il se résolut de la mettre au net , & de l'envoyer à un de ses amis , pour la presenter à M^{rs} les Comediens , comme il avoit fait de Patelin , de l'Opiniâtre & de la Tragedie d'Alba , qui n'a point encore paruë , quoiqu'il y ait deux ans qu'elle soit acceptée.

Mais la Piece en trois Actes de *la Force du Sang* , remise sous le titre du *Sot toujours Sot* , n'arriva entre les mains de l'ami de M^r l'Abbé Bruis , qu'avec la triste nouvelle de sa mort , qui ne fut pas plutôt divulguée , qu'un Auteur Anonyme , qui avoit profité des frequentes lectures de *la Force du Sang* & de la facilité que M^r Palaprat avoit eüe de la confier , a voulu se l'approprier , & la presenta aux Comediens , en vers & en cinq Actes , cinq mois après la mort de l'Abbé Bruis , sous le titre de *la Force du Sang* : Ce titre réveilla l'attention de l'ami de

DISSERTATION. ix

L'Abbé Bruis , qui sensible à sa gloire , & chargé de ses intérêts envers ses heritiers , representa les raisons qu'il avoit de revendiquer cet Ouvrage au nom des heritiers de l'Abbé, comme leur appartenant , & la gloire de la composition étant dûë au seul Abbé Bruis , puisque pour prouver la chose , on n'avoit qu'à confronter *la Force du Sang* de M^r Bruis , avec celle de l'Anonime , & que l'on trouveroit non seulement le même sujet , le même esprit , mais encore les mêmes pensées , & qu'il étoit inutile que l'Anonime eût eu la constance d'attendre la mort de M^r Palaprat & celle de l'Abbé Bruis , qui arriva à la fin de Novembre 1723 , pour donner sa Piece au mois d'Avril suivant , qui fut lûë & reçûë des Comediens.

Mais les raisons de l'ami de l'Abbé Bruis ayant fait du bruit , l'Auteur Anonime retira sa Piece & y changea les principales choses qui pouvoient la faire reconnoître , & lui donna le titre nouveau de *la Belle-Mere* , sous lequel elle vient de paroître ; & quoique ce soit le même sujet du *Sot toujours Sot* , il l'a si bien

xij *DISSERTATION.*

Discours qu'il a mis à la tête des Pièces qu'il a fait imprimer, où il s'explique en ces termes.

Jan.ais, dit-il, société ne fut plus douce & plus fidelle que la mienne, avec cet ami, à qui je craindrois, en ne le nommant point, de dérober le fruit des fonds, qu'il mit dans la communauté; si tout le monde ne le connoissoit pas d'ailleurs, & si tant d'autres Ouvrages, non-seulement sérieux, mais profonds & respectables, ne l'avoient rendu trop respectable lui-même, pour s'oser avoïer publiquement Auteur, en tout ni en partie, de ces bagatelles prophanes, quelques innocentes qu'elles soient d'elles-mêmes; qu'on ne m'accuse donc point d'avoir voulu abuser de la credulité publique, quand j'ai souffert que mon nom ait été mis également aux Ouvrages dont j'étois de moitié, & à ceux où je n'avois aucune part.

En voilà assez pour prouver que la plûpart des Ouvrages de Theatre attribués à M^r Palaprat, sont de M^r l'Abbé Bruis, & que les sérieux occupations de cet illustre Abbé, l'obligeant à résider dans sa Province, il confioit ses manuscrits à la probité

DISSERTATION. xiiij

de M^r Palaprat , qui ne souffriroit pas aujourd'hui , s'il vivoit , qu'on donnerât à sa plume *la Force du Sang* , ou *le Sot toujours Sot* , ni qu'on les métamorphosât sous quelque forme que ce fût : ainsi on ne doit pas s'étonner si l'ami de M^r l'Abbé Bruis reclame pour la gloire & l'interêt de ses heritiers , *la Belle-Mere* , au Theatre François ; & *la Force du Sang* , aux Italiens , l'Auteur Anonyme n'y pouvant rien prétendre , n'en étant pas le Pere , & Madame Palaprat n'ayant pour tout droit sur cet Ouvrage , que de l'avoir trouvé dans les papiers de son mari.

Ce qui sera facilement prouvé par la confrontation du *Sot toujours Sot* . en trois Actes que l'on donne ici au Public ; & par celle de *la Force du Sang* , en cinq Actes que l'on va faire imprimer , avec les cinq Lettres de M^r Palaprat , à M^r l'Abbé Bruis , que l'on pourra confronter à *la Force du Sang* , ou *le Sot toujours Sot* , qui se joue actuellement aux Italiens ; confrontation qui fera connoître que ces deux Pieces n'en font qu'une , & sont de la même main , malgré les change-

xiv *DISSERTATION.*

mens qu'on a voulu y faire , & qui prouvera qu'on ne peut accuser d'entêtement, de partialité, ou de violence, ceux qui prennent les intérêts de la gloire de l'Abbé Bruis ; cet illustre Auteur ayant encore laissé plusieurs Ouvrages de Theatre , entre autres *la Femme trouvée Fille*, & *Robinson*, toutes deux achevées & dignes de l'attention du Public , si l'altercation que causent aujourd'hui *la Force du Sang*, & *le Sot toujours Sot*, n'avoient empêché de les produire

LE SOT

LE SOT

TOUJOURS SOT,

ou

LE MARQUIS PAÏSAN.

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

4 *Le Sot toujours Sot ;*
absent, l'échange que nous avons fait
ne m'a point inquiété ; mais depuis
son retour, j'ai des frayeurs que je ne
sçaurois vaincre.

MAISTRE COLAS.

Va, va, ma femme, ne t'embarasses
pas, nous nous en tirerons bien, songes
seulement au plaisir de voir notre fils
Grand Seigneur : Monsieur Almedor
n'est pas le premier Pere à qui on a
changé ses Enfans en nourrice.

MADAME COLAS.

Cela peut être, mais pourquoi as-
tu confié la verité de ce secret à notre
sot de fils ? il est si bête, que ses im-
pertinences nous perdront ; il falloit
lui laisser ignorer notre stratagème.

MAISTRE COLAS.

Non vraiment, j'aurois perdu par
là tout le bien que j'en attends, s'il
n'avoit pas sçu que je suis son pere ;
il ne me regarderoit que comme le
Fermier de celui que je lui donne, au
lieu que sçachant qu'il est notre fils,
& passant pour celui de Monsieur
Almedor notre Maître, il nous fera
jouir de sa fortune.

MADAME COLAS.

Tout cela est le mieux du monde.

Comedie.

mais le fils veritable de Monsieur Almedor, qui passe pour le nôtre, & qui malgré notre negligence pour lui, est devenu si beau, si bien fait, & si poli, fera paroître notre faux Marquis plus sot qu'il ne l'est encore, & je ne sçai si je me trompe, mais je le crois amoureux de la fille de Monsieur Acurse; & tu sçais que notre Maître Monsieur Almedor la veut demander pour notre sot de Marquis.

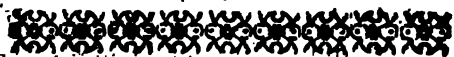
MAISTRE COLAS.

Qu'importe, quand Dorimont seroit cens fois plus parfait qu'il n'est, Monsieur Acurse qui le croit nôtre fils, ne le préférera pas à celui de Monsieur Almedor, & quand sa fille Angelique en seroit coëffée, il faudra qu'elle obéisse: enfin ma chere Colette, rassure-toi, & par de vaines imaginations, ne va point rompre les mesures que j'ai prises. Je vois nôtre Marquis, laisse-moi lui parler tête à tête, je ferai mieux que toi; les femmes rendent toujours les hommes plus sots qu'ils ne le sont.

MADAME COLAS.

L. Fais comme tu l'entendras, mais j'ai bien peur que tout ceci n'aille mal pour nous.

Le Sot toujours Sot ;



SCENE II.

MAISTRE COLAS,
LE MARQUIS.

MAISTRE COLAS.
ENFIN te voilà Monsieur le Mar-
quis.

LE MARQUIS.

Parguoi oïi.

COLAS.

Il faut dire, oïi Monsieur.

LE MARQUIS.

Oïi Monsieur.

COLAS.

Sous ces habits, on ne te prendra
jamais pour le fils de Maistre Colas.

LE MARQUIS.

Parguoi non.

COLAS.

Il faut dire, non Monsieur.

LE MARQUIS.

Non Monsieur.

COLAS.

Dis-moi, Monsieur Almedor est-il
un peu content de toi.

LE MARQUIS.

Oh parguoi non.

COLAS.

Encore parguoi, ah que tu es sot!

LE MARQUIS.

Oüi Monsieur.

COLAS.

Croit-il bien que tu es son fils!

LE MARQUIS.

Parguoi oüi.

COLAS.

Ah que tu es sot!

LE MARQUIS.

Oüi Monsieur.

COLAS.

A moins que le diable ne s'en mêle,
il ne découvrira jamais que tu es mon
fils.

LE MARQUIS.

Parguoi non.

COLAS.

Encore!

LE MARQUIS.

Oüi Monsieur.

COLAS.

Puisque cela dépendoit de moi &
de ta mere, nous aurions été de grands
fots, de ne faire pas cet échange pour
faire ta fortune.

Le Sot toujours Sot ;

LE MARQUIS.

Jarnigué que cela est bien avisé.

COLAS.

Oùi, mais il ne faut plus dire ni parguoi, ni jarnigué ; il faut que tu sois un grand sot, de n'avoir pû te corriger depuis quatre mois que tu es ici chez Monsieur Almedor, & depuis que je t'en reprends. Quoique nous ne soyons que des Païsans, ta mere & moi, nous avons vû tant de gens de qualité, que nous ne parlons pas comme toi.

LE MARQUIS.

Morgué, c'est que je n'y avise pas.

COLAS.

Songes-y donc, car Monsieur Acurse ne voudroit jamais te donner sa fille. Oh ça, je suis venu tout exprès aujourd'hui de ma Ferme, avec ta mere, pour me trouver à ton mariage, dis-moi : Monsieur Almedor ne se doute-t-il de rien ?

LE MARQUIS.

Eh ! il dit bien quelquefois que je suis un sot, & que je vous ressemble, mais il n'y entend pas finesse : car depuis que je suis son fils, il m'a donné des Maîtres pour me façonner, se dit-il,

Comedie.

9

& demain, se dit-on, il me veut marier, se dit-il, avec la fille de Monsieur Acurse, se dit-on.

COLAS.

Voilà-t-il pas encore ton se dit-il, se dit-on: un Marquis doit-il parler comme cela ?

LE MARQUIS.

Ah jarnigué, je n'ons pas appris à mieux parler.

COLAS.

Encore ton jarnigué ! sot que tu es.

LE MARQUIS.

Morgué, je ne le dirai plus.

COLAS.

Tu feras bien. As-tu vû cette fille de Monsieur Acurse ?

LE MARQUIS.

Je la lorgnis l'autre jour dans cette salle, par le trou de la serure de cette porte, alle étoit venuë ici.....

COLAS.

Elle, elle.

LE MARQUIS.

Elle étoit venuë ici avec son pere, Monsieur Acurse, pour voir Monsieur Almedor ; alle s'appelle....

COLAS.

Elle, elle, nigaut.

20 *Le Sot toujours Sot,*

LE MARQUIS.

Elle, elle s'appelle Angelique ;
jarnigué qu'elle est belle !

COLAS.

Veux-tu parler autrement ; je te....

LE MARQUIS.

Ah tatigué ! c'est qu'elle est jolie !

COLAS, *à part.*

Oh ! Nature, Nature, je crains
bien que tout ce que je fais ne soit inu-
tile.

COLAS, *barr.*

N'as-tu point ouï dire si cette An-
gelique n'a pas quelque Amant ?

LE MARQUIS.

Lisette qui la sert, & qui est une
fine lame, j'allois ici hier au soir dans
notre cour avec ce Capitaine Dori-
mont, qui croit être votre fils ; je les
écoutis par une fenêtre, sans faire
semblant de rien, & j'ouïs que ce
Monsieur Dorimont disoit qu'il étoit
amoureux d'Angelique. Lisette lui
disoit qu'elle : . . . qu'elle le servi-
roit. Monsieur Dorimont lui disoit,
qu'il enrageoit de la voir donner à
un sot. Vous entendez bien qu'il vou-
loit parler de moi. Lisette lui disoit,
tout ci, tout ça, que sçais-je moi ? elle

Comedie.

Pr

a plus de caquet que la poule à ma tante , & puis c'est tout. Mais ils ont biau dire , jarnigué je ne suis pas si sot qu'ils pensions.

COLAS.

Tais toi , voici Monsieur Almedor.



SCENE III.

**M. ALMEDOR, COLAS,
LE MARQUIS.**

COLAS.

Saluez Monsieur votre pere , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Servitu , Monfu mon Pere.

ALMEDOR.

Entrez vite là-dedans , mon fils , je n'ai point trouvé Monsieur Acurse chez lui ; on m'a dit qu'il étoit sorti pour me venir voir , & il n'est pas à propos qu'il vous voye encore : retirez-vous.

COLAS.

Monsieur le Marquis , faites ce que Monsieur votre pere vous dit.

Le Sot toujours Sot,
LE MARQUIS.
Hé bian donc servitu.



SCENE IV.

M. ALMEDOR, M^c COLAS.

ALMEDOR.

A H ! Maître Colas , que votre femme a mal élevé ce malheureux enfant.

COLAS.

Monsieur , elle n'a pas voulu lui faire violence , elle a pris soin de vous le conserver ; & je l'ai laissé vivre au champs à sa fantaisie.

ALMEDOR.

Se peut-il , que mon fils soit si grossier , si ruste , si sot ; & que le vôtre soit si poli , & si honnête homme ? Je le vis hier ici par hazard , nous causâmes quelque tems ensemble , j'en fus charmé ; qu'il a de merite , & que je me sens d'inclination pour lui ! je donnerois de bon cœur , tout le bien que j'ai gagné aux Indes , & que le mien lui ressemblât.

COLAS.

Monsieur, Monsieur, quand le vôtre aura un peu demeuré à la Ville, il se polira.

M. ALMEDOR.

Mais dites-moi, Maître Colas, par quelle aventure Dorimont votre fils, est-il devenu Capitaine, & comment a-t-il fait pour devenir si joli homme ?

COLAS.

Oh ! Monsieur, il est bien aisé de vous le faire entendre ; vous sçavez que lorsque vous partîtes pour les Indes, ma femme nourrissoit votre fils qui n'avoit que six mois, & qu'elle avoit donné le nôtre à une nourrice ; l'envie que nous avions de reconnoître votre confiance en nous, nous fit si fort attacher à votre fils, que nous negligâmes le nôtre. Lorsqu'il put parler & se faire entendre, il ne bougeoit des écoles, & quelque soin que nous prissions pour donner le même goût à Monsieur votre fils, il n'a jamais voulu y consentir. Notre fils, voyant que toute notre tendresse étoit pour le vôtre, se dégoûta du Village, & s'en alla à l'armée ; enfin je ne sçai comment cela s'est fait ; mais il

14 *Le Sot toujours Sot ;*
a eu tant de bonheur , qu'il est devenu Capitaine , & il y a près de cinq mois qu'il est à Paris à se donner des airs de grand Seigneur , qui nous font bien de la peine. Voilà , Monsieur , la vérité ; mais quoique le vôtre ne soit pas si déniaisé , il n'en a pas un naturel moins bon.

ALMEDOR.

Non , Maître Colas , si ce malheureux enfant n'étoit que ruste & grossier , comme les passans , j'aurois quelque espérance ; mais il est naturellement si sot , si sot , que je n'en espère rien. Non cet enfant ne tient rien de moi.

COLAS.

Oh ! Monsieur ne vous en déplaise , c'est que vos Dames de Paris , ne font pas leurs enfans si ressemblans à leur pere , comme nos femmes de Village. A la Ville , cette grande quantité de monde , qui va voir vos femmes , fait qu'un pauvre enfant a le nez de l'un , les oreilles de l'autre , les pieds d'un Maître à Danser , les mains d'un Intendant , la mine doucette d'un Abbé , & le reste : mais au Village , nos femmes ne voyent que paï-

fans , & nos enfans font tous bâtis
d'une pièce.

ALMEDOR.

Par cette raison , mon pauvre Co-
las , le mien ne devoit pas ressem-
bler aux païsans ; mais j'entends Mon-
sieur Acurse , rentrez & empêchez
que mon fils ne se vienne produire
ici à contre-tems ; je lui ai dit qu'il
étoit allé à la campagne pour une
affaire pressante ; & songez à me
faire venir ici cette Frofine , qui me
doit trouver quelqu'un , que je veux
mettre auprès de lui pour le conduire
jusqu'à ce que le mariage soit con-
sommé.



SCENE V.

M. ACURSE, M. ALMEDOR,

M. ACURSE.

JE n'ai jamais eu tant d'occupation,
& cependant j'ai quitté tous mes
apprentifs Jurisconsultes , pour al-
ler signer notre dédit , & cela étoit
juste.

ALMEDOR.

Quand vous acceptez mon fils pour
votre gendre , Monsieur Acurse , c'est
un pur effet de l'amitié que nous
avons toujours eu l'un pour l'autre ;
la justice n'y a point de part.

M. ACURSE.

Pardonnez moi , *justitia est constans...*
A propos , je ne crois pas que vous
ayez appris le Latin aux Indes ?

ALMEDOR.

Non assurément.

M. ACURSE.

Vous êtes un bon Gentilhomme ,
mon acien Ami ; vous n'avez qu'un
fils , je n'ai qu'une fille ; puisque nous
voici rapprochés , sur nos vieux ans ,
nous ne pouvons mieux faire que de
nous unir par cette alliance ; nous
avons gagné beaucoup de bien l'un
& l'autre ; vous à courir les mers , &
moi à un metier dont je fais quelque
fois scrupule.

ALMEDOR.

Scrupule , de rendre de jeunes gens
capables d'être Magistrats ?

M. ACURSE.

Ne parlons pas de cela ; il y en a
tels avec qui je gagne si mal mon ar-
gent

gent , que je crains qu'on ne m'oblige
un jour à leur faire restitution ; for-
geons seulement à conclure le maria-
ge , dès que votre fils sera arrivé ;
car je crains terriblement la prédi-
ction qui m'a été faite par un grand
Astrologue , qui m'a dit , que ma fille
étoit menacée par les Astres , de mou-
rir jeune si je ne la mariois prompte-
ment.

ALMEDOR.

Vous ajoutez donc foi à l'Astro-
logie ?

M. ACURSE.

J'en ai vu des choses surprenantes ;
mais faisons au plutôt ce mariage ,
aux conditions néanmoins que je me
suis réservé dans notre édit ; que
votre fils sera ce que nous appellons
en Droit , propre , apte & idoine ,
pour le monde & la société matrimo-
niale ; autrement j'en serois relevé
par la Loi *Matrimonia ; Codice ; de
fatus , paragraphe filius tuus* . Adieu ,
c'est aujourd'hui chez moi pour la
Conférence . Demain ma fille & moi
viendrons voir & examiner votre fils &
je vous quitte ; aussi bien voilà une
fille qui paroît vous chercher . Servi-
teur.

B



SCENE VI.

ALMEDOR, FROSINE.

FROSINE.

M O sieur , je suis votre servante ; on m'est venu chercher de votre part , comme je rêvois à pouvoir vous trouver l'homme que vous souhaitez.

ALMEDOR.

Eh bien ! ma pauvre Frosine , toi qui connois à Paris tant de gens , m'as-tu déterré l'homme que je te demande ?

FROSINE.

Je suis après votre affaire , Monsieur , vous devez être persuadé de mon zèle , il y a si longtems que je fréquente votre maison , que je la regarde comme la mienne ; & depuis quatre jours que vous m'avez découvert vos intentions , je n'ai pas perdu un moment ; mais comme dans ce monde rien ne fait rien pour rien ,

£

Je voudrois ſçavoir auparavant combien.

ALMEDOR.

Je te demande un homme fin & adroit.

FROSINE.

Je le ſçai.

ALMEDOR.

Qui ſe tiennra auprès de mon ſor de fils , juſqu'à ce que le mariage ſoit fait , qui le conduiſe , & qui l'empêche de faire des ſorſes ; & enfin qui nous aide à le faire accepter pour gendre à Monſieur Acurſe.

FROSINE.

Vous m'avez dit tout cela , Monſieur ; mais combien voulez-vous que je promette de votre part à cet habile homme ?

ALMEDOR.

Ah ! Froſine , je ne puis me perſuader que ce ſor ſoit mon fils , & la nature ne me dit rien pour lui.

FROSINE.

Il n'eſt pas queſtion de cela , Monſieur , votre nature a beau parler ou ſe taire , on ne fait pas les enfans comme on les voudroit , il les faut prendre comme ils viennent ; on vous



SCENE VI.

ALMEDOR, FROSINE

FROSINE.

Monsieur, je suis votre servante
on m'est venu chercher de v
re part, comme je rêvois à pouvo
vous trouver l'homme que vous so
haitez.

ALMEDOR.

Eh bien ! ma pauvre Frosine, t
qui connois à Paris tant de gen
m'as-tu déterré l'homme que je
demande ?

FROSINE.

Je suis après votre affaire, Mo
sieur, vous devez être persuadé
mon zele, il y a si longtems que
fréquente votre maison, que je la r
garde, comme la mienne ; & de
quatre jours que vous m'avez déco
vert vos intentions, j'en ai pas pu
du un moment ; mais comme dans
monde ison ne fais rien pour pie

Je voudrois ſçavoir auparavant combien.

ALMEDOR.

Je te demande un homme fin & adroit.

FROSINE.

Je le ſçai.

ALMEDOR.

Qui ſe tienne auprès de mon ſot de fils , juſqu'à ce que le mariage ſoit fait , qui le conduiſe , & qui l'empêche de faire des ſorſes ; & enfin qui nous aide à le faire accepter pour gendre à Monsieur Acurſe.

FROSINE.

Vous m'avez dit tout cela , Monsieur ; mais combien voulez-vous que je promette de votre part à cet habile homme ?

ALMEDOR.

Ah ! Froſine , je ne puis me perſuader que ce ſot ſoit mon fils , & la nature ne me dit rien pour lui.

FROSINE.

Il n'eſt pas queſtion de cela , Monsieur , votre nature a beau parler ou ſe taire , on ne fait pas les enfans comme on les voudroit , il les faut prendre comme ils viennent ; on vous

20 *Le Sot toujours Sot ;*
l'a donné, il est vôtre , & de trente
peres les vingt-neuf n'ont pas un meil-
leur titre ; mais si vous voulez que je
m'employe pour vous , dites-moi com-
bien vous voulez que j'offre à l'hom-
me que vous me faites chercher ?

ALMEDOR.

Eh , eh ! Là dis-moi toi même , que
crois-tu qu'il lui faille donner , & ce
n'est que pour un jour ou deux que
j'ai besoin de lui.

FROSINE.

Le tems ne fait rien à cela , il faut
engager cet homme à vous garder le
secret.

ALMEDOR.

Assurément.

FROSINE.

On sçait que vous êtes riche com-
me un Cresus , & que vous avez en-
core un Vaisseau prêt à partir pour
vous aller chercher aux Indes de gran-
des richesses.

ALMEDOR.

Eh , eh ! cela est assez vrai.

FROSINE.

On est aujourd'hui grandement in-
terressé , il s'agit d'empêcher que vo-
tre fils ne soit reconnu pour un sot.

ALMEDOR.

C'est cela.

FROSINE.

Et de vous en défaire par un bon mariage.

ALMEDOR.

Tu as raison.

FROSINE.

Il faut que cet homme ne le quitte point, qu'il le relève des fautes qu'il fait.

ALMEDOR.

Justement.

FROSINE.

Qu'il parle pour lui dans l'occasion ; & enfin , qu'à la dernière extrémité , en cas que Monsieur Acurse vint à reconnoître votre fils pour un sot , & qu'il voulût se dédire , il faut que cet homme trouve des expédiens , des stratagèmes , des ruses pour l'obliger à consentir à ce mariage.

ALMEDOR..

Oùï , c'est ce que je demande.

FROSINE.

Oh bien , Monsieur , pour tout cela , ce n'est pas trop pour un homme comme vous , que quatre ou cinq cens pistoles.

14 *Le Sot toujours Sot ,*
a eu tant de bonheur , qu'il est de-
venu Capitaine , & il y a près de cinq
mois qu'il est à Paris à se donner des
airs de grand Seigneur , qui nous font
bien de la peine. Voilà , Monsieur ,
la vérité ; mais quoique le vôtre ne
soit pas si déniaisé , il n'en a pas un
naturel moins bon.

ALMEDOR.

Non , Maître Colas , si ce malheu-
reux enfant n'étoit que ruste & gros-
sier , comme les païsans , j'aurois quel-
qu'espérance ; mais il est naturelle-
ment si sot , si sot , que je n'en espère
rien. Non cet enfant ne tient rien de
moi.

COLAS.

Oh ! Monsieur ne vous en déplai-
se , c'est que vos Dames de Paris , ne
font pas leurs enfans si ressemblans à
leur pere , comme nos femmes de Vil-
lage. A la Ville , cette grande quan-
tité de monde , qui va voir vos fem-
mes , fait qu'un pauvre enfant a le
né de l'un , les oreilles de l'autre , les
pieds d'un Maître à Danser , les mains
d'un Intendant , la mine doucette
d'un Abbé , & le reste : mais au Vil-
lage , nos femmes ne voyent que paï-

lans , & nos enfans font tous batis
d'une piece.

ALMEDOR.

Par cette raison , mon pauvre Co-
las , le mien ne devoit pas ressem-
bler aux païsans ; mais j'entends Mon-
sieur Acurse , rentrez & empêchez
que mon fils ne se vienne produire
ici à contre-tems ; je lui ai dit qu'il
étoit allé à la campagne pour une
affaire pressante ; & songez à me
faire venir ici cette Froline , qui me
doit trouver quelqu'un , que je veux
mettre auprès de lui pour le conduire
jusqu'à ce que le mariage soit con-
sommé.



SCENE V.

M. ACURSE, M. ALMEDOR,

M. ACURSE.

JE n'ai jamais eu tant d'occupation,
& cependant j'ai quitté tous mes
aprentifs Jurisconsultes , pour al-
ler signer notre dédit , & cela étoit
juste.

ALMEDOR.

Quand vous acceptez mon fils pour
votre gendre, Monsieur Acurse, c'est
un pur effet de l'amitié que nous
avons toujours eu l'un pour l'autre ;
la justice n'y a point de part.

M. ACURSE.

Pardonnez moi, *justitia est constans...*
A propos, je ne crois pas que vous
ayez appris le Latin aux Indes ?

ALMEDOR.

Non assurément.

M. ACURSE.

Vous êtes un bon Gentilhomme,
mon acien Ami ; vous n'avez qu'un
fils, je n'ai qu'une fille ; puisque nous
voici rapprochés, sur nos vieux ans,
nous ne pouvons mieux faire que de
nous unir par cette alliance ; nous
avons gagné beaucoup de bien l'un
& l'autre ; vous à courir les mers, &
moi à un metier dont je fais quelque-
fois scrupule.

ALMEDOR.

Scrupule, de rendre de jeunes gens
capables d'être Magistrats ?

M. ACURSE.

Ne parlons pas de cela ; il y en a
tels avec qui je gagne si mal mon ar-
gent

gent , que je crains qu'on ne m'oblige
un jour à leur faire restitution ; for-
geons seulement à conclure le maria-
ge , dès que votre fils sera arrivé ;
car je crains terriblement la prédi-
ction qui m'a été faite par un grand
Astrologue , qui m'a dit , que ma fille
étoit menacée par les Astres , de mou-
rir jeune si je ne la mariois prompte-
ment.

ALMEDOR.

Vous ajoutez donc foi à l'Astro-
logie ?

M. ACURSE.

J'en ai vu des choses surprenantes ;
mais faisons au plutôt ce mariage ,
aux conditions néanmoins que je me
suis réservé dans notre édit ; que
votre fils sera ce que nous appellons
en Droit , propre , apte & idoine ,
pour le monde & la société matrimo-
niale ; autrement j'en serois relevé
par la Loi *Matrimonia* ; *Codice* ; de
farui , *paragraphe filius tuus* . Adieu ;
c'est aujourd'hui chez moi pour la
Conférence . Demain ma fille & moi
viendrons voir & examiner votre fils ;
je vous quitte ; aussi bien voilà une
fille qui paroît vous chercher . Servi-
teur.

B



SCENE VI.

ALMEDOR, FROSINE.

FROSINE.

Monsieur , je suis votre servante ; on m'est venu chercher de votre part , comme je rêvois à pouvoir vous trouver l'homme que vous souhaitez.

ALMEDOR.

Eh bien ! ma pauvre Frosine , toi qui connois à Paris tant de gens , m'as-tu déterré l'homme que je te demande ?

FROSINE.

Je suis après votre affaire , Monsieur , vous devez être persuadé de mon zele , il y a si longtems que je fréquente votre maison , que je la regarde comme la mienne ; & depuis quatre jours que vous m'avez découvert vos intentions , j'en ai pas perdu un moment ; mais comme dans ce monde l'on ne fait rien pour rien ;

je voudrois ſçavoir auparavant combien.

ALMEDOR.

Je te demande un homme fin & adroit.

FROSINE.

Je le ſçai.

ALMEDOR.

Qui ſe tienne auprès de mon ſot de fils , juſqu'à ce que le mariage ſoit fait , qui le conduiſe , & qui l'empêche de faire des ſotiſes ; & enfin qui nous aide à le faire accepter pour gendre à Monsieur Acurſe.

FROSINE.

Vous m'avez dit tout cela , Monsieur ; mais combien voulez-vous que je promette de votre part à cet habile homme ?

ALMEDOR.

Ah ! Froſine , je ne puis me perſuader que ce ſot ſoit mon fils , & la nature ne me dit rien pour lui.

FROSINE.

Il n'eſt pas queſtion de cela , Monsieur , votre nature a beau parler ou ſe taire , on ne fait pas les enfans comme on les voudroit , il les faut prendre comme ils viennent ; on vous

20 *Le Sot toujours Sot,*
l'a donné, il est vôtre, & de trente
peres les vingt-neuf n'ont pas un meil-
leur titre; mais si vous voulez que je
m'employe pour vous, dites-moi com-
bien vous voulez que j'offre à l'hom-
me que vous me faites chercher?

ALMEDOR.

Eh, eh! Là dis-moi toi même, que
crois-tu qu'il lui faille donner, & ce
n'est que pour un jour ou deux que
j'ai besoin de lui.

FROSINE.

Le tems ne fait rien à cela, il faut
engager cet homme à vous garder le
secret.

ALMEDOR.

Assurément.

FROSINE.

On sçait que vous êtes riche com-
me un Cresus, & que vous avez en-
core un Vaisseau prêt à partir pour
vous aller chercher aux Indes de gran-
des richesses.

ALMEDOR.

Eh, eh! cela est assez vrai.

FROSINE.

On est aujourd'hui grandement in-
terressé, il s'agit d'empêcher que vo-
tre fils ne soit reconnu pour un sot.

ALMEDOR.

C'est cela.

FROSINE.

Et de vous en défaire par un bon mariage.

ALMEDOR.

Tu as raison.

FROSINE.

Il faut que cet homme ne le quitte point, qu'il le relève des fautes qu'il fait.

ALMEDOR.

Justement.

FROSINE.

Qu'il parle pour lui dans l'occasion ; & enfin , qu'à la dernière extrémité , en cas que Monsieur Acurse vint à reconnoître votre fils pour un sot , & qu'il voulût se dédire , il faut que cet homme trouve des expédiens , des stratagèmes , des ruses pour l'obliger à consentir à ce mariage.

ALMEDOR..

Oùï , c'est ce que je demande.

FROSINE.

Oh bien , Monsieur , pour tout cela , ce n'est pas trop pour un homme comme vous , que quatre ou cinq cens pistoles.

82 *Le Sot toujours Sot,*
ALMEDOR.

Diantre !

FROSINE.

Oh Monsieur, ne vous plaignez pas si je puis faire votre affaire ; je sçai bien des gens à qui il en a coûté plus de mille pour se faire déniaiser, encore n'ont-ils pû y réussir ; il n'est rien de plus cher au moins, vous reprendrez cela sur la dot.

ALMEDOR.

Tu as raison, va je consens à tout, & il n'y a pas de tems à perdre ; songes vite, ma chere Frosine, à m'amener ici cet homme, quand tu l'auras trouvé, rien ne me tient tant à cœur que d'être défait honorablement de mon sot de fils. Adieu.



SCENE VII.

FROSINE *seule.*

PAr ma foi, j'admire Monsieur Almedor, qui pour se débarrasser d'un sot, s'est avisé de s'adresser à moi ; cependant voici une occasion dont il

fait profiter : Quatre ou cinq cents pistoles sont bonnes à gagner ; allons donc chercher quelque habile fourbe qui puisse. . . . J'apperçois deux drôles qui ont senti la curée , feignons de les éviter.



SCENE VIII.

FRONTIN , DULAURIER ,
FROSINE.

FRONTIN.

OU va si vite , l'habile , l'officieuse , la défintéressée Frosine ?

FROSINE.

Ne m'arrêtes pas, Frontin, je cours chercher un habile homme.

FRONTIN.

Eh bien, ne va pas plus loin , en voici deux à choisir.

DULAURIER.

Et fort à son service.

FRONTIN.

Tu as la mine d'avoir quelque affaire importante en tête ; ce n'est pas

Le Sot toujours Sot,
pour rien que l'intriguante Frosine
vient chez le riche Almedor ; nous
t'y avons vû entrer , nous t'avons
suivi Dulaurier & moi , nous l'a-
vons vû sortir , & nous sommes ve-
nus pour t'offrir nos services ; si tu ne
veux pas te servir de nous pour l'e-
xecution de tes hautes entreprises ,
prends-nous au moins pour ton con-
seil.

FROSINE.

Je crains que tu ne sois pas mon
fait.

DU LAURIER.

Si tu demande un homme expert en
procedés , Plenipotentiairé de Paix ou
de Trêve , qui sont conclus dans les
Cassés , Tripots , Cabarets & Berlans ,
entre les braves de Paris , le voici.

FRONTIN.

Faut-il dépasser adroitement un
mari ?

FROSINE.

Aurois-je besoin de personne pour
cela ?

DU LAURIER.

S'agit-il d'enlever une fille sans
qu'on ose grôiller ?

FROSINE.

FROSINE.

On n'enleve plus que les hommes ;
on a des filles de reste.

FRONTIN.

As-tu en main quelque bonne dupe
à livrer ?

DULAURIER.

Quelque bon joïeur à produire :

FRONTIN.

Faut-il negocier quelque mariage
à la croque au sel ?

DULAURIER.

Faut-il couper les oreilles à quel-
qu'un ?

FROSINE.

Oh ! ce n'est point tout cela , &
puisqu'e vous êtes si avide de l'appren-
dre , il s'agit de donner de l'esprit à
un sot , & de le rendre habile hom-
me ; voyez qui des deux veut l'entre-
prendre.

FRONTIN.

La peste !

DULAURIER.

Tu bieu !

FROSINE.

Ah ! voilà mes braves en défaut !

FRONTIN.

Et tu as promis toi , de mettre fin à
cette entreprise ?

C

... toujours Sot ;

FROSINE.

*... maintenant quatre cens pi-
... à gagner.*

FRONTIN.

... quatre cens pistoles , dis-tu ?

FROSINE.

...

DU LAURIER.

Cela merite attention.

FRONTIN.

Il faut voir si on ne pourroit pas
donner quelque tour à cette affaire là.

DU LAURIER.

C'est conscience de laisser passer
cette proie en d'autres mains ; l'ar-
gent des sots est le patrimoine des
fourbes.

FROSINE.

Oh ! vous n'avez que des discours ;

Il faut des actions , & non pas des paroles.

Adieu.

FRONTIN.

Attends donc , Frosine , ç'en est
fait , j'entreprends la chose , il ne s'agit
plus que de nous mettre au fait.

FROSINE.

Va , je t'y mettrai bien vite ;
ce qui m'embarasse , c'est qu'il faut

dra peut-être paroître Historien ,
Geographe , Astrologue , & que je
vous crois très-ignorans l'un & l'autre.

FRONTIN.

Que cela ne t'inquiete pas , sans
vanité j'en sçai plus que tu ne pen-
ses : j'ai quelque peu de College ;
& de mon premier métier , j'ai été
Garçon Imprimeur à Troyes , où je
lissois curieusement les Almanachs ;
& s'il ne faut que parler science, de-
vant des gens qui n'en ont pas , je
sçaurai me tirer d'affaire.

FROSINE.

Oh ! pour cela , Monsieur Alme-
dor a métamorphosé son esprit en or ;
& M. Acurse est un pédant ignorant ,
dont tu pourras aisément ébloüir le
génie. Allons , mes enfans , ne per-
dons pas de tems , venez que je vous
instruise de tout , & vous ordonne
votre déguisement.

FRONTIN ET DU LAURIER.

Allons , partons , volons.

Fin du premier Acte.

Si j'en ai , charmante Angelique ;
jugez-en par mon obéissance. Ah !
Lilette , je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Allez , je ferai de mon mieux.



SCENE II.

DORIMONT *seul.*

Que je suis malheureux ! né d'une famille obscure , je me trouve avec des sentimens dignes d'un homme de condition ; j'adore une fille dont je ne puis espérer d'être l'Epoux , & je suis prêt de la voir dans les bras d'un homme qui n'a que sa naissance pour tout mérite , un Ruste , un Nigaut , un Sot. Ce n'est pas encore là tous mes malheurs ; je me sens dans le fond de l'ame une indifférence extrême pour mes parens , je ne puis les voir qu'avec chagrin ; cela ne vient pourtant pas de mon orgueil , je n'en ai point pour leurs pareils ; mais ce qui me surprend le plus , c'est l'esti-

mante Angelique ; laissez-moi jouir
d'une vûe qui va m'être ravie peut-
être pour jamais ; on vous marie.

ANGELIQUE.

Helas ! vous sçavés à qui.

DORIMONT.

Cependant vous m'aviez permis
d'espérer , & malgré la bassesse de
mes parens , vous m'aviez accordé vo-
tre estime , vous voyez que je me suis
déjà élevé au-dessus de ma naissan-
ce , me ferez-vous moins favorable
que le sort ? & ne me permettrez-
vous point de tout tenter pour rom-
pre un pareil mariage ? de ne vivre
que pour vous ? & peut-être que quel-
que jour. . .

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, vos ver-
tus m'ont fait oublier de qui vous
avez reçu le jour. Je fais plus , je vous
permets de tout employer pour m'em-
pêcher d'être au fils de M. Almedor ,
pourvû que vous ne tentiez rien qui
puisse être contraire à ma gloire ; ç'en
est assez pour vous marquer ce qui se
passe dans mon cœur. Adieu , & si
vous avez quelque considération pour
moi , ne suivez point mes pas.

de vous y voir ; je vous aime véritablement , & je reconnois en vous tant de merite , que je donneroie tout ce que je possède , pour que mon fils vous ressemblât , ou que vous le fussiez vous-même.

DORIMONT.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur : mais j'ose vous avouer que je sentirois ce bonheur dans toute son étendue , puisque sans avoir l'avantage d'être votre fils , j'ai pour vous un respect , une tendresse , & des sentimens si conformes à ceux que l'on doit avoir pour un pere , que je crois que la nature n'en sçauroit inspirer de plus forts.

ALMEDOR.

O Ciel ! que ce discours me charme , tout mon sang est ému ; & moi , mon cher Dorimont , je ne sens point pour mon fils ce que je sens pour vous ; vous ne faites rien , vous ne dites rien , vous ne faites pas une action qui ne me touche l'ame ; enfin votre vûë augmente le desespoir où je suis , d'avoir un fils si peu digne de moi.

DORIMONT.

Il faut ceder , Monsieur , aux Ar-

Comédie.

33

rets du Ciel ; s'il ne vous a pas donné un fils aussi parfait que vous le souhaiteriez , il vous a accordé des biens qui vous en récompensent.

ALMEDOR.

Oh ! pour les richesses j'en fais peu de cas aujourd'hui , puisqu'elles doivent être possédées par mon sot de fils ; aussi , pour m'en consoler & suivre le penchant que j'ai pour vous , je prétens vous en faire part , & mettre votre fortune dans un état. Mais j'apperçois Frofine.

DORIMONT.

Je vous rends grace , Monsieur , de toutes vos bontez , je chercherai à m'en rendre digne , mais je crains de vous importuner , & que cette fille ne veuille vous parler sans témoins. Je me retire.

ALMEDOR.

Ne vous éloignez pas de la maison , j'ai encore mille chose à vous dire.

A mesure que Dorimont s'éloigne , Almedor le suit des yeux ; Dorimont se retourne , & rencontrant ses regards , il le salue ; & Almedor attendri , tire son mouchoir pour essuyer ses larmes.

~~XX~~

SCENE IV.

ALMEDOR, FROSINE.

FROSINE.

Vous paroissez aimer terriblement ce jeune homme, Monsieur ?

ALMEDOR.

Oùï, Frosine, je suis tout en desordre, sans en sçavoir la cause ; mais enfin notre affaire ?

FROSINE.

Oh ! Monsieur que vous êtes heureux !

ALMEDOR.

Comment ?

FROSINE.

Je vous ai trouvé un homme, ~~mais~~
un homme qui fait des miracles !

ALMEDOR.

Je viens de voir que j'en ai grand besoin.

FROSINE.

C'est le premier homme du monde, pour ce que vous souhaitez.

ALMEDOR.

Il fera bien habile , s'il en vient à bout.

FROSINE.

Oh ! je vous en réponds : qu'on lui donne un benais , un franc badaud du milieu du Cloître saint Opportune , il vous le rend en moins de vingt-quatre heures , aussi dégourdi qu'un cadet de Gascogne.

ALMEDOR.

Viendra-t-il bientôt ?

FROSINE.

Je l'ai laissé qui fait passer Maître ès Arts un jeune Abbé , qui n'a fait ses études que dans les Cafés , vous l'aurez ici dans un moment ; mais , Monsieur , il y a une particularité que j'ai eu bien de la peine à croire.

ALMEDOR.

Eh quoi ?

FROSINE.

C'est , Monsieur , qu'il dit , qu'il ne sçauroit réussir dans ce qu'il entreprend , si l'on ne consigne auparavant ce qu'on lui veut donner.

ALMEDOR.

Il veut peut-être , être assuré de son argent , comme certaines gens font à

36 *Le Sot toujours Sot ?*
Paris pour guérir des maladies.

FROSINE.

Ce n'est pas cela , il dit , que chacun , comme vous sçavez , est né sous quelque constellation qui le gouverne.

ALMEDOR.

Comment ! cet homme est-il Astrologue ?

FROSINE.

Bon , Astrologue : il est bien pis ; il est Chimiste , Phisionomiste , Mathématicien , Chiromantien , Negromantien : que sçais-je moi , l'on ne sçauroit dire tout ce qu'il est.

ALMEDOR.

Eh bien ! qu'est-ce que tout cela fait ?

FROSINE.

Eh bien ! Monsieur , il dit qu'il est né sous la Planette des Consignations.

ALMEDOR.

Des Consignations , tu me contes là de belles sottises , je n'ai jamais ouï parler de cette Planette.

FROSINE.

On l'a découverte depuis peu ; mais voyez , Monsieur , si vous n'auriez point par hazard quelque chose sur vous à consigner entre mes mains.

ALMEDOR.

Tiens , voilà ma bourse , il y a deux
cents pistoles bien comptées , je n'au-
rai pas de regret à l'argent s'il réussit.

FROSINE.

Donnez , on vient , c'est lui.



SCENE V.

FRONTIN, *en habit de Philosophe*,

ALMEDOR, FROSINE,

DULAURIER.

MALMEDOR.
Monsieur , soyez le bien venu.
FRONTIN.

Salut.

FROSINE.

Voilà Monsieur dont on vous a
parlé de ma part.

FRONTIN,

Est-ce là Monsieur le sot , qu'on
veut me mettre entre les mains ?

ALMEDOR.

Non , Monsieur , c'est par malheur
mon fils , faut-il le faire venir ?

Le Sot toujours Sot.

FROSINE, *bas à Frontin.*
: Il a confié.

FRONTIN.
Le plutôt qu'il se pourra.

ALMEDOR.
Je vais vous l'envoyer. *Bas à Fro-
sine* : Qui est cet homme là ? Je
ne voudrois pas communiquer ceci à
trop de gens.

FROSINE.
C'est son Secrétaire, il ne marche
jamais sans lui.

ALMEDOR.
Monsieur, dans un instant vous
allez voir mon fils ; je vous prie d'y
mettre tous vos soins.

FRONTIN.
Allez, tout ira bien.



SCENE VI.
FRONTIN, FROSINE,
DULAURIER.

Courage Frontin, je suis dépositaire de deux cens pistoles ; que cela r'ouvre l'esprit : & fais en sorte de

gagner les deux cens autres , avec autant de gravité que tu viens d'en faire paroître.

FRONTIN.

Que cela ne t'inquiete point , tu feras surprise de tout ce que tu me verras faire.

DULAURIER.

Taisez - vous , j'apperçois quelqu'un.

FROSINE.

C'est le fils de Monsieur Almedor.

~~XX~~

SCENE VII.

LE MARQUIS , FRONTIN ,
FROSINE , DULAURIER.

FRONTIN.

Approchez jeune homme ; approchez donc ; à *Dulaurier*.
Un fauteuil ; au *Marquis* qui se met dedans : Ostez-vous de là , mal appris ; cette place m'appartient , qu'on lui donne un siege.

FROSINE.

Mettez-vous-là , écoutez bien Monsieur.

40 *Le Sot toujours Sot;*
Frontin se leve , & lui ôte son cha-
peau. Le Marquis le met sur sa poi-
trine. Et Dulaurier le lui place sous
le bras gauche.

LE MARQUIS.

Qués diables de gens sont-ça ?

FROSINE.

Paix , & soyez attentif.

FRONTIN.

Vous a-t-on dit qui je suis ?

LE MARQUIS *branle la tête.*

FROSINE.

Il ne faut pas secoïer la tête ; il
faut dire ; Non , Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bian ! ça n'est pas bian difficile ;
Non , Monsieur.

FRONTIN.

Je suis Macrobe de Richesfontaine ;
Moderateur de la civilité Françoisse ;
je n'enseigne ni le Grec ni le Latin ,
qui ne font souvent que des sots ;
mais je montre le grand art de sçavoir
vivre , ce qui manque à beaucoup de
gens , & dans quelques leçons , je pré-
tends vous faire un joli homme , fait
à la hâte.

LE MARQUIS.

Jarnigüé , mon pere m'avoit bian
dit

dit que vous étiez un fin marle ! Tati-
gué !

FROSINE.

Fy ! comment parlez-vous ? Jarni-
gué, tatigué , on vous en a repris cent
fois.

DULAURIER.

Attends, Frosine, ceci me regar-
de. Tenez, Monsieur le Marquis, si
vous ne pouvez vous passer d'orner
votre discours de quelques fleurs de
Rétorique, au lieu de dire, parguoy,
tatigué & les autres mots dont se ser-
vent les Païsans, il faut mieux dire,
morbleu : remarquez bien ce ton-là,
morbleu, têtebleu, par la sanbleu,
sont encore assez bons ; cependant,
c'est encore mieux fait de ne les point
dire du tout : mais il y a des gens
assez fous pour croire que cela a une
grace merveilleuse, & donne un air
tout-à-fait de qualité.

LE MARQUIS.

Morbleu, tetebleu, par la sanbleu.
Oüi-da, oüi-da, je m'en ressouvien-
drai.

FRONTIN.

Oh ça ! écoutez moi bien à présent.

D

LE MARQUIS.

Je vous écoute, morgué. Non,
la sanbleu.

FRONTIN.

La premiere chose qu'il faut
voir, c'est la maniere de saluer
gens, que l'on rencontre ; & c'est
que vous aurez à faire chez Monf
Acurse.

LE MARQUIS.

Il faut que j'apprenne bian ceci

FRONTIN.

St, la premiere chose donc e
faut sçavoir.

LE MARQUIS.

Afin que je m'en sarve.

FRONTIN.

St, st, c'est la maniere de sa
les gens.

LE MARQUIS.

Pour qu'on ne dise pas que je
un sot.

FRONTIN.

St, st, vous dis-je. Sçavez-vous
que signifie, st.

LE MARQUIS.

Non, Moufu.

FRONTIN.

Je vais vous l'apprendre en pass

St, est un mot composé d'une *S*, & d'un *t*. *S*, est la premiere lettre de *file*; & *t*, est la premiere lettre de *tace*. Or, quand on veut commander à quelqu'un de se taire, au lieu de lui dire, *file*, *tace*, on prononce avec précipitation les deux premieres lettres de ces deux mots, & l'on dit par abréviation, *st*, *st*, *id est file*, *tace*; c'est-à-dire, silence, taisez-vous. Vous voilà instruit à present de l'étimologie de *st*; mais laissons cela: vous rencontrerez donc chez Monsieur Acurse, & par tout ailleurs, quatre sortes de gens.

LE MARQUIS.

St, *st*, *file*, *tace*, je comprends cela à merveille, quand je voudrai faire taire les gens.....

FROSINE.

Oùï; mais il n'est pas question de cela; écoutez Monsieur.

FRONTIN *en colère*.

Je vous dis qu'on rencontre dans les Compagnies, quatre sortes de gens, comprenez bien ceci, nos inferieurs, nos égaux, ceux qui sont au dessus de nous, & des Dames. Pour le mieux comprendre, comptez par

44 *Le Sot toujours Sot ;*
vos doigts ; allons , *Primo* , nos inférieurs.

LE MARQUIS.

Primo , Nos inférieurs.

FRONTIN.

Secundo , Nos égaux.

LE MARQUIS.

Secundo , Nos égaux.

FRONTIN.

Tertio , Des gens audeffus de nous

LE MARQUIS.

Tertio , Des gens audeffus de nous :

FRONTIN.

Et *Quarto* , des Dames.

LE MARQUIS.

Et *Quarto* , des Dames.

FRONTIN.

Il y a donc quatre manieres différentes de saluer les gens.

FROSINE.

Vous sçaurez bien connoître ces quatre sortes de gens ?

LE MARQUIS.

Oh que oui ; le *Primo* , le *Secundo* , le *Tertio* , & le *Quarto*.

FRONTIN.

Oh ça donc , passons à l'application ; prenez bien garde à ce que je vais faire , pour le faire comme moi :

Voici comment il faut saluer nos inférieurs ; un petit signe de tête , un coup de main sur l'épaule , en disant : Bonjour mon garçon , ou Bonjour ma fille.

LE MARQUIS.

Et c'est là le *Primo* ?

FRONTIN.

Oùi , pour vos inférieurs. Voici pour vos égaux.

LE MARQUIS.

Et c'est le *Secundo* ?

FRONTIN.

Oùi. Pour vos égaux , une petite inclination de tête , en présentant ainsi la main , en disant : Monsieur , je suis votre serviteur.

LE MARQUIS.

Bon , bon. Et le *Tertio* ?

FRONTIN.

Le *Tertio* , c'est pour les gens qui sont au-dessus de vous. Tenez , il faut faire une profonde reverence , comme ceci.

LE MARQUIS.

En disant.....

FRONTIN.

Rien. On doit attendre qu'ils daignent vous parler.

48 *Le Sot toujours Sot ;*
bien compris ce qu'ou m'avez dit.

FRONTIN.

Gardez-vous bien surtout , de dire
autre chose que ce que nous venons de
vous apprendre.

FROSINE. .

Après que Monsieur Acurse vous
aura accepté pour gendre , vous jase-
rez tant qu'il vous plaira.

DULAURIER.

Surtout , point de tatigué , ni de
jarnigué.

LE MARQUIS.

Oüi , oüi , morbleu , têtebleu , par
la sanbleu , laissez-moi faire.



SCENE VIII.

ALMEDOR, FRONTIN,
FROSINE, DULAURIER,
LE MARQUIS.

ALMEDOR.

JE suis au désespoir , Monsieur
Acurse & sa fille vont entrer dans
le moment , & vous n'aurez pas eu le
temps

tems de le préparer. Je les entends ,
sortez vîte. *An Marquis.* Vous , de-
meurez.



SCENE IX.

M. ACURSE, ANGELIQUE,
ALMEDOR, LE MARQUIS,
LISSETTE.

ALMEDOR.

MON fils, voilà Monsieur qui
vous fait l'honneur de vous ve-
nir voir , & qui veut bien vous don-
ner Mademoiselle sa fille en mariage.

LE MARQUIS à *Lisette*.

Bonjour ma fille.

LISSETTE.

Oh , oh , il me saluë la premiere.

LE MARQUIS.

Oüi , tu es le *Primo*.

LISSETTE *en riant*.

Ha , ha , le *Primo*.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ? ah le malheureux
enfant !

E

Le Sot toujours Sot ;

M. ACURSE.

Il n'a pas lû le Traité de Personis.

LE MARQUIS à *M. Acurse* :
ridiculement,

Monsieur , je suis votre serviteur.
C'est le *Secundo*.

M. ACURSE.

Serviteur , Monsieur , Serviteur.

ALMEDOR.

Mais , mon fils , saluez donc , Ma
demoiselle.

LE MARQUIS.

Pas encore , s'il vous plaît. *Il fait à
Almedor une profonde révérence, C'est
le Tertio.*

ANGELIQUE.

Lisette.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame , que je suis heureux
de vous voir. Et voilà le *Quarto*.

ANGELIQUE.

Quel extravagant !

ALMEDOR :

Monsieur , mon fils a été élevé au
Village , il se polira à la Ville.

M. ACURSE.

S'il n'y a en lui que de la rusticité ,
c'est une chose tolerable. Permettez-
moi seulement d'examiner ici en li

berté, celui que je destine à ma fille.
 Vous voulez bien, mon cher ami,
 que ce ne soit pas en votre présence ?

ALMEDOR.

J'y consens, mais excusez en lui la
 mauvaise éducation.

M. ACURSE.

Cela s'entend. Nous distinguons
 en Droit, ce qui vient de l'Education,
 & ce qui procede de la Nature : l'édu-
 cation peut être corrigée ; mais *Quod*
natura dedit, tollere nemo potest.

ALMEDOR.

Je vous laisse.



SCENE X.

M. ACURSE, LE MARQUIS,
 ANGELIQUE, LISETTE.

M. ACURSE.

IL faut à present que je le fasse par-
 ler.

LE MARQUIS *à part.*

Queuque sot, on me l'a trop bian
 défendu.

Le Sot toujours Sot ;

M. ACURSE.

Il n'a pas lû le Traité de Pers^{ns} un

LE MARQUIS à M. *ez-vous*
ridi occupez-

Monfieur , je fuis vot

C'est le *Secundo*. *IS.*

M. ACURSE l'ai déjà dit ;

Serviteur , Monfi

ALMF *TE.*

Mais , mon fi^l : appris ces quatre
demoiselle.

LE MARQUIS.

Pas encor *le.*

Almedor u *ELIQUE.*

le *Tertio*. *is vû un plus grand im-*

Life *MARQUIS.*

ame , que je fuis heureux

A *voir.*

de M. ACURSE.

quelque apparence à ce que
ette ; tâchons pourtant à le

rir. Monfieur , je fuis charmé

ere civilité ; je vois que vous

galant homme , & bien élevé.

ous accepte pour mon gendre ;

s dites-moi , je vous prie ?....

LE MARQUIS.

Vous me prenez pour votre gendre ?

Comédie.

51

berté, celui que je destine à ma fille.
Vous voulez bien, mon cher ami,
que ce ne soit pas en votre présence?

ALMEDOR.

J'y consens, mais excusez en lui la
mauvaise éducation.

M. ACURSE.

Cela s'entend. Nous distinguons
en Droit, ce qui vient de l'Education,
& ce qui procede de la Nature: l'édu-
cation peut être corrigée; mais *Quod*
natura dedit, tollere nemo potest.

ALMEDOR.

Je vous laisse.



SCENE X.

M. ACURSE, LE MARQUIS,
ANGELIQUE, LISETTE.

M. ACURSE.

IL faut à present que je le fasse par-
ler.

LE MARQUIS à part.

Queuque sot, on me l'a trop bian
défendu.

E ij

52 *Le Sot toujours Sot.*

M. ACURSE.

Oh ça, Monsieur, raisonnons un peu, je vous prie. Que faisiez-vous aux champs ? à quoi vous occupiez-vous ?

LE MARQUIS.

Oh Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je suis votre serviteur.

LISETTE.

Quelqu'un lui a appris ces quatre mots par cœur ?

LE MARQUIS.

Bonjour ma fille.

ANGELIQUE.

A-t'on jamais vû un plus grand imbécile ?

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, que je suis heureux de vous voir.

M. ACURSE.

Il y a quelque apparence à ce que dit Lisette ; tâchons pourtant à le découvrir. Monsieur, je suis charmé de votre civilité ; je vois que vous êtes un galant homme, & bien élevé. Je vous accepte pour mon gendre ; mais dites-moi, je vous prie ?....

LE MARQUIS.

Vous me prenez pour votre gendre.

M. ACURSE.

Où Monsieur.

LE MARQUIS.

Ça est fait au moins ?

M. ACURSE.

Cela est fait, mais....

LE MARQUIS.

Ah courage, je puis jaser tout mon saoul.

M. ACURSE.

Dites-moi, je vous prie, qui vous a si bien appris la civilité au Village ?

LE MARQUIS.

Jarni.... Non.... Morbleu Monfu, ce n'est pas au Village que j'ons appris la civilité ; c'est bian à la Ville, par la sanbleu.

ANGELIQUE.

Quelle patience !

M. ACURSE.

Eh qui vous l'a si bien apprise ?

LE MARQUIS.

Tatigué, ventrebleu, Monfu, c'est un Doctu, qu'on appelle Macrobe, têtebleu.

ANGELIQUE.

Mon pere, en voulez-vous davantage ?

34 *Le Sot toujours Sot ;*

L I S E T T E *qui rit.*

Ha , ha ! ventrebleu , têtebleu.

L E M A R Q U I S.

St , st , st.

L I S E T T E *rit.*

Ha , ha , ha !

L E M A R Q U I S.

Tu ne veux pas te taire , quand
on te dit st , st.

L I S E T T E.

Eh pourquoi me taire ? le plaisant
original , avec son st , st.

L E M A R Q U I S.

Si tu sçavois , comme moi , latimo...
latimbo...la timbalogie de ce mot.

M. A C U R S E.

Vous voulez dire l'étimologie , ça
voyons , la sçavez-vous ?

L E M A R Q U I S.

Parguoi , ventrebleu , je le crois
que je la sçavons ; il vient d'un t , &
d'une f , & quand par la bribavition
on veut faire taire.... tant-y-a que st ,
veut dire , taisez-vous.

M. A C U R S E , A N G E L I Q U E , &

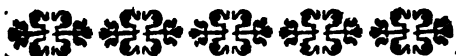
L I S E T T E , *rient ensemble.*

Ha , ha , ha !

L E M A R Q U I S.

Oh jarnigué , vous vous gaubergez

de nous , chargez des rieux farvi-
teur.



SCENE XI.

M. ACURSE, ANGELIQUE,
LISETTE.

ANGELIQUE.

VOUS voyez bien , mon pere ,
quel homme c'est là : me vou-
driez-vous donner à un tel Epoux ?

LISETTE.

Assurément , Monsieur , on lui a
donné quelque leçons , mais on a beau
faire , un sot est toujours sot.

M. ACURSE.

Oùi sans doute , & j'ai été un sot
moi-même , d'avoir signé un dédit
sans l'avoir vû. Allons , il faut que je
tâche adroitement de me dégager , il
n'y a rien à espérer de cet homme-là ,
& tu peux t'assurer que tu ne seras
jamais sa femme.

LISETTE.

Courons porter cette nouvelle à
Dorimont.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALMEDOR, FROSINE.

ALMEDOR.

AH ! Frosine, tout est perdu, mon
fils n'a rien fait qui vaille.

FROSINE.

Vous sçavez Monsieur, qu'on n'a
pas eu le tems de l'instruire, & qu'on
est venu le voir trop tôt.

ALMEDOR.

Il est vrai, mais Monsieur Acurse
veut se dédire.

FROSINE.

Pour l'en empêcher, je lui ai fait
parler ; & comme il a une foiblesse
extrême pour l'Astrologie, il a pro-
mis de ne rien conclure, qu'il n'ait
consulté M. Macrobe.

A L M E D O R.

Mais cependant , Frosine , Maître Colas vient de m'avertir que son fils Dorimont est amoureux d'Angelique.

F R O S I N E.

Ne craignez-vous pas que Monsieur Acurse donne sa fille au fils de votre Fermier ?

A L M E D O R.

Dorimont a bien du merite.

F R O S I N E.

Qu'importe , Monsieur , les gens de la condition de M. Acurse , craignent plus de se mes-allier que les personnes de qualité. Ceux ici ont de la noblesse de reste , & ne font pas scrupule d'en faire part aux autres , lorsque cela accomode leurs affaires. Il n'en est pas de même des gens d'une médiocre naissance ; un Artisan veut donner sa fille à un Marchand , le Marchand à un Officier de Robe ou d'épée , l'homme de qualité court après l'argent , & le Roturier après la qualité ; ainsi ne craignez rien de ce côté-là.

A L M E D O R.

Je t'assure pourtant , Frosine , que

58 *Le Sot toujours Sot ;*
si j'étois M. Acurse , je préférerois
Dorimont à mon sot de fils ; & si j'a-
vois une fille , je la lui donneroie avec
plaisir. ; le voici : J'aime à m'entretene-
nir avec lui ; laissez-nous , & vas pré-
parer ton Astrologue.

SCENE II.

ALMEDOR , DORIMONT.

DORIMONT. *à part.*

Que je serois heureux , si ce fatal
mariage pouvoit être rompu !

ALMEDOR *à part.*

Il est triste.... Qu'avez-vous , Do-
rimont , vous ne me paroissez pas
content ?

DORIMONT.

Moi , Monsieur , je n'ai rien.

ALMEDOR.

Non , vous avez quelque chose sur
le cœur , & je vous plains.

DORIMONT.

J'ai Monsieur , un extrême regret
de vous voir un fils si peu digne de
vous.

ALMÉDOR.

Le bon naturel ! Mais , dites-moi , je suis de vos amis ; le mariage que j'ai dessein de faire , ne vous fait-il pas de la peine ?

DORIMONT.

Je vois , Monsieur , qu'on vous a instruit de l'état de mon cœur , je ne ne vous le scelerai point : J'adore Angelique , mais lorsque je la vis , & que je l'aimai , je ne prévoyois pas que vous songeriez un jour à elle , pour Monsieur votre fils.

ALMÉDOR.

Que ne puis-je sentir pour mon fils ce que je sens pour ce jeune homme ? Cessez de vous attrister , je vous aime , & ne vous cacherai point que j'ai peu d'esperance de réussir ; mais je m'en consolerais , si au défaut de mon fils , M. Arcuse donne sa fille a un aussi honnête homme que vous.

DORIMONT.

Ah ! Monsieur , quelle bonté , & que des sentimens si obligeans redoublent dans mon cœur le respect & la tendresse que je me sens pour vous.



SCENE III.

ALMEDOR , DORIMONT
FRONTIN , FROSINE ,
DULAURIER.

FRONTIN.

C E Cavalier desire-t-il quelque chose de moi ?

ALMEDOR.

Non , Monsieur , c'est un de mes amis qui m'est venu voir.

FRONTIN.

J'ai tiré mes figures Astronomiques , & je viens d'observer le levé des Astres.

DORIMONT.

Il me semble , Monsieur , que puisqu'il fait encore jour , les Astres ne sont pas encore levés.

FROSINE.

Ils ne sont pas encore levés pour tout le monde , mais ils le sont pour Monsieur.

DORIMONT *à part.*

Cela m'a la mine d'un fourbe.

FRONTIN.

Oùi , je parle du petit levé de Mercure , de Jupiter & de Saturne.

DULAURIER.

Où l'on ne laisse entrer que les Astrologues.

FRONTIN.

Puisque l'on n'a rien à me dire , qu'on laisse le champ libre , & ceux qui me doivent venir consulter , M. m'a permis de donner chez lui mes Audiences Astronomiques.

ALMEDOR.

Retirons-nous , Monsieur , vous sçavez qu'on ne doit pas interrompre ces sortes de gens-là.

DORIMONT *à part.*

Je suis bien trompé , ou il entre ici de la fourberie.





SCENE IV.

FRONTIN, FROSINE,
DULAURIER.

FRONTIN à *Frosine*.

Quel est ce jeune homme là ?
FROSINE.

C'est Dorimont, le fils du Fermier
de M. Almedor.

FRONTIN.

Peste, le joli homme, Madame Co-
las doit avoir été une belle femme.

FROSINE.

La voici, qui vient te consulter
sur quelque chose.

FRONTIN.

Laiſſes-nous, & vas épier lorsque
M. Acurſe sortira, & viens m'en aver-
tir.





SCENE V.

MADAME COLAS , FRON-
TIN , DULAURIER.

MADAME COLAS.

B On jout , Monsieur , on m'a dit
que vous sçavez l'Astrologie.

FRONTIN.

Je sçai tout , que veux-tu de moi ?

MADAME COLAS.

Je viens , s'il vous plaît vous con-
sulter.

FRONTIN.

Dépêchons , sur quoi.

MADAME COLAS.

Sur quoi !

FRONTIN..

Oüi.

MADAME COLAS.

Puisque vous sçavez tout , devinez ;

FRONTIN.

Je vais te le dire , quel jour est-tu
née ?

MADAME COLAS.

Oh ! devinez-le aussi.

FRONTIN.

Ah ! tu veux que je devines , attends , attends , attends.

Il prend sa Lunette , & lui parle en lunetant.

DULAURIER.

Il va lire dans les Astres tout ce que vous avez fait en votre vie.

MADAME COLAS.

Tout ce que j'ai fait ?

DULAURIER.

Assurément.

FRONTIN.

Je vois déjà que tu es mariée.

MADAME COLAS.

Où.

FRONTIN.

Avec un homme que tu fais cocu.

MADAME COLAS.

Oh ! pour dire cela , ne faut pas être grand Astrologue.

FRONTIN.

Tu as un fils dont ton mari a bien la mine de n'être pas le pere.

MADAME COLAS.

Ah ! M. l'Astrologue , ne lisez pas tout le reste. *A part.* La peste qu'il est habile ; comment ferai-je pour le consulter

consulter sans lui rien découvrir :

FRONTIN.

Tu marmote entre tes dents.

MADAME COLAS à part.

Bon , j'ai trouvé un moyen , Monsieur ; un homme riche de notre village , s'en alla à une foire fort loin , fort loin , & nous laissa en garde , à mon mari & à moi , sous votre respect , un asnon de six mois.

FRONTIN.

Fort bien.

MADAME COLAS.

Or vous sçaurez que nous avons aussi un autre petit asne du même âge.

FRONTIN.

J'entens.

MADAME COLAS.

Ces deux asnon passioient pour nôtres , & vivoient comme freres.

FRONTIN.

Après.

MADAME COLAS.

Au bout d'un long tems l'homme est revenu , & au lieu de son asnon , nous lui avons donné le nôtre.

66 *Le Sot toujours Sot ;*

FRONTIN.

C'est-à-dire que vous avez gardé le meilleur.

MADAME COLAS.

Non vraiment , mais c'est que le nôtre sera mieux nourri chez lui , & que mon mari & moi , nous aimons ce petit animal , comme s'il étoit sorti de nos entrailles. Or , je crains qu'on ne découvre la supposition , & je vous prie de me dire ce qui arrivera de tout cela.

FRONTIN , *en rêvant ce qui arrivera.*

MADAME COLAS.

Oùi , Monsieur.

FRONTIN.

Vas me chercher du poil de la bête , & je te le dirai.

MADAME COLAS.

Vous ne pouvez pas autrement ?

FRONTIN.

Non.

MADAME COLAS *à part.*

J'y vais donc..... quelque sotte , ma foi.



SCENE VI.

FROSINE , FRONTIN ,
DULAURIER.

FROSINE.

Monsieur Acurse sera ici dans un moment.

FRONTIN , *en se promenant
avec transport.*

Un Aïnon changé , un Marquis
Païsan , un Païsan qui ressemble à un
Marquis , tout cela est problématique.

FROSINE.

A qui en as-tu donc , Frontin ? te
voilà tout hors de toi.

FRONTIN.

Non : je n'en doute point , l'Aïnon
& Dorimont sont une même chose.

DULAURIER.

Qu'est-ce que Dorimont & un Aï-
non ont de commun ensemble.

FRONTIN.

Ah ! mes enfans , j'ai grand peur
F ij

68 *Le Sot toujours Sot.*

que nous ne gagnons les quatre cens pistoles de Monsieur Almedor , bien legitimement.

FROSINE.

Qu'est-ce à dire , bien legitimement.

FRONTIN.

Je forme un grand dessein ; je penetre un grand secret.

DULAURIER.

Mais dis nous d'où te viens cet antoufisme.

FRONTIN.

Vous sçavez tout , quand j'aurai vû Monsieur Acurse. Il vient , *motus.*



SCENE VII.

M. ACURSE, FRONTIN ,
FROSINE, DULAURIER.

M. ACURSE.

AYons encore cette complaisance , & puis que j'aime l'Astrologie. à *Frosine* ; Serviteur.

FROSINE.

Votre servante , Monsieur.

M. ACURSE.

Est-ce là cet Astrologue ?

FROSINE.

Oùi , Monsieur , c'est Monsieur Macrobe.

M. ACURSE , à *Dulaurier*.

Puis-je l'aborder ?

DULAURIER.

Pas encore , s'il vous plaît ; en vous attendant , il s'est mis à travailler aux Prédications pour cette année , il faut le laisser achever.

FRONTIN.

Je serai à vous dans quatre momens ; c'est - à - dire , trente - deux minutes & trois secondes. Vous Damacene écrivez ce que je vous ai dit.

M. ACURSE , à *Frosine*.

A quoi sert cet homme là.

FROSINE , à *demie voix*.

C'est son Porte-lunette.

FRONTIN.

Achevez : pour l'hiver.

Quand la suite de Mars , dans la saison des glaces ,

S'approchant de Venus , inondera Paris ;

Du ciclope Vulcain , les fâcheuses disgraces ;

Menacent beaucoup de Maria.

M. ACURSE.

Cet homme là voit bien clair dans l'avenir.

DULAURIER, *achevant d'écrire ,*

Menacent beaucoup de Maris

FRONTIN.

C'est fait. Je suis à vous à présent ; que desirez-vous de moi ?

M. ACURSE.

Le voici Monsieur. En premier lieu. Couvrons nous , s'il vous plaît. Nous lisons dans Albumazar , Astrologue de profession , Arabe de nation , que le monde est partagé en sept climas , & gouverné par une Planette ; & c'est de là que l'on a tiré ce docte argument : *si Astra sint , oportet ut sit divinatio.*

FRONTIN.

Divinatio. C'étoit un grand homme que cet Al....ma.

M. ACURSE.

Je dis , Albumazar.

FRONTIN.

Oh ! je sçai bien , Albumazar , diable , Albumazar.

M. A C U R S E.

Cela étant ainsi posé ; j'honore beaucoup les Astrologues ; mais j'espère que vous ne trouverez point dans les Astres , que je doive donner ma fille à un homme averé sot , de notoriété publique : je conclus qu'il vous plaise pourtant , de me dire ce que vous avez observé sur le mariage en question ; circonstances & dépendances.

FRONTIN , *en le copiant.*

Le voici , Monsieur. En premier lieu. Couvrons-nous , s'il vous plaît. Nous lisons dans Bardezanes , Rogerime & Pic de la Mirandole , que l'homme étant un microscome ; c'est-à-dire , microscome , que chaque homme , soit de Ville , soit des champs , soit de paix , soit de guerre , est dominé par une Planette. Et c'est de là que l'on a tiré ce docte quadrain si connu.

L'homme de Guerre a sa Planette ,
Comme le noble Campagnard ,
Quand il est jeune , il est Cornette ;
Quand il est vieux , il est Cornard.

M. A C U R S E.

Voilà ce qui s'appelle puiser les choses dans leur source.

F R O N T I N.

Cela étant ainsi posé , je conclus ; que si le fils de Monsieur Almedor vous paroît un sot , il ne l'est pas pour cela , & qu'il cessera de vous le paroître , lorsqu'il sera votre gendre ; quand une fois. . . . Vous entendez un peu l'Astrologie ?

M. A C U R S E.

Assez pour vous entendre.

F R O N T I N , *bas.*

Tant-pis.

M. A C U R S E.

Mais pas assez pour vous répondre.

F R O N T I N.

Tant-mieux. Je vais donc humaniser mon stile pour me rendre moins intelligible : les crepuscules orizontaux se rencontrant dans la ligne équinoxiale , des solstices de la petite Ourse , lorsque le Scorpion se lève à travers les satelites de Jupiter , il arrive que la reverberation du pole antarctique , venant à croiser perpendiculairement , le Zodiaque austral du tourbillon de Saturne ; il arrive , dis-je ,

Je , qu'un homme que l'on croit sot ,
ne l'est pas.

DULAURIER.

Cela est clair comme le jour.

M. ACURSE.

Je ne comprends pas tout-à-fait bien ,
ce profond raisonnement.

FROSINE.

Ni moi non plus ; mais je vois bien
qu'il a raison.

FRONTIN.

Si j'ai raison , je vous réponds que
le fils de Monsieur Almedor , va chan-
ger dans un moment , de naturel &
de figure , & je vous en donne pour
caution , Jupiter , Mars , Mercure ,
Venus , Saturne , & moi.

FROSINE.

Ah ! ma foi , Monsieur , sur ces
cautions-là , vous ne risquez rien.

DULAURIER.

La belle chose que l'Astrologie.

FRONTIN.

Voici Monsieur Almedor , je vous
expliquerai le reste en sa présence.





SCENE VIII.

M. ALMEDOR, M. ACURSE,
FRONTIN, FROSINE,
DULAURIER.

Monsieur , il s'agit ici de vous faire connoître toute l'étendue de mon sçavoir , qui consiste en partie à rendre votre fils digne d'être le gendre de Monsieur.

ALMEDOR.

Monsieur , je vous rends mille graces ; mais je viens de voir présentement qu'il ne sera jamais qu'un sot , & je viens , mon cher ami , pour vous rendre vos engagemens.

M. ACURSE.

Ah ! mon très-cher ami , je suis charmé que vous conveniez d'une vérité.

FRONTIN.

Et moi je ne conviens de rien , & je m'oppose à cette rupture , comme Astrologue , qui prévoit , que vous allez attirer sur vos têtes , un monde

de malheurs. Faites-moi venir ici votre Fils, votre Fermier, la Femme, leur fils Dorimont & la Fille de Monsieur ; & lorsqu'en leur présence, je vous aurai fait connoître le changement, la métamorphose de votre sort de fils, vous romprez, si vous voulez.

ALMEDOR.

Mais, Monsieur.

M. ACURSE.

C'est en vain, que vous espérez.

FRONTIN.

Obéissez, ou vous allez voir des tourbillons. . . .

FROSINE, à *Frontin*.

Quelle est ton idée ?

DULAURIER, à *Frontin*.

Tu vas tout perdre.

ALMEDOR.

Il faut vous contenter : allez, ma chere Frosine, faites venir tout ceux qu'il demande.





SCENE IX.

M. ALMEDOR, M. ACURSE,
FRONTIN, DULAURIER.

FRONTIN.

OUi, je prétens vous prouver que le fils de M. Almedor, selon mes conjectures, est un garçon fait à plaisir.

ACURSE.

Mais, Monsieur, si ce ne sont que des conjectures, il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus.

FRONTIN.

Vous allez voir, vous allez voir.





SCENE X. & dernière.

M. ALMEDOR, M. A'CURSE,
DORIMONT, LE MARQUIS,
FRONTIN, ANGELIQUE,
FROSINE, M^e COLAS,
M^{me} COLAS, LISETTE,
DULAURIER.

MAISTRE COLAS.

M Aïs qu'avons-nous à faire à
tout cela ?

MADAME COLAS *bas*.

Je tremble.

ALMEDOR.

Approchez-vous, Mon fils, &
voyons ce qu'on peut faire de vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je suis votre serviteur...
Bonjour ma fille... à *Angelique*. Ah !
Madame, que je suis heureux de vous
voir ! têtebleu, jarnigué, par la fan-
bleu.

ALMEDOR.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore
de ses sottises ;

G iij

FRONTIN.

Il n'est pas question de tout cela
 presentement. (*Il fait passer le Mar-
 quis auprès de Colas , & Dorimont au-
 près d'Almedor.*) Passez de ce côté ;
 & vous , mettez-vous là.

FROSINE.

Que prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc que cette farmonie ?

FRONTIN à *Almedor*.

N'est-il pas vrai , que ce jeune
 homme vous plairoit davantage pour
 votre fils , que celui-là ? & n'est-il
 pas vrai , que celui-là convient mieux
 à Maître Colas. •

MAISTRE COLAS.

Mais il ne s'agit pas de ce qu'il
 conviendrait , il suffit de ce qui est.

ALMEDOR.

Je ne m'en défends pas , si j'avois
 un fils comme Dorimont , je me croi-
 rois trop heureux.

FRONTIN à *M. Acurse*.

Ne lui donneriez-vous pas votre
 fille de bon cœur ?

M. ACURSE.

Sans doute , mais cela n'est pas ; &
 toute votre science ne peut faire que
 cela soit.

FRONTIN.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.
à *Madame Colas*. N'est-il pas vrai,
Madame Colas, que voilà votre
Asnon, & que voilà celui de Mon-
sieur ?

MAISTRE COLAS.

Ah ! malheureuse, tu as parlé.

MADAME COLAS.

Est-ce ma faute à moi, s'il sçait
tout deviner.

ALMEDOR.

Qu'est-ce que cet énigme, Mon-
sieur l'Astrologue ? Tout ce que vous
faites ici, renferme quelque mystère.

DULAURIER à *Frosine*.

Frontin est devenu fou.

FROSINE.

Je ne sçai où tout cela nous mène.

FRONTIN.

Cela signifie que cette femme m'a
dit tantôt, que de deux Asnons qu'elle
& son mari avoient en garde ; l'un
étant à eux, & l'autre à un homme
fort riche ; ils ont donné le leur à cet
homme riche, & ont retenu le sien ;
& par la puissance de mon Art, j'ai
jugé que vous êtes l'homme riche, &
que c'est là leur Asnon, & que voici
le vôtre.

ALMEDOR.

Qu'est-ce que tout cela veut dire,
Maître Colas ? parlez , ou craignez
mon courroux.

ANGELIQUE *à part.*

Juste ciel ! se pourroit-il ?

MAISTRE COLAS.

Je ne comprends rien , Monsieur , à
tout ce que cet Astrologue veut dire
avec ses Asnons. Tout ce que je sçai,
c'est que voilà votre fils , & que celui-
là est le nôtre.

LE MARQUIS.

Oùï morgué , je sournes votre fils.

ALMEDOR.

Ah ! c'en est trop , & puisqu'il
est mon fils , il ne me fera plus de
deshonneur dans ce Païs-ci , & je vais
le faire partir tout à l'heure pour un
autre monde.

MADAME COLAS *à son mari.*

Notre fils en l'autre monde ?

MAISTRE COLAS.

Ah ! je suis perdu.

ALMEDOR.

Allons , obéïffez , suivez-moi.

LE MARQUIS.

En l'autre monde ; non jarnigué ;

je n'irai pas. (à Colas.) parlez-lui donc.

COLAS.

Ah ! je suis mort.

MADAME COLAS.

Que deviendrons-nous ?

ALMEDOR.

Suivez-moi , vous dis-je ?

LE MARQUIS.

Oh pargué , puisque vous ne parlez pas , je parlerai moi ; tategué , envoyez-y votre fils , si vous voulez en l'autre monde.

M. ACURSE.

Que veut-il dire ?

FRONTIN.

Voici le dénouement.

ALMEDOR..

Qu'est-ce que cela , Maître Colas , vous êtes tout troublé ?

COLAS & sa femme à genoux.

Ah ! Monsieur , pardon , nous vous remercions , ce lot là est notre fils.

ALMEDOR.

Ah ! misérables , qu'avez-vous donc fait du mien ?

COLAS & sa femme ensemble.

Le voilà , Monsieur.





A
SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME
MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

MADAME,

*Je ne m'attendais pas que mes Ouvrages
dussent jamais me procurer l'honneur
infini d'en dédier un à VOTRE AL-
TESSE SÉRÉNISSIME. Rien de tout ce
que j'étais capable de faire, ne m'aurait
paru digne de cette fortune-là. Quelle
proportion, aurais-je dit, de mes foibles
talens & de ceux qu'il faudrait pour amu-
ser la délicatesse d'esprit de cette Princesse!
Je pense encore de même ; & cependant
aujourd'hui vous me permettez de vous
faire un hommage de la Surprise de l'A-
mour. On a même vu VOTRE ALTESSE*

A ij

SÉRÉNISSIME s'y plaire , & en applaudir les Représentations. Je ne saurais me refuser de le dire aux Lecteurs , & je puis , effectivement , en tirer vanité ; mais elle doit être modeste , & voici pourquoi : Les Esprits aussi supérieurs que le vôtre , **MADAME** , n'exigent pas dans un Ouvrage toute l'excellence qu'ils y pourraient souhaiter ; plus indulgens que les demi-Esprits , ce n'est pas au poids de tout leur goût qu'ils les pèsent pour l'estimer. Ils composent , pour ainsi dire , avec un Auteur ; ils observent avec finesse ce qu'il est capable de faire , eu égard à ses forces ; & s'il le fait , ils sont contents , par ce qu'il a été aussi loin qu'il pouvait aller ; & voilà positivement le cas où se trouve la Surprise de l'Amour. **MADAME** , VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME a jugé qu'elle avait à-peu-près le degré de bonté que je pouvais lui donner , & cela vous a suffi pour approuver ; car autrement , comment m'auriez-vous fait grâce ? Ne sait-on pas dans le monde toute l'étendue de vos lumières ? Combien d'habiles Auteurs ne doivent-ils pas la beauté de leurs Ouvrages à la sûreté de votre Critique ! La finesse de votre goût n'a pas moins servi les Lettres que votre Protection a encouragé. ceux

É P I T R E.

5

*qui les ont cultivées ; & ce que je dis-là ,
MADAME , ce n'est ni l'auguste Naissance de VOTRE ALTESSE SÉRÉNIS-
SIME , ni le rang qu'Elle tient qui me le
dicte , c'est le Public qui me l'apprend ,
& le Public ne surfait point. Pour moi
il ne me reste là-dessus qu'une réflexion
à faire ; c'est qu'il est bien doux , quand
on dédie un Livre à une Princesse , &
qu'on aime la vérité , de trouver en Elle
autant de qualités réelles que la flatterie
ôserait en feindre. Je suis , avec un très-
profond respect ,*

MADAME ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNSSIME ,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur , DE MARIVAUX.

A iij

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LUBIN, Valet du Chevalier.

M. HORTENSIVS, Pédant.

UN LAQUAIS.

LA MARQUISE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

Plusieurs Domestiques.

La Scène est chez la Marquise.



LA SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LISETTE.

*(La Marquise entre tristement sur la Scène.
Lisette la suit sans qu'elle le sache.)*

LA MARQUISE , s'arrêtant & soupirant.

AH!

LISETTE , derrière elle.

Ah!

A iv

8 **LA SURPRISE**

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends-là , Ah ! c'est vous ?

L I S E T T E.

Oui , Madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous ?

L I S E T T E.

Moi ? de rien. Vous soupirez ; je prends cela pour une parole , & je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien ; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre ?

L I S E T T E.

Qui me l'a dit , Madame ? Vous m'appellez , je viens ; vous marchez , je vous suis ; j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée , moi ?

L I S E T T E.

Oui , Madame.

LA MARQUISE.

Allez , vous rêvez : retournez-vous-en , je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en ! les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires ; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là : je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi, il faut bien se servir de la raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste il me met en colère.

LISETTE.

Eh bien ! cela distrait toujours un

AV

10 LA SURPRISE

peu : il vaut mieux quereller , que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi ; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez , dites-vous ? Oh ! vous ne payerez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune , elle ne saurait être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis-là n'est que trop vrai ; il n'y a plus de consolation pour moi , il n'y en plus : après deux ans de l'amour le plus tendre , épouser ce que l'on aime , ce qu'il y avait de plus aimable au monde , l'épouser & le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! C'est toujours autant de pris. Je connais une Dame qui n'a gardé son mari que deux jours ; c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu , vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! Vous me faites trembler : est-ce que tous les hommes sont morts ?

D E L' A M O U R. 11

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

L I S E T T E.

Ah! Madame, que dites-vous-là? Que le Ciel les conserve! ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources! A moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur! moi qui ne vis presque plus, que par un effort de raison!

L I S E T T E.

Comment donc! par un effort de raison? Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde. Mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie: vous me divertissez quelquefois; mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

L I S E T T E.

Ah! ça, Madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous

12 **LA SURPRISE**

n'étiez pas si belle ; la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux ; & je vous conseille de batailler toujours contre la vie , cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

L I S E T T E.

N'auriez-vous pas dormi , en rêvant que vous ne dormiez point ? car vous avez le teint bien reposé. Mais vous n'êtes pas trop bien coiffée , & je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. (*Elle appelle.*) La Brie !



S C È N E I I.

**LA MARQUISE , LISETTE ,
LA BRIE.**

L I S E T T E , à *la Brie qui est entré.*

QU'ON apporte ici la Toilette de Madame.

LA BRIE , *sort.*

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point ! vous refusez le Miroir ! un Miroir, Madame ! savez-vous bien que vous me faites peur : cela serait sérieux , pour le coup ; & nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément , il faut que vous le voyiez , & que cela vous console , & qu'il vous plaise de vivre.

(*Des Domestiques apportent la Toilette.*)

LISETTE, *ayant pris le Miroir.*

Allons , Madame , mettez-vous-là , que je vous ajuste ; tenez , le Savant que vous avez pris chez vous , ne vous lira point de Livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies. Qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis ? Je ne veux voir personne.

LISETTE, *lui présentant le Miroir.*

De grace , un petit coup d'œil sur la Glace , un seul petit coup d'œil : quand

14 *LA SURPRISE*

vous ne le donneriez que de côté, tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulais bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot , & vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel , & vous me trompez. Faut-il vous parler franchement ? je vous disais que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire , mais la vérité est que vous êtes très-changée ; & je voulais vous attendre un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la Toilette ? La Brie , remettez cela où vous l'avez pris.

LA BRIE , fait emporter la Toilette , ce que l'on exécute lentement.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus , ni d'agrément , ni de beauté.

DE L'AMOUR. 15

L I S E T T E.

Madame, la Toilette s'en va, je vous en avertis.

L A M A R Q U I S E.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable ?

L I S E T T E.

Extrêmement changée.

L A M A R Q U I S E.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LES DOMESTIQUES *rapportent la Toilette.*

L I S E T T E.

Ah ! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, Madame.

(*Elle reprend le Miroir.*)

L A M A R Q U I S E.

Donne le Miroir. Tu as raison, je suis bien abattue.

L I S E T T E.

Ne serait-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis & que roses, quand on en a soin ? Rangez-moi ces cheveux qui vous cachent les yeux. Ah ! les fripons, comme

16 **L A S U R P R I S E**

ils ont encore l'œillade assassine ! ils m'auraient déjà brûlé, si j'étais de leur compétence ; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le Miroir.*

Tu rêves ; on ne peut pas les avoir plus battus.

L I S E T T E.

Oui, battus ! Ce sont de bons hypocrites : que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un Domestique de Monsieur le Chevalier : C'est ce Valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LES DOMESTIQUES *emportent la Toilette.*

LA MARQUISE.

Que me veut son Maître ? Je ne vois personne.

L I S E T T E.

Il faut bien l'écouter.





SCÈNE III.

LA MARQUISE, LUBIN,
LISETTE.

LUBIN.

MADAME, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrége, abrége; il t'appartient bien
d'embarrasser Madame!

LUBIN, *à Lisette.*

Il vous appartient bien de m'inter-
rompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est
pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que Monsieur le
Chevalier m'a dit... de vous dire... ce
que votre Femme-de-chambre m'a fait
oublier.

LISETTE.

Quel original !

LUBIN.

Cela est vrai ; mais quand la colere me prend , ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh ! ce n'est pas la peine , Madame ; & je m'en ressouviens à cette heure. C'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris , Monsieur le Chevalier , & moi , & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais ; ce qui fait que Monsieur le Chevalier vous mande , que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voye point cette après-dînée , & qu'il ne vous assure point de ses respects , sinon ce matin , si cela ne vous déplaisait pas , pour vous dire adieu , à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que Monsieur le Chevalier souhaiterait vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire ? car je suis dans l'affliction.

DE L'AMOUR. 19

LUBIN, *d'un ton triste, & à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, Madame, il ne nuira pas à la vôtre : au contraire ; car il est encore plus triste que vous, & moi aussi ; nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je suis seul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton Maître qu'il peut venir, & que je l'attends. Et vous, Lisette, quand Monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur le champ me montrer les Livres qu'il a dû m'acheter.

(*Elle soupire en s'en allant.*)

Ah !



SCÈNE IV.

LUBIN, LISETTE.

LISETTE.

LA voilà qui soupire; & c'est toi qui en es cause, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à Madame, & Monsieur le Chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien: dis-lui de cacher sa douleur, je ne t'arrête que pour cela; ma Maitresse n'en a déjà que trop, & je veux tâcher de l'en guérir. Entends-tu?

LUBIN.

Pardi, tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh! de quoi

pleurez-vous donc tous deux ? peut-on le savoir ?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien ; car, si je voulais, je ferais gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon !

LUBIN.

Oui, mon Maître soupire parce qu'il a perdu une Maîtresse ; & comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser ; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE, *rit*.

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant*.

Eh, eh, eh. Tu en ris ? J'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une Maîtresse, moi ; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*Il rit.*) Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit. Adieu, fais ta commission & ne manque pas d'avertir

22 *L A S U R P R I S E*

Monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, riant.

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc ! tu me lorgnes, je pense ?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si. — Veux-tu voir ?

LISETTE.

Vas-t-en ; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, & ce n'est pas la peine d'en dire davantage. Adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bon jour, l'ami.



SCÈNE V.

L I S E T T E , *seule.*

CE bouffon-là est amusant. Mais voici Monsieur Hortensius aussi chargé de Livres qu'une Bibliothèque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa Doctrine ignorante ! Quelle fantaisie a Madame, d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures, & amuser sa douleur ! Que les femmes du monde ont de travers !



SCÈNE VI.

L I S E T T E , H O R T E N S I U S .

L I S E T T E .

MON S I E U R Hortensius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les Livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIVS.

Je ferai ponctuel à obéir, Mademoiselle Lisette; & Madame la Marquise ne pouvait charger de ses ordres personne qui me les rendit plus dignes de ma prompte obéissance.)

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! Comment! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, & l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui fait sa Rhétorique.

HORTENSIVS.

La Rhétorique que je fais là dessus, Mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites-là est merveilleux! je ne savais pas que mes beaux yeux enseignassent la Rhétorique.

HORTENSIVS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, Mademoiselle; &, pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! Je ne fais ce
que

que c'est, je ne veux point tâter de cela : adieu.

HORTENSIVS.

Arrêtez, voyez mon petit Syllogisme ; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un Syllogisme ! eh ! que voulez-vous que je fasse de cela ?

HORTENSIVS.

Ecoutez. On doit son cœur à ceux qui nous donnent le leur : je vous donne le mien : *ergo*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout ? Oh ! je fais la Rhétorique aussi, moi. Tenez. On ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent : assurément vous ne prenez pas le mien : *ergo*, vous ne l'aurez pas. Bon jour.

HORTENSIVS, l'arrêtant.

La raison répond...

LISETTE.

Oh ! pour la raison je ne m'en mêle point : les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, Monsieur Hortensius ; que le Ciel vous bénisse, vous, votre thèse, & votre Syllogisme.

26 L A S U R P R I S E

H O R T E N S I U S.

J'avais pourtant fait de petits Vers
Latins sur vos beautés.

L I S E T T E.

Eh ! mais , Monsieur Hortensius ,
mes beautés n'entendent que le Fran-
çais.

H O R T E N S I U S.

On peut vous les traduire,

L I S E T T E.

Achevez donc , car j'ai hâte.

H O R T E N S I U S.

Je crois les avoir serrés dans un Livre,
(*Il les cherche*).



S C È N E V I I.

L A M A R Q U I S E , *dans le fond,*

L I S E T T E , H O R T E N S I U S.

L I S E T T E , *pendant qu'il cherche ,
apercevant la Marquise.*

V O I L A Madame; laissons-le chercher
son papier,

(*Elle sort.*)



SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

HORTENSIUS, *continue en feuilletant.*

JE vous y donne le nom d'Hélène, de la manière du monde la plus poétique, & j'ai pris la liberté de m'appeller le Pâris de l'aventure ! Les voilà, cela est galant.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, avec cette aventure où vous vous appelez Pâris ? A qui parliez-vous ? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'Histoire des Grecs en latin, dont Mademoiselle Lisette me demandait l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, & vous bien complaisant. Où sont les Livres que vous m'avez achetés, Monsieur ?

HORTENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien con-

Bij

ditionnés, & d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

SCÈNE IX.

*LA MARQUISE, UN LAQUAIS,
HORTENSIUS.*

LE LAQUAIS.

VOICI Monsieur le Chevalier ;
Madame.

LA MARQUISE, au Laquais.
Faites entrer.

LE LAQUAIS, sort.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

PORTEZ-les chez moi, nous les verrons tantôt.

HORTENSIUS, sort.



SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une visite, sans doute importune, sur-tout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah ! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir. Puis-je vous rendre quelque service ? De quoi s'agit-il ? Vous me paraîsez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au désespoir ; & qui va se confiner dans le fond de sa Province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là ! Vous m'inquiétez ; que vous est-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs ,
B iij

30 *LA SURPRISE*

le plus sensible , le plus irréparable ; j'ai perdu *Angélique*, & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc ! est-ce qu'elle est morte ?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'était retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son père voulait la contraindre ; nous espérions tous deux que sa retraite fléchirait le père , il a continué de la persécuter ; & lassé , apparemment , de ses persécutions , accoutumée à notre absence , désespérant , sans doute , de me voir jamais à elle , elle a cédé , renoncé au monde , & s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre : il y a deux mois que la chose est faite : je la vis la veille , je lui parlai , je me désespérai ; & ma désolation , mes prières , mon amour , tout m'a été inutile ; j'ai été témoin de mon malheur ; j'ai depuis , toujours demeuré dans le lieu ; il a fallu m'en arracher ; je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs , je voudrais mourir , & je ne fais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité , il semble dans le monde

DE L'AMOUR. 31

que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrais retenir ma douleur, Madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu, j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare, hélas ! Il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde; moi, qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire, il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le seul qui rendra justice à mes pleurs: vous me ressemblez, vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée. Mais venons au reste : que me voulez-vous ?

Biv

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une Lettre que je ne saurais lui faire tenir, & qu'elle ne recevrait point de ma part; vous allez incessamment à votre Campagne, qui est voisine du lieu où elle est, faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même; la lire est la seule grâce que je lui demande: & si à mon tour, Madame, je pouvais jamais vous obliger...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela s'en va sans dire; je fais à présent votre caractère comme le mien; les bons cœurs se ressemblent, Chevalier. Mais la Lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne fais ce que je fais dans le trou où je suis: puisqu'elle ne l'est point, lisez-là, Madame, vous en jugerez mieux

combien je suis à plaindre ; nous causerons plus long-tems ensemble, & je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez , sans compliment , depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci ; & la raison de cela , c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent : lisons la Lettre.

(Elle lit.)

J'avais dessein de vous revoir encore , Angélique ; mais j'ai songé que je vous désobligerai , & je m'en abstiens : après tout , qu'aurais-je été chercher ? je ne saurais le dire ; tout ce que je fais , c'est que je vous ai perdue , que je voudrais vous parler pour redoubler la douleur de ma perte , pour m'en pénétrer jusqu'à mourir.

(S'interrompant & répétant les derniers mots.)

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir ! Mais cela est étonnant ; ce que vous dites-là , Chevalier , je l'ai pensé moi pour moi dans mon affliction ; peut-on se rencontrer jusques-là ! En vérité , vous me donnez bien de l'estime pour vous ! achevons.

(Elle achève la lecture de la Lettre.)

Mais c'est fait , & je ne vous écris que pour

pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre dernière entrevue ; vous me quittiez pour jamais , Angélique , j'étais au désespoir ; & dans ce moment-là , je vous aimais trop pour vous rendre justice ; mes reproches vous coûterent des larmes , je ne voulois pas les voir , je voulois que vous fussiez coupable , & que vous crussiez l'être , & j'avoue que j'offensais la vertu même. Adieu , Angélique , ma tendresse ne finira qu'avec ma vie , & je renonce à tout engagement ; j'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur , afin que l'estime que vous aurez pour lui , excuse la tendresse dont vous m'honorâtes.

(Après avoir lu , & rendant la Lettre.)

Allez , Chevalier , avec cette façon de sentir là , vous n'êtes point à plaindre : Quelle Lettre ! Autrefois le Marquis m'en écrivit une à-peu-près de même , je croyais qu'il n'y avait que lui au monde qui en fût capable ; vous étiez son ami , & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chère.

LA MARQUISE.

Il ne la donnait qu'à ceux qui la méritaient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me ferait d'un grand secours, s'il y avait encore !

LA MARQUISE , *pleurant.*

Sur ce pied-là , nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas long tems.

LA MARQUISE.

Non , Chevalier , vivez pour me donner la satisfaction de voir son Ami le regretter avec moi ; à la place de son amitié , je vous offre la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur , elle sera ma ressource ; je prendrai la liberté de vous écrire , vous voudrez bien me répondre , & c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité , Chevalier , je souhaiterais que vous restassiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verrait libre.

LE CHEVALIER.

Si je restais , je romprais avec tout le monde , & ne voudrais voir que vous.

Bvj

36 LA SURPRISE

LA MARQUISE.

Mais , effectivement , faites-vous bien de partir ? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrais vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui ; je vous plaindrais du moins , & vous me plaindriez aussi ; cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité , je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison , puisque le même Jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés , nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien. J'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma Bibliothèque; je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper : il me lit tous les jours quelque chose, nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant : voulez-vous être de la partie ?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, Madame, vous me déterminez ; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue : je me sens déjà plus tranquille : allons, je ne partirai point. J'ai des Livres aussi en assez grande quantité, celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble : & je vais appeler mon Valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation ! peut-être que vous me sauvez la raison ; mon désespoir se

38 LA SURPRISE

calme ; vous avez dans l'esprit une douceur qui m'était nécessaire , & qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour & moi aussi ; & votre amitié me tiendra lieu de tout , si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée , pour vous dédommager de celle du Marquis. Allez , Chevalier , faites vite vos affaires ; je vais de mon côté , donner quelque ordre aussi ; nous nous reverrons tantôt. (*Et à part.*) En vérité , cet homme là a un fond de probité qui me charme.



SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, *seul.*

VOILA vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connaissais pas encore ; quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractère à-peu-près comme celui d'Angélique , & ce sont des tré-

sors que ces caractères-là ; oui , je la préfère à tous les amis du monde. (*Il appelle.*) Lubin ! il me semble que je le vois dans le Jardin. Lubin !



SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LUBIN, *répond derrière le Théâtre.*

MONSIEUR.... (*Et puis il arrive très-triste.*) Que vous plaît-il , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc , avec cet air triste ?

LUBIN.

Hélas ! Monsieur , quand je suis à rien faire , je m'attriste à cause de votre Maitresse , & un peu à cause de la mienne : je suis fâché de ce que nous partons ; si nous restions , je serais fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point , ainsi ne fais rien de ce que je t'avais ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point !

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monsieur, j'ai fait mon paquer.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir personne ?

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi. Rends-moi mes Lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien. C'est donc encore autant de perdu que ces Lettres-là ? Mais Monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir ? est-ce Madame la Marquise ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc !

LUBIN.

Vos maisons se communiquent ; de l'une on entre dans l'autre , je n'ai plus ma Maîtresse ; Madame la Marquise a une femme-de-chambre toute agréable ; de chez vous , j'irai chez elle ; crac , me voilà infidèle tout de plein-pied , & cela m'afflige. Pauvre Marton ! faudra-t-il que je t'oublie ?

LE CHEVALIER.

Tu serais un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah ! pour cela , oui , cela sera bien vilain ; mais cela ne manquera pas d'arriver , car j'y sens déjà du plaisir ; & cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple. Tenez , la voilà qui vient, Lisette.



SCÈNE XIV.

L I S E T T E , L E C O M T E ,
L E C H E V A L I E R , L U B I N .

L E C O M T E .

J'ALLAIS chez vous, Chevalier; & j'ai su de Lisette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, & je vous assure que j'y prends beaucoup de part; il faut tâcher de se dissiper.

L E C H E V A L I E R .

Cela n'est pas aisé , Monsieur le Comte.

L U B I N , *faisant un sanglot.*

Eh !

L E C H E V A L I E R , *à Lubin.*

Tais-toi.

L E C O M T E .

Que lui est-il donc arrivé , à ce pauvre garçon ?

L E C H E V A L I E R .

Il , a dit-il , du chagrin de ce que je ne pars point , comme je l'avais résolu.



LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE, *à Lubin.*

Cela est galant. Mais, Monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amène, Monsieur le Comte & moi. J'étais sous le Berceau pendant votre conversation avec Madame la Marquise, & j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu, ma Maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse; & la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma Maîtresse, plus que je ne saurais vous le dire; & je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire & pleure toujours: à la fin elle n'y résistera pas; n'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà Monsieur le Comte qui l'aime; vous le connaissez, il est de vos amis; Madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir, ce serait un mariage qui conviendrait, je tâche de le faire réussir: aidez-nous de votre côté, Monsieur le Che-

44 *L A S U R P R I S E*

valier ; rendez ce service à votre ami ,
servez ma Maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais , Lisette , ne me dites-vous pas
que Madame la Marquise voit Mon-
sieur le Comte sans répugnance ?

LE COMTE , au Chevalier.

Mais , sans répugnance , cela veut
dire qu'elle me souffre ; voilà tout.

LISETTE , au Comte.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER , au Comte.

Fort bien ; mais s'apperçoit-elle que
vous l'aimez ?

LISETTE , au Chevalier.

De tems en tems , de mon côté , je
glisse de petits mots , afin qu'elle y
prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais vraiment , ces petits mots-là
doivent faire un grand effet ; & vous
êtes entre de bonnes mains , Monsieur
le Comte. Et que vous dit la Marquise ?
Vous répond-t-elle d'une façon qui
promette quelque chose ?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beau-
coup de douceur.

DE L'AMOUR. 45

LE CHEVALIER.

Avec douceur ! Sérieusement ?]

LE COMTE.

Il me le paraît.

LE CHEVALIER, *brusquement*.

Mais, sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi ?

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien : on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît ; & je gâterais peut-être tout, si je m'en mêlais : cela va tout seul.

LISSETTE, *au Comte*.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE, *à Lisette*.

J'en suis aussi surpris que vous,

LE CHEVALIER.

Ma foi, Monsieur le Comte, je faisais tout pour le mieux ; mais, puisque vous le voulez, je parlerai ; il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez,

46 LA SURPRISE

malgré mes bonnes raisons ; je suis votre serviteur & votre ami.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas. Puisque Madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.



SCÈNE XV.

LISETTE, LE CHEVALIER,
LUBIN.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

FAITES entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive ; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittait un rival.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies ; fournissez-vous toujours, & vive les provisions ! n'est-ce pas, Lisette ?

L I S E T T E.

Oserais-je , Monsieur le Chevalier ,
vous parler à cœur ouvert ?

L E C H E V A L I E R.

Parlez.

L I S E T T E.

Mademoiselle Angélique est perdue
pour vous.

L E C H E V A L I E R.

Je ne le fais que trop.

L I S E T T E.

Madame la Marquise est riche , jeune
& belle.

L U B I N,

Cela est friand.

L E C H E V A L I E R.

Après.

L I S E T T E.

Eh bien ! Monsieur le Chevalier ,
tantôt vous l'avez vue soupirer de ses
afflictions , n'auriez-vous pas trouvé
qu'elle a bonne grâce à soupirer ; je crois
que vous m'entendez ?

L U B I N.

Courage , Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

Expliquez-vous ; qu'est-ce que cela
signifie ? que j'ai de l'inclination pour
elle ?

48 LA SURPRISE

L I S E T T E.

Pourquoi non ? je le voudrais de tout mon cœur : dans l'état où je vois ma Maîtresse ; que m'importe par qui elle en sorte , pourvu qu'elle épouse un honnête homme ?

L E C H E V A L I E R.

Lisette , je pardonne au zèle que vous avez pour votre Maîtresse ; mais votre discours ne me plaît point.

L U B I N.

Il est incivil.

L E C H E V A L I E R.

Mon voyage est rompu ; on ne change pas à tout moment de résolution , & je ne partirai point. A l'égard de Monsieur le Comte , je parlerai en sa faveur à votre Maîtresse ; & s'il est vrai , comme je le préjuge , qu'elle ait du penchant pour lui , ne vous inquiétez de rien , mes visites ne seront pas fréquentes , & ma tristesse ne gâtera rien ici.

L I S E T T E.

N'avez-vous que cela à me dire , Monsieur ?

L E C H E V A L I E R.

Que pourrais-je vous dire davantage ?

L I S E T T E.

Adieu , Monsieur ; je suis votre servante.

SCÈNE



SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *quelque tems sérieux.*

TOUT ce que j'entends-à , me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN, *à lui-même.*

Ma foi , Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *à lui-même
en se promenant.*

Je m'attendais à trouver quelque consolation dans la Marquise ; la généreuse résolution de ne plus aimer me la rendait respectable , & la voilà qui va se remarier ; à la bonne heure : je la distinguais , & ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

50 LA SURPRISE

LE CHEVALIER , *à lui-même.*

Ah ! chère Angélique , s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler , c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe , c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN , *à lui-même.*

Ah ! Marton , Marton ! je t'oubliais d'un grand courage , mais mon Maître ne veut pas que j'acheve ; je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant , & que le Ciel m'assiste !

LE CHEVALIER , *se promenant , à lui-même.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN , *à lui-même.*

Lisette-m'avait un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER , *à lui-même.*

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la Marquise ; je n'ai plus que faire ici si elle se marie : suis-je en état de voir des Fêtes ! En vérité , la Marquise y songe-t-elle ! & qu'est devenue la mémoire de son mari ?

LUBIN.

Ah ! Monsieur , qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire ?

DE L'AMOUR. 31

LE CHEVALIER, à Lubin.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que
je ferais apporter mes Livres; & l'hon-
nêteté veut que je tienné parole : vas
me chercher celui qui a soin des siens.
Ne serait-ce pas lui qui entre ?



SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, HORTENSUS,
LUBIN.

HORTENSUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de
vous, Monsieur; je m'appelle Horten-
sius; Madame la Marquise, dont j'ai
l'avantage de diriger les lectures, & à
qui j'enseigne tour-à-tour les Belles-
Lettres, la Morale & la Philosophie,
sans préjudice des autres Sciences que
je pourrais lui enseigner encore, m'a
fait entendre, Monsieur, le desir que
vous avez de me montrer vos Livres,
lesquels témoigneront, sans doute,
l'excellence de votre bon goût; par-
tant, Monsieur, que vous plaît-il qu'il
en soit ?

Lubin va vous mener à ma Bibliothèque, Monsieur, & vous pouvez en faire apporter les Livres ici,

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez,



SCÈNE XVIII.

HORTENSIUS, LUBIN.

HORTENSIUS.

EH bien ! mon garçon , je vous attends.

LUBIN,

Un petit moment d'audience, Monsieur le Docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius ; ne défigurez point mon nom.

LUBIN,

Qu'il reste comme il est , je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois ; mais que voulez-vous ?
(*A part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philosophie à la Marquise ?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il , ces choses-là?... ,

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux ; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là , contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin ?

LUBIN.

Tant , que j'en mourrais , sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puissant antidote. Je vous dirai pourtant , mon ami , que le chagrin est toujours inutile , parce qu'il ne remédie à rien , & que la raison doit être notre règle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison , je la fais par cœur , celle-là ; purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIVS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament ? Servez-moi de la Philosophie.

HORTENSIVS.

Ce serait à peu-près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-Lettres.

HORTENSIVS.

Elles ne vous conviendroient pas. Mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'Amour.

HORTENSIVS.

Oh ! la Philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris , que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIVS.

Qu'on y renonce , qu'on le laisse-là.

LUBIN.

Qu'on le laisse-là ! Et s'il ne s'y tient pas ? car il court après vous.

HORTENSIVS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

DE L'AMOUR. 33

LUBIN.

Bon ! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes ? la Philosophie en fournit donc ?

HORTENSIVS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils ! ah ! le triste équipage pour gagner pays.

HORTENSIVS.

Ecoutez : voulez-vous un remède infailible ? Vous pleurez une Maitresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh ! morbleu , que ne parlez-vous ? voilà qui est bon , cela. Gageons que c'est avec cette Morale-là que vous traiterez la Marquise , qui va se marier avec Monsieur le Comte.

HORTENSIVS , *étonné.*

Elle va se marier , dites-vous ?

LUBIN.

Affurément ; & si nous avions voulu d'elle , nous l'aurions eu par préférence , car Lisette nous l'a offert.

HORTENSIVS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enfeignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer , parce que nous sommes tristes ; qu'on veut vous éloigner, vous, parce que vous êtes un peu pédant , à ce qu'elle dit ; & qu'il faut que la Marquise se tienne en joie.

HORTENSIVS , *à part.*

Benè, benè ; je te rends grâces , ô Fortune ! de m'avoir instruit de cela ; je me trouve bien ici , ce mariage m'en chasserait : mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous-là dans vos dents, Docteur ?

HORTENSIVS.

Rien. Allons toujours chercher les Livres , car le tems presse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN, *chargé d'une manne de Livres -
& s'asseyant dessus.*

AH! je n'aurais jamais cru que la
Science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle ! J'ai bien plus de
Livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous ?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Et qu'est-ce que vous faites de tout
cela dans votre tête ?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là
ne lui profite point ; je l'ai trouvée maigre.

Cv

98 LA SURPRISE

HORTENSIVS.

Vous ne vous y connaissez point.
Mais reposez-vous un moment ; vous
viendrez me trouver après dans la Bi-
bliothèque, où je vais faire de la place
à ces Livres.

LUBIN.

Allez allez toujours devant.



SCÈNE II.

LUBIN, *seul & assis.*

AH ! pauvre Lubin ! J'ai bien du
tourment dans le cœur : Je ne sais plus
à présent si c'est Marton que j'aime,
ou si c'est Lisette : je crois pourtant
que c'est Lisette, à moins que ce ne soit
Marton.



SCÈNE III.

LISETTE, LUBIN, DES LAQUAIS.

LISETTE, *à quelques Laquais qui portent des sièges.*

APPORTEZ, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LES LAQUAIS, *placent les sièges & sortent.*

LUBIN, *assis.*

Bon jour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici ?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de Livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de Madame, car le Docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture ! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là ? Vas, vas, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la Morale & de la Philo so-

phie : ils disent que cela purge l'ame ; j'en ai pris une petite dose , mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

L I S E T T E.

Je ne fais ce que tu viens me conter ; laisse-moi en repos , vas-t-en.

L U B I N.

Eh ! pardi , ce n'est donc pas pour moi que tu faisais apporter des sièges ?

L I S E T T E.

Le butord ! c'est pour Madame , qui va venir ici.

L U B I N.

Voudrais-tu , en passant , prendre la peine de t'asseoir un moment , Mademoiselle ? Je t'en prie , j'aurais quelque chose à te communiquer.

L I S E T T E.

Eh bien ? que me veux-tu , Monsieur ?

L U B I N.

Je te dirai , Lifette , que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur ; & je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeait , & la tienne qui demandait à se nicher dedans : je lui ai dit que je t'en parlerais , elle attend ; veux-tu que je la laisse entrer ?

L I S E T T E.

Non , Lubin , je te conseille de la renvoyer : car , dis-moi , que ferais-tu ? A quoi cela aboutirait-il ? A quoi nous servirait de nous aimer ?

L U B I N.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

L I S E T T E.

Non , te dis-je ; ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maîtresse , & ma fortune dépend de demeurer avec elle , comme la tienne dépend de rester avec le Chevalier.

L U B I N.

Cela est vrai ; j'oubliais que j'avais une fortune qui n'est pas d'avis que je te trouve belle. Cependant si tu me trouvais à ton gré , c'est dommage que tu n'ayes pas la satisfaction de m'aimer à ton aise ; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serais-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la Marquise ? Elle a de l'amitié pour le Chevalier , le Chevalier en a pour elle ; ils pourraient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour , & notre affaire irait tout de suite.

62 LA SURPRISE

L I S E T T E.

Tais-toi , voici Madame.

L U B I N.

Laisse-moi faire.



S C È N E I V.

L I S E T T E , LA MARQUISE ,
H O R T E N S I U S , L U B I N .

LA MARQUISE.

L I S E T T E , allez dire là-bas qu'on ne
laisse entrer personne; je crois que voilà
l'heure de notre lecture, il faudrait
avertir le Chevalier.

L I S E T T E.

Voilà Lubin , Madame. (*Elle sort.*)





SCÈNE V.

LA MARQUISE, HORTENSIUS ;
LUBIN.

LA MARQUISE.

AH ! te voilà , Lubin ; où est ton
Maitre ?

LUBIN.

Je crois , Madame , qu'il est allé sou-
pirer chez lui.

LA MARQUISE.

Vas lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui , Madame ; & j'aurai aussi pour
moi , une petite bagatelle à vous pro-
poser , dont je prendrai la liberté de
vous entretenir en toute humilité ,
comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh ! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! presque de rien ; nous parlerons
de cela tantôt , quand j'aurai fait votre
commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

LUBIN.

Je vous serai bien obligé, Madame.

*SCÈNE VI.**LA MARQUISE, HORTENSIOUS.**LA MARQUISE, nonchalamment.***E**H bien ! Monsieur, vous n'aimez donc pas les Livres du Chevalier ?*HORTENSIOUS.*

Non, Madame, le choix ne m'en paraît pas docte : dans dix Tomes, pas la moindre citation de nos Auteurs Grecs ou Latins ; lesquels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un Ouvrage.

LA MARQUISE.

Changeons de discours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIOUS.

Je m'étais proposé de vous lire un peu du Traité de la Patience, Chapitre premier, du Veuvage.

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre chose ; rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'Amitié ; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame ; ce n'est pas la peine , pour le peu de tems que nous avons à rester ensemble , puisque vous vous mariez avec Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi !

HORTENSIUS.

Oui , Madame ; au moyen duquel mariage , je deviens à présent un serviteur superflu. Je combattais vos passions , vous vous accommodez avec elles , & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis discours , avec vos passions ; il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur ; mais je n'ai que faire de vous pour les com-

battre : des passions avec qui je m'accommode ! en vérité, vous êtes admirable. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIVS.

De Mademoiselle Lifette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulserait d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Le Chevalier croira que je suis folle, & je veux savoir ce qu'il a répondu ; ne me cachez rien ; parlez.

HORTENSIVS.

Madame, je ne fais rien là-dessus, que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif ; voyons donc ce vague.

HORTENSIVS.

Je pense donc que Mademoiselle Lifette ne disait à Monsieur le Chevalier que vous épousiez Monsieur le Comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.!

HORTENSIVS.

Qu'afin de savoir si ledit Chevalier ne voudrait pas vous rechercher lui-

même, & se substituer au lieu & place dudit Comte; & même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte audit sieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables; c'est promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous! Ah! ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point; vous avez la mémoire fort nette, ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, & qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvait la retrancher, ce me semble; elle me paraît très-imprudente & très-impolie. J'en approuve l'esprit; s'il pensait autrement, je ne le verrais de ma vie: mais se récrier devant des Domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah!

c'en est un peu trop ; il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIVS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc ? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh ! Monsieur le Chevalier, aimez votre Angélique, tant que vous voudrez ; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît ! Je ne veux point me marier ; mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIVS.

Ce que vous dites est sans faute. (*A part.*) Ceci va bon train pour moi. (*A la Marquise.*) Mais, Madame, que deviendrai-je ? Puis-je rester ici ? N'ai-je rien à craindre ?

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur, je vous retiens pour cent ans ; vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre ; c'est moi qui vous en assure, & qui vous protège : prenez votre Livre, & lisons ; je n'attends personne. (*Hortensius tire un Livre.*)

SCÈNE VII.

LUBIN, LA MARQUISE,
HORTENSIUS.

LUBIN.

MADAME, Monsieur le Chevalier
finit un embarras avec un homme ; il
va venir , & il dit qu'on l'attende,

LA MARQUISE.

Vas, vas , quand il viendra , nous le
prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent ,
Madame , j'aurais l'honneur de causer
un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que veux-tu ? Achève,

LUBIN.

Oh ! mais , je n'oserais , vous me pa-
raître en colere.

LA MARQUISE.

Moi , de la colere ! (*A Hortensius.*)
Ai-je cet air-là , Monsieur ?

HORTENSIUS , *à la Marquise.*

La paix règne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y règne
d'un air fâché ?

*LA MARQUISE, à Lubin.**Finis, finis.*

LUBIN.

C'est que vous saurez , Madame ,
que Lisette trouve ma personne assez
agréable ; la sienne me revient assez ;
& ce serait un marché fait , si , par une
bonté qui nous rendrait la vie , Ma-
dame qui est à marier , voulait bien
prendre un peu d'amour pour mon Maî-
tre qui a du mérite , & qui dans cette
occasion , se comporterait à l'avenant ,

LA MARQUISE, à Hortensius.

Ah ah ! écoutons ; voilà qui te rap-
porte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de Monsieur le Comte ;
& les Comtes sont d'honnêtes gens ,
je les considère beaucoup : mais si j'é-
tais femme , je ne voudrais que des
Chevaliers pour mon mari.

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison ,
Lubin ; mais malheureusement , dit-on ,
ton Maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Lisette : mais si vous commenciez, cela le mettrait en train.

LA MARQUISE, à *Hortensius*.

Eh bien ! Monsieur, qu'en dites-vous ? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue : la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet ?

HORTENSIVS.

Vous l'avez sagement prévu.

LUBIN.

Oh ! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément : mais, dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE, à *Lubin*.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas ! Madame, je serais bien fâché de vous déplaire : je vous demande seulement d'y faire réflexion.



SCÈNE VIII.

LUBIN, LISETTE,
LA MARQUISE, HORTENSIOUS.

LISETTE.

JE viens de donner vos ordres, Madame. On dira là-bas que vous n'y êtes pas ; & un moment après...

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Cela suffit, il s'agit d'autre chose , à présent , approchez , (*A Lubin.*) & toi, reste ici , je te prie.

LISETTE, *à Lubin.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie ?

LUBIN, *bas à Lisette.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte , quand le terminerez-vous , Lisette ?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

DE L'AMOUR.

LUBIN.

Ecoute , écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc , quand le terminerez-vous ?

LISSETTE , *à la Marquise.*

Pourquoi me demandez-vous cela , Madame ?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me mariez avec Monsieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez proposée , & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son Valet , qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son Maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISSETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables , quand un benêt les rapporte !

LUBIN , *bas à part.*

Je crois qu'on parle de moi ?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses ?

LISSETTE.

Ah ça ! Madame, n'allez-vous pas

D

vous fâcher ? N'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous portez la hardiesse jusques-là , Lisette ! Quoi ! prier le Chevalier de me faire la grâce de m'aimer, & tout cela pour pouvoir épouser cet imbécille-là ?

LUBIN , *de même.*

Attrape , attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que l'amour du Comte ? Vous êtes donc la Confidente des passions qu'on a pour moi ; & que je ne connais point ? Et qu'est ce qui pourrait se l'imaginer ! Je suis dans les pleurs , & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde , même à ceux qui n'en veulent point ; je suis rejetée , j'essuie des affronts , j'ai des Amans qui espèrent , & je ne fais rien de tout cela ! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis ! Quelle perte j'ai faite ! Et comment me traite-t-on !

LUBIN , *de même.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE , *à Lisette.*

Allez , je vous croyais plus de zèle & plus de respect pour votre Maitresse.

L I S E T T E.

Fort bien , Madame, vous parlez de zèle , & je suis payée du mien ; voilà ce que c'est que de s'attacher à ses Maîtres , la reconnaissance n'est point faite pour eux ; si vous réussissez à les servir , ils en profitent ; & quand vous ne réussissez pas , ils vous traitent comme des misérables.

L U B I N.

Comme des imbécilles.

H O R T E N S I U S.

Il est vrai qu'il vaudrait mieux que cela ne fut point advenu.

L A M A R Q U I S E , à *Hortensius*.

Eh ! Monsieur , mon veuvage est éternel ; en vérité , il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi , & j'ai perdu le seul homme qui pouvait me plaire ; mais , malgré tout cela , il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée , par exemple : mon amour-propre ne lui en veut aucun mal ; il n'y a là dedans , comme je vous l'ai déjà dit , que le ton , que la manière que je condamne : car , quand il m'aimerait , cela lui serait inutile ; mais enfin il m'a refusée , cela est constant ,

D ij

il peut se vanter de cela; il le fera , peut-être; qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut sur une femme , les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent , cela glace tous les esprits pour elle; je ne parle point des cœurs , car je n'en ai que faire : mais on a besoin de considération dans la vie , elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous: c'est l'opinion qui nous donne tout , qui nous ôte tout , au point , qu'après ce qui m'arrive , si je voulais me remarier , je le suppose , à peine m'estimerait-on quelque chose , il ne ferait plus flatteur de m'aimer; le Comte , s'il savait ce qui s'est passé , oui , le Comte , je suis persuadée qu'il ne voudrait plus de moi.

L U B I N , bas , à part.

Je ne serais pas si dégoûté.

L I S E T T E.

Et moi , Madame , je dis que le Chevalier est un hypocrite; car , si son refus est si véritable , pourquoi n'a-t-il pas voulu servir Monsieur le Comte comme je l'en priais? Pourquoi m'a-t-il refusée durement , d'un air inquiet & piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est ce que c'est que d'un air piqué? Quoi? Que voulez-vous dire? Est ce qu'il était jaloux? En voici d'un autre espèce.

L I S E T T E.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux: voilà ce que c'est, il en avait toute la mine. Monsieur s'informe comment le Comte est auprès de vous, comment vous le recevez. On lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne le recevez point mal. Point mal! dit-il avec dépit, ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle? Qui est-ce qui n'aurait pas cru là-dessus qu'il songeait à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avait fait parler, moi. Eh! que fait-on ce qui se passe dans sa tête? peut-être qu'il vous aime!

L U B I N , *à part.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne fais plus comment régler ma conduite; car il y en a une à tenir là-dedans: j'ignore laquelle, & cela m'impatiente.

H O R T E N S I U S.

Si vous me le permettez, Madame,

je vous apprendrai un petit axiome qui vous fera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime; or, étant manifeste que le Chevalier vous refuse...

LA MARQUISE, d'Hortensius.

Il me refuse! Vous avez des expressions bien grossières; votre axiome ne fait ce qu'il dit, il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Ils'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment! est ce que le Comte était présent?

LISETTE.

Il n'y était plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez, il faut que cela soit; il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela; j'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux! cela n'est-

il pas agréable? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule; mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir & qui nous pare; les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc, si le Chevalier n'est point jaloux. L'est-il? ne l'est-il point? On n'en fait rien, c'est un peut-être; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est, & me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela: oh! je n'en demeurerai pas-là, je n'en demeurerai pas-là. Qu'en dites-vous, Monsieur? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIOUS.

Le mépris serait suffisant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, Monsieur, vous me conseillez mal; vous ne savez parler que de Livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISSETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne fais pas

D iv

où vous prenez toutes vos alarmes ; on dirait que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une Maitresse autant que je vous aime : je m'avise de tout , & puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurais durer comme cela : j'aime mieux me retirer ; du moins je ne verrai point votre tristesse , & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes , je suis compromise , & vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le Chevalier qui vient , restez , j'ai intérêt d'avoir des témoins.

*SCÈNE IX.*

LUBIN, LISETTE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, HORTENSIVS.

LE CHEVALIER.

VOUS m'avez , peut-être , attendu , Madame ; & je vous prie de m'excuser , j'étais en affaire.

DE L'AMOUR. 81

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monsieur le Chevalier, c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru, d'ailleurs, que Monsieur le Comte vous tenait compagnie, & cela me tranquilisait.

LUBIN, *derrière.*

Ahi, ahi, je m'enfuis. (*Il s'en va.*)



SCÈNE X.

LISSETTE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, HORTENSIOUS.

LA MARQUISE, *examinant le Chevalier.*

ON m'a m'a dit que vous l'aviez vu,
le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute ; & je le crois même

Dv

82 *LA SURPRISE*

d'un esprit très-propre à consoler ceux
qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savais pas que vous le connaissiez beaucoup ; il vient ici quelquefois ; c'est presque le seul des amis de feu Monsieur le Marquis , que je voye encore ; il m'a paru mériter cette distinction-là , qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Oui , Madame , vous avez raison , & je pense comme vous ; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, bas à Lisette.

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette ?

LE CHEVALIER, à part.

Monsieur le Comte & son mérite m'ennuie. (*Haut à la Marquise.*) Madame, on a parlé d'une lecture ; & si je croyais vous déranger, je me retirerais.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennue , nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content. (*A Lifette.*) Retirez-vous, Lifette, vous me déplaîsez-là.

LISETTE, *sort.*

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Et vous, Monsieur, ne vous écarterez point, on va vous rappeler.

HORTENSIUS, *sort.*



SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

POUR vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture. Il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi ; & je vous demande en grâce de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

Dvj

84 LA SURPRISE

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime, je viens de le favoir, & je l'ignorais.

LE CHEVALIER, *ironiquement*.
Vous l'ignoriez.

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière.

LA MARQUISE.

Je n'y saurais que faire, elle ne laisse pas que d'être ; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE, *impatiente*.

Vous m'impatientez ! Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique ? Elle aurait dû ne vous aimer guères.

LE CHEVALIER.

Je n'en avais point d'autre ; mais il était de son goût, & il a le malheur de n'être pas du vôtre, cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parlait ; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le Comte , vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avais garde ; le Comte est un Amant , vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point : mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non , je ne la suis point : peut-on , à votre avis , répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas ? Vous êtes bien particulier.

LE CHEVALIER , *riant*.

Hé , hé , hé ! j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens ; vous craignez que je ne les critique , après ce que vous m'avez dit : mais non , Madame , ne vous gênez point ; je fais combien il vaut de compter avec le cœur humain , & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE , *en colère*.

Non , je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

86 *L A S U R P R I S E*

LE CHEVALIER , la retenant.

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, & je serais au désespoir de vous chagriner : achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable, quand vous voulez ; & je ne fais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux & raisonnable : laissez-moi finir.... Je ne fais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ce Comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui ; Lisette s'est même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvait être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passé pour cela, c'est répondre, & je vous reconnais. Sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisais pas.

LE CHEVALIER , salue en riant.

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi ? on ne plaît pas à tout le monde. Or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendait d'elle, & il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi : vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain ? Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma question. Avez-vous rejeté l'offre de Lifette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute ? Était-ce dépit jaloux ? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur aurait pu être tenté du mien : ou bien était-ce vrai dédain ?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable : pour de la jalousie....

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisais d'en avoir ?

88 *L A S U R P R I S E*

L A M A R Q U I S E.

Je dirais... que vous seriez jaloux.

L E C H E V A L I E R.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

L A M A R Q U I S E.

Vous ne l'étiez donc point ? (*Elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avais bien prévu, & mon injure est avérée.

L E C H E V A L I E R.

Que parlez-vous d'injure ? Où est-elle ? Est-ce que vous êtes fâchée contre moi ?

L A M A R Q U I S E.

Contre vous, Chevalier, non, certes ; & pourquoi me fâcherais-je ? Vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lifette à qui j'en veux : je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre, voilà tout. D'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe ? J'aime bien mieux cela que de l'amour ; au moins, ne vous y trompez pas.

L E C H E V A L I E R.

Qui ? moi, Madame, m'y tromper ! Eh ! ce sont ces dispositions-là dans

lesquelles je vous ai vue , qui m'ont attaché à vous , vous le savez bien ; & depuis que j'ai perdu Angélique , j'oubliais presque qu'on peut aimer , si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh ! pour moi , j'en parle sans m'en ressouvenir.



SCÈNE XII.

LA MARQUISE , HORTENSIVS ,
LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

ALLONS, Monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place ; lisez moi quelque chose de gai , qui m'amuse. Chevalier, vous êtes le Maître de rester, si ma lecture vous convient ; mais vous êtes bien triste, & je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, *sérieux.*

Pour moi, Madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*Il s'en va.*)

LA MARQUISE, à *Hortensius*, quand il
est parti.

Qu'est-ce que c'est que votre Livre?

HORTENSIOUS.

Ce ne sont que des réflexions très-sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que ne parlez-vous donc ? vous êtes bien taciturne ; pourquoi laisser sortir le Chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIOUS, appelle le Chevalier.

Monsieur le Chevalier, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER, reparaît.

Que me voulez-vous ?

HORTENSIOUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE, à *Hortensius*.

Que voulez-vous dire, Madame vous prie ? Je ne prie point : vous avez des réflexions... & vous rappelez Monsieur ; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperois, Madame, que je faisais une impolitesse de me retirer ; je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira. Asseyons-nous donc.

(Ils prennent des sièges.)

HORTENSIUS , *après avoir toussé ,
craché , lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout
» cède ; c'est elle qui fait notre vérité-
» ble grandeur ; on a nécessairement
» toutes les vertus avec elle ; enfin le
» plus respectable de tous les hommes ,
» ce n'est pas le plus puissant , c'est le
» plus raisonnable.

LE CHEVALIER , *s'agitant sur son
siège.*

Ma foi , sur ce pied-là , le plus respectable de tous les hommes , a tout l'air de n'être qu'une chimère : quand je dis les hommes , j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais , du moins , y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum ! disons qui ont moins de folie , cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh ! de grâce , laissez-moi un peu de

raison , Chevalier ; je ne saurais convenir que je suis folle , par exemple....

LE CHEVALIER.

Vous , Madame ? Eh ! n'êtes-vous pas exceptée , cela s'en va sans dire , & c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier. (*A Hortensius*) Pour suivons.

HORTENSIOUS , *lit.*

» Puisque la raison est un si grand
» bien , n'oublions rien pour la con-
» server ; fuyons les passions qui nous la
» dérobent ; l'amour est une de celles...

LE CHEVALIER.

L'amour , l'amour , ôte la raison ? cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique , & j'en ai excessivement.

LA MARQUISE , *au Chevalier.*

Vous en aurez tant qu'il vous plaira , ce sont vos affaires , & on ne vous en demande pas le compte : mais l'Auteur n'a point tant de tort ; je connais des gens , moi , que l'amour rend bourrus & sauvages , & ces défauts-là n'embellissent personne , je pense.

HORTENSIVS.

Si Monsieur me donnait la licence de parachever , peut-être que...

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Petit Auteur que cela , esprit superficiel...

HORTENSIVS, *se levant.*

Petit Auteur , esprit superficiel ! Un homme qui cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit , ainsi que vous le verrez plus bas , *folio 24.* Chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fusse Chapitre mille , Sénèque ne fait ce qu'il dit.

HORTENSIVS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité cela me divertit plus que ma lecture. (*A Hortensius.*) En voilà assez : votre Livre ne plait point au Chevalier , n'en lisons plus ; une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût , Madame , qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIVS, *s'en allant.*

Séneque un petit Auteur ! Par Jupiter ! si je le disais , je croirais faire un blasphème littéraire. Adieu , Monsieur.

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Serviteur , Serviteur.



SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier ; de quoi vous avisez-vous aussi de médire de Séneque ?

LE CHEVALIER.

Séneque & son défenseur ne m'inquiètent pas , pourvu que vous ne preniez pas leur parti , Madame.

LA MARQUISE.

Ah ! je demeurerai neutre , si la querelle continue ; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuiant , n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons sans façon. Vous voulez, peut-être, être seul; adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit.

(*Elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah ! je m'attendais à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ce que je lui entends dire-là me touche ; il ne serait pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*Elle revient.*)

Non, Chevalier, vous ne me rebutez point : ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins,

96 *L A S U R P R I S E*

vous étiez sensible à la part que je prenais aux vôtres, pourquoi n'êtes-vous plus de même ? C'est cela qui me rebuterait, par exemple ; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle, elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi aurait-elle bien du pouvoir sur moi : si je la trouvais, personne au monde n'y ferait plus sensible ; j'ai le cœur fait pour elle ; mais où est-elle ? Je m'imaginai l'avoir trouvée, me voilà détrompé, & ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites ! De quoi vous plaignez-vous ? voyons : d'une chose que vous avez rendue nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance ; à la bonne heure, ce n'est point-là ce qui me choque ; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles ; & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame , je regrette Angélique ; mais vous m'en auriez consolé , si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve ; car cette répugnance dont je neme plains point, fallait-il la marquer ouvertement ? Représentez-vous cet action-là de sang froid ; vous êtes galant homme , jugez-vous ; où est l'amitié , dont vous parlez ? Car encore une fois , ce n'est pas de l'amour que je veux , vous le savez bien ; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens , ses délicatesses ? L'amour est bien tendre , Chevalier ; eh bien ! croyez qu'elle ménage , avec encore plus de scrupule que lui , les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble ? voilà le portrait que je m'en suis toujours fait , voilà comme je la sens , & comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre , & vous n'en connaissez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main , par exemple , & je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi ; car , enfin , vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas , ce quelqu'un n'est pas venu , & ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerais ; cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame , vous m'avez parlé de répugnance , & je ne saurais vous souffrir cette idée-là. Tenez , je trancherai tout d'un coup là-dessus ; si je n'aimais pas Angélique , qu'il faut bien que j'oublie , vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi , qui est que mon amitié ne devînt amour ; & raisonnablement il n'y aurait que cela à craindre non plus ; c'est-là toute la répugnance que je me connais.

LA MARQUISE.

Ah ! pour cela , c'en ferait trop ; il ne faut pas , Chevalier , il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce serait vous rendre justice. D'ailleurs , d'où peut venir le refus dont vous m'accusez ? car enfin était-il naturel ? C'est que le Comte vous aimait , c'est que vous le souffriez ; j'é

tais outré de voir cet amour venir traverser un attachement , qui devait faire toute ma consolation ; mon amitié n'est point compatible avec cela , ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien ! voilà qui change tout ; je ne me plains plus , je suis contente ; ce que vous me dites-là , je l'éprouve , j'en le sens ; c'est là précisément l'amitié que je demande , la voilà , c'est la véritable ; elle est délicate , elle est jalouse , elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous ? Qu'en êtes-vous venu me dire : « Qu'est-ce c'est que le Comte ? » Que fait-il chez-vous ? » Je vous aurais tiré d'inquiétude , & tout cela ne serait point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination , à moi ; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment je vous le défends bien , ce ne sont pas-là nos conditions ; je ferais jalouse aussi , moi , jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous , Madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étais pas de cette façon-là tantôt ? votre réponse à Lifette n'avait-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on , si ce n'est aux gens qu'on aime , & qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquillisez , ma chère Marquise !

LA MARQUISE.

Écoutez , je n'avais pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! Que vous me donnez de joie !

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE , riant.

On le prendrait pour mon amant ; de la manière dont il me remercie ,

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais : je n'aurais jamais cru que l'amitié allât si loin, cela est surprenant ; l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop. Mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius ? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, & je fais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Chevalier, il faut le renvoyer : voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous ? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi ; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main, je serais bien aise de me promener dans le Jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSIUS , *seul.*

N'EST-CE pas une chose étrange , qu'un homme comme moi n'ait point de fortune. Posséder le Grec & le Latin , & ne pas posséder dix Pistoles ? O divin Homere ! O Virgile ! & vous gentil Anacréon ! Vos doctes Interprètes ont de la peine à vivre ; bientôt je n'aurai plus d'asyle. J'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier , mais incontinent je l'ai vue dans le Jardin discourir avec lui de la manière la plus bénévole. Quels Solécismes de conduite ! Est-ce que l'amour m'expulserait d'ici ?





SCÈNE II.

LISSETTE, HORTENSIUS,
LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIENS, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*En riant.*)
Ah, ah, ah!

HORTENSIUS, *à Lubin.*

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie ?

LUBIN.

Allons gai, camarade Docteur; comment va la Philosophie ?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là ?

LUBIN.

Ma foi, je n'en fais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISSETTE, *à Lubin.*

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, Docteur. N'avez-vous jamais couché dans la rue ?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir : le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE, à Lubin.

N'amusons point davantage Monsieur Hortensius. (*A Hortensius.*) Tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner ; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, & je suis votre très-humble Servante, (*Elle lui fait la révérence.*)

LUBIN.

Et moi, votre serviteur.

HORTENSIUS, à Lisette.

Quoi ! Madame me renvoie ?

LISETTE.

Non pas, Monsieur ; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de Madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette ?

L I S E T T E.

Non : mais , en gros , je soupçonne que cela pourrait venir de ce que vous l'ennuyez.

L U B I N.

Et , en détail , de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix , en dépit de la Philosophie que vous avez dans la tête.

L I S E T T E , à *Lubin*.

Tais-toi.

H O R T E N S I U S.

J'entends ; c'est que Madame la Marquise & Monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

L I S E T T E.

Je n'en fais rien , ce ne sont pas mes affaires.

L U B I N.

Eh bien ! tout coup vaille : quand ce serait de l'inclination , quand ce serait des passions , des soupirs , des flammes & de la nôce après , il n'y a rien de si gaillard ; on a un cœur , on s'en sert ; cela est naturel.

L I S E T T E , à *Lubin*.

Finis tes sottises. (*A Hortensius.*)
Vous voilà averti , Monsieur , je crois que cela suffit.

E v

LUBIN.

Adieu , touchez-là , & partez ferme :
il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIOUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres,



SCÈNE III.

LISETTE , LUBIN.

LISETTE.

ENFIN , le voilà congédié ; c'est pour-
tant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant ! Quoi ! ce vieux radoteur
t'aimait ?

LISETTE.

Sans doute ; il voulait me faire des
argumens.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des argumens , te dis-je ; mais je les
ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens ! Voudrais-tu bien m'en pousser un , pour voir ce que c'est ?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens , en voilà un : tu es un joli garçon , par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli , ainsi je t'aime : c'est-là ce qu'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi , tu n'as que faire du Docteur pour cela , je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Jegagerai quand nous serons mariés , parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés , j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix , j'entends quelqu'un qui vient ; je crois que c'est Monsieur le Comte : Madame m'a chargé d'un compliment pour lui , qui ne le réjouira pas.

E v j

S C È N E I V.**L I S E T T E , L E C O M T E ;
L U B I N .****L E C O M T E ,** *d'un air ému.*

BON jour, Lisette. Je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La Marquise le renvoye, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? Je vous prie de m'instruire....

L I S E T T E .

Mais, Monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, & je n'y vois pas encore d'apparence. Hortensius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

L E C O M T E , *à Lubin.*

Et toi, n'en fais-tu pas davantage ?

L U B I N .

Non, Monsieur le Comte, je ne fais que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

L I S E T T E.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans ; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

L E C O M T E.

Non plus qu'à la voir, sans doute ?

L I S E T T E.

Mais je crois que cela revient au même.

L U B I N.

Oui ; qui dit l'un , dit l'autre.

L E C O M T E.

Que les femmes sont inconcevables !
Le Chevalier est ici , apparemment ?

L I S E T T E.

Je crois qu'oui.

L U B I N.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

L E C O M T E.

Ah ! avertissez, je vous prie, le Chevalier que je voudrais lui dire un mot.

L I S E T T E.

J'y vais de ce pas, Monsieur le Comte.
(*Lubin sort avec Lisette en saluant le Comte.*)



SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.*

QU'EST-CE que cela signifie ? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ? Le Chevalier va venir ; interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème qui , tout commun qu'il est , ne laisse pas souvent que de réussir.



SCÈNE VI.

LE CHEVALIER , LE COMTE.

LE CHEVALIER.

ON m'a dit que vous me demandiez ; puis-je vous rendre quelque service , Monsieur ?

LE COMTE.

Oui , Chevalier , vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu , si je le puis , cela vaut fait.

DE L'AMOUR. 111

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous-là ? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est une autre affaire , & je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le fais : mais êtes-vous dans les mêmes sentimens ? Ne s'agit-il point à présent d'amour , absolument ?

LE CHEVALIER, *riant*.

Eh ! mais , en vérité , par où jugez-vous qu'il y en ait ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LE COMTE.

Moi , je n'en juge point ; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum ! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien ! débarrassez-vous de cela ; dites-moi oui , ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh ! Monsieur le Comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots ; le oui & le non , qui ne se sont point présentés à moi , ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens ; c'est la même chose, assurément : il y a entre la Marquise & moi , une amitié & des sentimens vraiment respectables. Etes-vous content ? Cela est-il net ? Voilà du Français.

LE COMTE, *à part.*

Pas trop. (*Haut.*) On ne saurait mieux dire , & j'ai tort ; mais il faut pardonner aux amans , ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je fais ce qu'ils font par mon expérience. Revenons à vous & à vos amours , je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde ; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire ; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous , il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence.

DE L'AMOUR. 143

Parbleu, il faut quelques sentimens dans une femme : vous hait-elle ? on combat sa haine : ne lui déplaisez-vous pas ? on espère : mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle ? par où prendre son cœur ? un cœur qui ne se remue ni pour, ni contre ; qui n'est ni ami, ni ennemi ; qui n'est rien , qui est mort , le ressuscite-t-on ? Je n'en crois rien ; & c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement*.

Non, non, Chevalier, je vous parle confidemment, à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique ; & le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez : m'entendez-vous ? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez ; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savait mon amour, je lui en parlais, elle écoutait.

LE CHEVALIER.

Elle écoutait ?

LE COMTE.

Oui, je lui demandais du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage : & à cela quelle réponse ?

114 LA SURPRISE

LE COMTE.

On me disait de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il était tout venu.

LE COMTE, *à part.*

Il l'aime. (*Haut.*) Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir ; j'attribue cela à ce que j'avais été quelques jours sans paraître, avant que vous arrivassiez ; la Marquise est la femme de France la plus fière.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous moquez, cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en soucie guères, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

DE L'AMOUR. 113

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! si cela vous plaît , vous êtes servi à souhait ; car je vous dirai que j'en suis charmé , que je vous en félicite , & que je vous embrasserais volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc , mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine ; il me suffit de m'en réjouir sincèrement , & je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrais bien vous en donner de ma reconnaissance , moi : & si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine , ce serait alors que je serais bien sûr de vous. A l'égard de la Marquise...

LE CHEVALIER.

Comte , finissons : vous autres amans , vous n'avez que votre amour & ses intérêts dans la tête , & toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose : de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi , mon cher , auriez-vous renoncé au mariage ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en

116 *LA SURPRISE*

repos? Non, Monsieur; je vous demande grâce pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées ; mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie ; & , qui plus est, c'est que cette Marquise qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la Fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez ; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons ; vous connaissez ma sœur ; que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-tems que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle était digne d'être aimée du plus honnête homme : on l'estime ; vous connaissez son bien, vous lui plairez, j'en suis sûr ; & si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

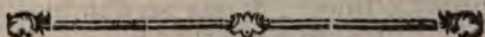
En voilà un...vous avez raison...oui...votre idée est admirable ; elle est amie de la Marquise, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

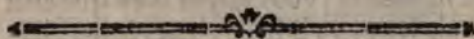
Allons, cela est bon, & je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose. Je crois que c'est elle qui entre; retirez-vous pour quelques momens dans ce cabinet; vous allez voir ce qu'un Rival de mon espèce est capable de faire, & vous paraîtrez quand je vous appellerai. Partez, point de remerciement, un jaloux n'en mérite point.



SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul*.

PARBLEU, Madame, je suis donc cet ami qui devait vous tenir lieu de tout: vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en soucie.



SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, était avec vous, Chevalier? Vous avez été bien long-

tems ensemble ; de quoi donc était-il question ?

LE CHEVALIER , *sérieusement.*

De pures visions de sa part , Marquise ; mais des visions qui m'ont chagriné , parce qu'elles vous intéressent , & dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimais.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté : mais prenez garde , il parlait d'amour , & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah ! il parlait d'amour ? Il est bien curieux : à votre place , je n'aurais pas seulement voulu les distinguer ; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas , Marquise ; il n'y avait pas moyen de jouer là-dessus , car il vous enveloppait dans ses soupçons , & vous faisait pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite : vous voyez bien que cela était sérieux ; il fallait une réponse décisive , aussi l'ai-je faite , & l'ai bien assuré qu'il se trompait , & qu'absolument il ne s'agissait point d'amour entre nous deux , absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé ? &

croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc ! je serais très-fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendit vos sentimens équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me ferait ; mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une chose tout-à-fait imprévue. Vous connaissez sa sœur, elle est riche, très-aimable, & de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eu de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée ; & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord, & je dois l'épouser. Ce n'est pas-là tout, c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du Comte ; & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible ; vous n'aurez pas le cœur inexorable, & je ne crois pas la proposition fâcheuse.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *dans le fond*; LA
MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *froidement*.

NON, Monsieur; je vous avoue que
le Comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu ! C'est fort
bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-
vous dit le contraire ?

LA MARQUISE.

C'est que je voulais me le cacher à
moi-même, & il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame, car il vous
écoute.

LA MARQUISE.

Lui ?

LE COMTE, *s'approchant*.

J'ai suivi les conseils du Chevalier ;
Madame ; permettez que mes trans-
ports vous marquent la joie où je suis.
(*Il veut se jeter aux genoux de la Mar-
quise.*)

LA MARQUISE.

DE L'AMOUR. 121

LA MARQUISE.

Arrêtez, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux ! Et toi , Chevalier , que ne te dois-je pas ? Mais , Madame , achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier , joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER , *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin , Monsieur : j'avais promis de parler pour vous ; j'ai tenu parole , je vous laisse ensemble , je me retire. (*A part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.



SCÈNE X.

LE COMTE , LA MARQUISE.

LE COMTE.

MADAME, il y a long-tems que mon cœur est à vous ; consentez à mon bonheur , que cette aventure-ci vous détermine : souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon

24 LA SURPRISE

Notaire, je pourrais vous l'amener ici, nous y souperions avec ma sœur qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouverait; vous verriez ce qu'il vous plairait de faire; des articles sont bientôt passés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut; ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurais vous répondre, je me trouve un peu indisposée; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés,



SCÈNE XI.

LA MARQUISE, seule.

AH! je ne sais où j'en suis; respirons, D'où vient que je soupire? les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, & je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'apitiei du Chevalier? L'ingrat qu'il est! il se marie: l'infidélité d'un amant ne toucherait point, celle d'un ami

D E L' A M O U R.

me désespere. Le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaisait pas; mais où ai-je donc été chercher tout cela?



SCÈNE XII.

LISETTE, LA MARQUISE.

LISETTE.

MADAME, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comtesse; mais elle a dit qu'elle repasserait sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette; je ne saurais.

LISETTE.

Êtes-vous indisposée, Madame? Vous avez l'air bien abattue; qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, & pour m'ar-

F ij.

424 LA SURPRISE

racher , malgré moi , des discours que j'ai tenus , sans savoir ce que je disais.

L I S E T T E.

Mais il n'est venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! c'est lui même.

L I S E T T E.

Et vous l'épousez ?

LA MARQUISE.

Je n'en fais rien ; je te dis qu'il le prétend.

L I S E T T E.

Il le prétend ? Mais qu'est ce que c'est donc que cette aventure là ? Elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurais te la mieux dire ; c'est le Chevalier , c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela : il m'a fâché , le Comte en a profité , je ne fais comment ; ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de Notaire , d'articles ; je les laissais dire : le Chevalier est sorti , il se marie aussi ; le Comte lui donne sa sœur ; car il ne manquait qu'une sœur , pour achever de me déplaire , à cet homme-là....

L I S E T T E.

Quand le Chevalier l'épouserait , que vous importe ?

DE L'AMOUR. 325.

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie , ne la foyez pas , renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! sur quel prétexte ? Car enfin , quoi qu'il me fâche , je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds , Madame ; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne fais plus où j'en suis , je ne saurais me démêler , je me meurs ! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là ?

LISETTE.

Mais c'est , je crois , ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela ; & pour moi je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non , Lisette ; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire , Madame ? ne le revoyez plus.

F. iij.

Eh ! laisse-moi , Lisette ; tu me persécutes aussi ! Ne me laissera-t-on jamais en repos ? En vérité , la situation où je me trouve est bien triste !

L I S E T T E .

Votre situation ? je la regarde comme une Énigme.



S C È N E X I I I .

L I S E T T E , LA M A R Q U I S E ,
L U B I N .

L U B I N .

MADAME , Monsieur le Chevalier , qui est dans un état à faire compassion...

L A M A R Q U I S E .

Que veut-il dire ? Demande lui ce qu'il a , Lisette.

L U B I N .

Hélas ! je crois que son bon sens s'en va : tantôt il marche , tantôt il s'arrête ; il regarde le Ciel , comme s'il ne l'avait jamais vu ; il dit un mot , il en bredouille un autre , & il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voye.

LA MARQUISE, à *Lisette*.

Ne me conseilles-tu pas de le voir?
Oui, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame; du ton dont vous me
le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avait d'abord fait un billet pour
vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE, à *Lubin*.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à-l'heure, Madame. Quand j'ai
eu ce billet, il a couru après moi.
Rends-moi le papier, je l'ai rendu.
Tiens, vas le porter; je l'ai donc repris.
Rapporte le papier; je l'ai rapporté.
Ensuite il a laissé tomber le billet en se
promenant; & je l'ai ramassé sans qu'il
l'ait vu, afin de vous l'apporter comme
à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a,
& s'il y a quelque remède à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici. Et tenez, voilà l'écrivain
qui arrive. (*Il sort.*)



SCÈNE XIV.

LISSETTE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, à Lisette.

SORS, il fera peut-être bien aise de
n'avoir point de témoins.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.
LE CHEVALIER, *prend de longs détours.*

JE viens prendre congé de vous ; &
vous dire adieu , Madame.

LA MARQUISE.

Vous , Monsieur le Chevalier ; & où
allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Où j'allais quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'était pas de vous ar-
rêter pour si peu de tems.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt , as-
surément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte ? Eh ! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte !

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait ; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne ferait plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai ! combien nos sentimens sont différens !....

LA MARQUISE.

Pourquoi différens ? Il faudrait donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier ; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Cen'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner, si vous ne m'en le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étais expliqué dans un Billet que je vous avais écrit.

LA MARQUISE.

A propos de Billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est il, Madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*Elle lit.*)

Je devais, Madame, regretter Angélique toute ma vie; cependant, le croiriez-vous? je pars aussi pénétré d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle.

LE CHEVALIER,

Ce que vous lisez-là, Madame, me regarde-t-il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas-là le mot qui vous arrête?

LE CHEVALIER.

C'est mon Billet! Ah! Marquise, que voulez-vous que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier; c'est vous répondre.

DE L'AMOUR. 135

LE CHEVALIER , *lui baisant la main.*

Ah ! mon amour pour vous durera
autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette
condition-là.

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER; LISETTE
ET LUBIN, *qui entrent après le
Comte, & restent dans le fond.*

LE COMTE.

QUE vois-je, Monsieur le Cheva-
lier ? Voilà de grands transports !

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Monsieur le Comte. Quand
vous me disiez que j'aimais Madame,
vous connaissiez mieux mon cœur que
moi ; mais j'étais dans la bonne foi , &
je suis sûr de vous paraître excusable.

LE COMTE.

Et vous , Madame ?

LA MARQUISE, *au Comte.*

Je ne croyais pas l'amitié si dange-
reuse.

LE COMTE, *salue & sort.*

SCENE XVII & dernière.

LISETTE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, LUBIN.

LISETTE.

MADAME, il y a là-bas un Notaire
que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame ?

LA MARQUISE.

Faites ; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah ! je commence à comprendre :
le Comte s'en va, le Notaire reste, &
vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi ; & il faudra que votre
contrat fasse la fondation du nôtre :
n'est-ce pas Lisette ? Allons, de la joie ?

Fin de la Pièce.